

Yves Bernard
MOUELLE

#4
Roman

LA
COULEUR
DE LA
JUSTICE



©Copyright, 2026 Cameroun.

Tous les droits de reproduction, de traduction, d'adaptation et de représentation de ce roman sont réservés pour tous les pays. Aucune partie de ce livre ne peut être reproduite ou transmise sous quelque forme que ce soit, électronique ou mécanique, y compris la photocopie, l'enregistrement ou l'utilisation de systèmes de stockage et de récupération d'informations, sans la permission écrite de l'auteur.

-Dédicace-

À ma mère, qui a porté dans son corps un enfant et dans ses yeux tous les mondes qu'on lui avait dit de ne pas regarder. Tu m'as appris que la vérité ne demande pas la permission.

Ce livre non plus.

À ceux qui étaient là quand l'histoire n'était encore qu'une colère sans nom cherchant une forme. Vous avez tendu les mains dans le noir sans savoir ce que vous touchiez.

Vous le savez maintenant.

À tous ceux qui ont un jour baissé les yeux non pas par lâcheté mais parce que le monde avait décidé que c'était là leur place.

Ce livre est la preuve que certains ne les ont jamais vraiment baissés.

À Cendres, ville de nulle part, ville de partout, ville que j'ai inventée, parce que la réalité n'avait pas besoin que je l'invente.

Et à toi, qui tiens ce livre sans savoir encore ce qu'il va te faire.

Tiens-le quand même.

Ce qui brûle éclaire aussi.

*“Ils ont construit des tribunaux, des lois, des constitutions.
Puis ils ont décidé pour qui tout cela s’appliquerait”*

Yves Bernard MOUELLE

-Préface-

Il y a des villes qu'on ne trouve sur aucune carte.

Pas parce qu'elles n'existent pas, mais parce que certaines vérités sont plus à l'aise dans l'obscurité que sous la lumière d'un nom précis et d'une adresse vérifiable. Cendres est une de ces villes. Elle n'a pas de pays, elle n'a pas d'époque. Elle a juste une clôture, deux côtés, et tout ce que ça implique pour ceux qui sont nés du mauvais côté.

Ce roman n'est pas un roman historique.

Ce n'est pas non plus une fiction confortable qu'on referme en se disant que tout ça c'était avant, c'était ailleurs, et que ça ne nous concerne plus vraiment. Ce serait trop simple. Et la simplicité, dans ce genre d'histoire, est le premier mensonge.

La Couleur de la Justice est un roman noir, dans tous les sens du terme.

Noir comme le genre, cette littérature qui refuse de détourner les yeux, qui descend dans les sous-sols de la condition humaine avec une lampe de poche et l'honnêteté brutale de nommer ce qu'elle voit.

Noir comme la nuit de Cendres, cette nuit permanente qui pèse sur L'Intérieur même en plein jour, même en été, même quand les enfants jouent dans les rues trop étroites et que les mères font semblant que demain sera différent d'aujourd'hui.

Noir comme les hommes qu'on y suit, des hommes à qui on a appris depuis la naissance que leur couleur est une faute, que leur existence est une menace, et que leur silence est la seule forme acceptable de leur présence dans ce monde.

Ce livre parle de ça. Sans filtre. Sans les atténuations polies qui transforment les injustices en sujets de conversation acceptable autour d'une table bien mise. Ce livre ne vous donnera pas de réponses propres. Ce que ce livre vous donnera, c'est de l'inconfort.

De l'inconfort honnête. Du genre qui ne se dissipe pas tout à fait après la dernière page. Du genre qui revient par fragments, dans le métro, dans une file d'attente, dans un couloir de bureau, quand vous croisez un regard et que vous réalisez, une fraction de seconde, que vous avez choisi de ne pas le voir.

Cendres n'est sur aucune carte. Mais vous la reconnaîtrez.

Yves Bernard MOUELLE

-Prologue-

Laissez-moi vous dire ce que personne ne dit.

Pas dans les discours, pas dans les journaux. Pas dans les bouches propres des hommes propres qui gèrent les villes propres où certains naissent et d'autres sont parqués.

Laissez-moi vous dire ce que ça fait.

Ça fait quoi de naître du mauvais côté d'une clôture ?

Ça fait quoi de sortir du ventre de sa mère dans une pièce mal éclairée d'un hôpital de fortune où le médecin est épuisé parce qu'il est seul pour dix mille personnes ; et d'ouvrir les yeux pour la première fois sur un plafond qui fuit, sur des murs qui suintent, sur des visages aimants qui sourient malgré tout avec cette tristesse particulière des gens qui savent déjà ce que la vie va faire à cet enfant-là ? Ça fait quoi d'apprendre à marcher dans des rues trop étroites, de grandir entre des immeubles qui tiennent debout par habitude, d'aller à l'école dans des salles où les livres ont des pages manquantes, pas par accident, par indifférence ; parce que ceux qui décident du budget ont décidé depuis longtemps que certains enfants n'ont pas besoin de pages entières pour devenir ce qu'on a prévu qu'ils deviennent ?

Ça fait quoi d'apprendre, pas à l'école, dans la rue, dans les os, que ta couleur est une faute ?

Pas une différence. Pas une particularité. Une faute.

Quelque chose à corriger, quelque chose à surveiller. Quelque chose qui justifie la clôture, les projecteurs, les milices, les laissez-passer, le couvre-feu, les disparitions, le silence autour des disparitions et le silence autour du silence.

Dans cette ville que j'appelle Cendres, parce que c'est ce qui reste quand on brûle tout ce qu'un peuple avait ... il y a deux mondes.

Pas deux quartiers. Deux mondes.

Elle vous attend.

La clôture est là.

La question est simple, elle est insupportable et elle est la seule qui compte vraiment dans ce livre : « *De quel côté avez-vous toujours été ?* »

PARTIE I
- L'INTÉRIEUR -

Cendres.

Même le nom dit tout.

Même le nom sait.

Si vous survolé cette ville un soir, si vous la regardez d'en haut, depuis un endroit où l'air est encore propre et où la vue est encore libre, vous verrez deux choses.

D'un côté, des lumières.

Larges avenues éclairées, vitrines qui brillent, immeubles de verre et de béton propre qui reflètent une prospérité tranquille, une certitude tranquille, le genre de tranquillité que donnent les siècles d'une domination si ancienne qu'elle ne ressemble plus à une domination ; elle ressemble à l'ordre naturel des choses, elle ressemble à la normalité.

De l'autre côté, une obscurité dense, compacte, trouée seulement par les projecteurs blafards qui ne s'éteignent jamais. Pas pour éclairer, pour surveiller. Il y a une différence entre une lumière qui éclaire et une lumière qui surveille ; la première vous aide à voir, la seconde vous rappelle qu'on vous regarde.

Et entre ces deux mondes, La Ligne.

La Ligne.

Six mètres d'acier rouillé plantés dans le sol de Cendres comme une sentence définitive. Une clôture qui n'a pas de date de construction officielle parce que personne ne veut revendiquer le moment précis où quelqu'un a regardé une partie de la population dans les yeux et a dit, pas avec des mots, avec du métal et du béton : *vous restez là. Vous ne bougez pas. Vous existez ici et nulle part ailleurs.*

Elle rouille.

Personne ne l'entretient parce que personne n'en a besoin ; une clôture rouillée retient aussi bien qu'une clôture neuve. Mieux, peut-être. Parce que la rouille dit quelque chose que l'acier neuf ne dit pas. La rouille dit : *nous n'avons même pas jugé utile de vous offrir quelque chose de propre. Vous méritez ce qui se dégrade, ce qu'on abandonne.*

Le long de La Ligne, des caméras. Une tous les vingt mètres. Des caméras qui filment en permanence, qui enregistrent en permanence, dont les images partent en permanence vers des écrans dans des bureaux de L'Extérieur où des hommes blancs bien payés regardent des Noirs vivre comme on regarde des animaux dans un enclos. Avec cette distance professionnelle, cette neutralité de façade qui est la forme la plus sophistiquée du mépris.

Et le long de La Ligne, les milices.

Des hommes armés. Privés. Payés par les grandes familles blanches de L'Extérieur pour maintenir ce qu'ils appellent l'ordre. Ils patrouillent La Ligne la nuit et patrouillent L'Intérieur le jour. Ils n'ont pas de numéro de badge, et n'ont pas d'uniforme officiel. Ils ont des matraques, des armes à la ceinture et une impunité totale qui vaut tous les uniformes du monde.

Un garde de la milice peut frapper, il peut faire disparaître et il rentrera le soir chez lui et mangera chaud.

Personne ne lui demandera rien. Jamais rien. Parce que les tribunaux sont de l'autre côté de La Ligne et que La Ligne, précisément, existe pour que certains n'atteignent jamais les tribunaux.

Maintenant descendez.

Traversez La Ligne.

Entrez dans L'Intérieur.

L'Intérieur.

Dix mille personnes dans un quartier prévu pour trois mille. Faites le calcul, pas en chiffres, en corps. En corps qui dorment à plusieurs dans des pièces prévues pour un. En corps qui font la queue à cinq heures du matin devant le seul point d'eau chaude de l'immeuble. En corps qui

mangent debout parce que la table est trop petite et la famille trop grande et que de toute façon il n'y a pas assez pour tout le monde alors on mange vite et on ne regarde pas l'assiette des autres.

Les immeubles de L'Intérieur tiennent debout par habitude. Par entêtement. Les murs suintent en hiver et étouffent en été. Les escaliers ont des marches qui manquent ; pas cassées, manquantes, arrachées par le temps et jamais remplacées parce que personne n'a le budget et personne en dehors de La Ligne n'a le mandat de s'en préoccuper. Les fenêtres ferment mal, les toits fuient, les caves sont pleines d'une humidité noire et permanente que les enfants apprennent à ne plus sentir parce qu'ils n'ont pas connu autre chose.

Les rues de L'Intérieur sont étroites, sombres et toujours vivantes malgré tout, parce que la vie ne demande pas la permission, elle s'installe dans les interstices même quand on lui a tout refusé. Des femmes parlent sur les pas de portes. Des hommes jouent aux cartes sous un réverbère qui clignote. Des enfants courent entre les poubelles débordantes que personne ne vient vider assez souvent ; une fois par semaine si la milice n'a pas décidé ce matin-là que le camion n'avait pas à entrer.

Tout ici est au minimum : le minimum de services, le minimum de dignité, le minimum légal en dessous duquel même Cendres ne peut pas descendre officiellement. Mais ce minimum légal a été calculé par ceux de L'Extérieur, pour ceux de L'Extérieur, avec la générosité calculée de gens qui fixent eux-mêmes le plancher de ce qu'ils doivent aux autres.

Le plancher est bas, très bas. Tellement bas qu'on a arrêté de le voir.

L'Intérieur a une odeur.

Pas une odeur de saleté, cette précision est importante, c'est une question de dignité. Une odeur de densité, de proximité forcée. De corps trop nombreux dans des espaces trop petits. De nourriture qu'on fait durer. De linge séché à l'intérieur parce qu'il n'y a pas de cour, pas d'espace, pas d'ailleurs où l'étendre. Une odeur de vie concentrée, comprimée, qui refuse de disparaître malgré tout.

L'Intérieur a un son aussi.

La nuit surtout. Quand les projecteurs de La Ligne découpent l'obscurité en tranches froides et que le silence devrait être total ; le son des familles derrière les murs minces. Les bébés qui pleurent, les adultes qui parlent à voix basse parce qu'on parle toujours à voix basse ici ; parler fort c'est se signaler, c'est exister trop bruyamment et exister trop bruyamment dans L'Intérieur attire l'attention et l'attention n'est jamais bonne.

Parfois la nuit on entend autre chose : des pas qui courent, une voix qui ordonne, un bruit sourd qui pourrait être n'importe quoi et qu'on choisit de croire n'importe quoi parce que l'alternative est trop lourde à porter jusqu'au matin.

Puis le silence. Le silence particulier qui suit certains bruits dans L'Intérieur. Le silence de ceux qui ont entendu et qui ont choisi ... qui ont dû choisir, de ne pas avoir entendu.

Le matin, quelqu'un manque.

Pas toujours, pas chaque nuit. Mais assez souvent pour que tout le monde sache que ça peut arriver. Assez souvent pour que cette possibilité soit intégrée dans le corps de chaque habitant de L'Intérieur comme une douleur chronique qu'on ne signale plus parce qu'elle fait partie de la condition normale.

On dit qu'il a résisté. On dit qu'elle a tenté de traverser La Ligne illégalement. On dit que le rapport a été fait, que la procédure a été suivie, que les choses sont en ordre.

Les choses sont toujours en ordre à Cendres. C'est ça le plus insupportable.

Pas le chaos, l'ordre.

Les habitants de L'Intérieur travaillent.

Chaque matin à cinq heures La Ligne s'ouvre. Un passage étroit, encadré de gardes, équipé de portiques de contrôle. Les travailleurs se présentent avec leur laissez-passer. Ce petit carton plastifié avec leur photo, leur

nom, leur adresse dans L'Intérieur, leur lieu de travail dans L'Extérieur, leurs horaires autorisés. Un carton qui dit en une seule image tout ce qu'il y a à savoir sur ce que Cendres pense d'eux.

Le contrôle dure ce que les gardes décident qu'il dure.

Parfois cinq minutes, parfois quarante. Parfois un garde prend le laissez-passer, le retourne, le regarde longuement, demande de répéter le nom, l'adresse, le lieu de travail ; pas parce qu'il n'a pas compris, parce qu'il peut ; parce que faire attendre quelqu'un qui n'a pas le choix d'attendre est la forme la plus simple et la plus quotidienne du pouvoir. Parce que chaque minute de retard est un rappel : *« tu es ici parce que je te laisse passer. Tu rentres ce soir parce que je te laisse rentrer. Tu existes de ce côté parce que j'ai signé ton laissez-passer ce matin et je peux décider demain de ne plus le signer »*.

De l'autre côté de La Ligne les attend L'Extérieur. Ses cuisines à nettoyer, ses enfants blancs à garder, ses bureaux à entretenir, ses chantiers à construire et ses tables à servir.

Ils traversent, travaillent, baissent les yeux et disent merci pour des salaires qui ne suffisent pas. Ils rentrent avant le couvre-feu de vingt-deux heures, pas une minute après ... jamais une minute après ; et La Ligne se referme derrière eux comme une mâchoire.

Et L'Intérieur reprend ses habitants pour la nuit. Et les projecteurs s'allument. Et les caméras filment. Et les gardes patrouillent.

Et la ville de Cendres dort. Du bon côté de La Ligne on dort bien à Cendres, on a toujours bien dormi. C'est même pour ça qu'on a construit La Ligne.

Pour que rien ne vienne troubler le sommeil de ceux qui ont décidé, un jour, que c'était comme ça que les choses devaient être.

Et que personne, jamais, ne viendrait leur dire le contraire.

Quelqu'un va leur dire le contraire.

Il s'appelle Adan, et il a dans le ventre quelque chose qui s'appelle Adams.

Une journée ordinaire dans L'Intérieur.

Retenez ce mot : ordinaire. Parce que c'est l'ordinaire qui tue. Pas l'exceptionnel, pas les grandes catastrophes qu'on peut pointer du doigt, nommer, documenter, condamner dans un discours bien construit devant une assemblée bien habillée.

L'ordinaire. Ce qui se répète, s'accumule et fini par ressembler à de la normalité parce qu'il se produit chaque jour, depuis si longtemps que personne ne se souvient d'un avant.

Cinq heures du matin.

L'Intérieur se lève avant le jour parce que le jour appartient à L'Extérieur et qu'il faut être prêt quand La Ligne s'ouvre. Il faut être propre, aussi propre que possible dans des appartements où l'eau chaude est un privilège de rotation, où les salles de bain sont partagées entre plusieurs familles, où le miroir est cassé depuis six mois et personne n'a les moyens d'en racheter un autre.

Il faut être présentable.

Ce mot : présentable, a un poids particulier dans L'Intérieur. Il ne signifie pas la même chose qu'ailleurs. Ailleurs présentable c'est une

question d'apparence, de convenance sociale. Ici, présentable c'est une question de survie : un homme de L'Intérieur mal rasé, mal habillé, qui sent la nuit et la fatigue, un homme de L'Intérieur qui a l'air de ce qu'il est réellement, c'est-à-dire quelqu'un qui vit dans des conditions indignes ; cet homme-là attire l'attention à La Ligne. Et l'attention à La Ligne peut signifier un contrôle prolongé, un laissez-passer confisqué, une journée de travail manqué, un salaire amputé et des enfants qui ne mangent pas ce soir.

Alors on se lave avec ce qu'on a, on repasse les vêtements sur le bord du lit, on fait ce qu'on peut avec le miroir cassé, on sort dans le froid de cinq heures du matin avec son laissez-passer serré dans la main et on rejoint la file.

La file.

Elle commence à se former à quatre heures trente devant le passage de La Ligne. Des dizaines d'hommes et de femmes dans l'obscurité, silencieux pour la plupart, les yeux encore lourds de sommeil ou déjà lourds de ce qui les attend ; personne ne se plaint dans la file, personne ne parle trop fort. On attend, on a appris à attendre avec cette patience particulière des gens qui savent que l'impatience ne leur est pas permise ici.

Les gardes arrivent à cinq heures moins dix. Ils prennent leur temps pour ouvrir, ils boivent leur café chaud derrière la vitre du poste de contrôle et regardent la file sans se presser. Parfois l'un d'eux dit quelque chose à l'autre et ils rient. On ne sait pas de quoi ils rient, on ne veut pas savoir.

À cinq heures le passage s'ouvre.

Le contrôle commence.

Chaque laissez-passer est examiné, scanné et comparé à une liste. La photo regardée, le visage regardé, la photo regardée encore ; parfois le garde pose des questions auxquelles le laissez-passer répond déjà : nom, adresse, lieu de travail. Il pose les questions quand même. Pour voir. Pour mesurer. Pour rappeler que même avec un document en règle, même avec tous les papiers qu'on vous a demandé de fournir, vous n'êtes pas en droit de passer, vous êtes en faveur d'être laissé passer. Ce n'est pas la même chose.

Cette nuance, cette nuance précise entre le droit et la faveur, est la fondation de tout ce que Cendres a construit.

On traverse.

On baisse les yeux en traversant. C'est non écrit mais tout le monde le sait ; on ne regarde pas les gardes dans les yeux en passant La Ligne, on regarde ses pieds, son laissez-passer, le dos de la personne devant soi. On regarde n'importe quoi sauf les yeux des gardes.

Un homme a regardé un garde dans les yeux un matin il y a trois ans. Il a mis six semaines à pouvoir remarquer correctement, son laissez-passer a été suspendu pendant deux mois, il a perdu son travail ; ses enfants ont eu faim. Il baisse les yeux maintenant ... tout le monde baisse les yeux maintenant.

Le marché de L'Intérieur ouvre à six heures.

Une rangée de stands couverts dans la rue principale, la seule rue de L'Intérieur assez large pour accueillir autre chose que des corps qui se frôlent. Des légumes, de la viande de qualité douteuse, du pain, des produits de première nécessité. Tout est plus cher ici qu'à L'Extérieur, deux fois plus cher, parfois trois.

Il n'y a pas de concurrence, il n'y a pas d'alternative.

Les habitants de L'Intérieur ne peuvent pas faire leurs courses à L'Extérieur. Pas sans un laissez-passer spécifique, pas sans un accompagnateur blanc qui se porte garant, pas sans une humiliation supplémentaire ajoutée à toutes les autres. Alors ils achètent ici, aux prix qu'on leur impose, avec des salaires calculés pour être insuffisants.

C'est un système parfait dans sa cruauté. On les paye le minimum, on leur vend le maximum. Et l'argent qui entre dans L'Intérieur le matin ressort dans les poches de ceux qui fournissent le marché ; des commerçants de L'Extérieur qui ont le monopole des

approvisionnements et qui ont fixé leurs marges avec la tranquillité de ceux qui savent qu'il n'y a pas d'autre option.

Une femme devant un étal compte ses pièces une par une. Elle les recompte, elle regarde les prix et repose deux choses. Elle en prend une troisième, moins chère, moins bonne. Elle recompte.

Elle fait ça chaque matin depuis vingt ans. Elle fera ça chaque matin jusqu'à ce qu'elle n'ait plus la force de se lever à cinq heures. Et ses enfants feront ça après elle. Parce que c'est ce que L'Intérieur fabrique : des générations de gens qui recomptent leurs pièces devant des étals trop chers avec des salaires trop bas dans une ville qui a décidé que c'était là leur juste place.

L'école de L'Intérieur.

Un bâtiment qui a dû être fonctionnel il y a longtemps. Les murs portent les traces d'une peinture dont on ne distingue plus la couleur originale ; elle s'est transformée en cette teinte indéfinie que prennent les surfaces quand l'humidité et le temps ont fait leur travail sans que personne intervienne. Les fenêtres sont trop petites, les classes sont trop pleines ; quarante enfants dans des salles prévues pour vingt-cinq avec des chaises dont les pieds tiennent avec du fil de fer et des tables gravées de générations de prénoms.

Les livres.

Il faut parler des livres.

Les livres de l'école de L'Intérieur viennent de L'Extérieur, donnés, officiellement. Des livres usagés que les écoles blanches ont remplacés par des éditions plus récentes et dont elles se sont débarrassées avec la générosité propre aux gens qui donnent ce dont ils n'ont plus besoin. Ces livres ont des pages manquantes : des chapitres entiers arrachés ou tellement abîmés qu'ils sont illisibles. Des exercices déjà complétés au stylo par des générations d'enfants blancs, des marges couvertes de gribouillages et parfois ... parfois, de mots qu'on ne répètera pas ici mais dont les enfants de L'Intérieur apprennent très tôt la signification.

Les enseignants font ce qu'ils peuvent.

Cette phrase : ils font ce qu'ils peuvent. C'est la phrase la plus triste de ce chapitre. Parce qu'elle dit tout sur l'écart entre ce qui devrait être fait et ce qui est possible. Des hommes et des femmes qui ont choisi d'enseigner ici, qui se lèvent chaque matin avec la conviction que l'éducation peut changer quelque chose, et qui se heurtent chaque jour aux murs du possible. Pas assez de livres, pas assez de matériel, pas assez de temps parce qu'il faut gérer des classes surchargées d'enfants qui arrivent le ventre pas toujours plein et la tête chargée de tout ce que L'Intérieur leur a déjà enseigné avant même d'entrer en classe.

Ce que L'Intérieur enseigne avant l'école, c'est que le monde n'est pas fait pour eux, c'est que leurs rêves ont une clôture ; c'est que certaines

portes ont été construites avec leurs mains, pour d'autres que leurs mains.

Les enseignants enseignent contre ça. Tous les jours, avec des livres aux pages manquantes.

L'hôpital de L'Intérieur.

Deux médecins. Deux, pour dix mille personnes. Un bâtiment d'un étage avec six lits d'hospitalisation, une salle de consultation, une réserve de médicaments qu'on rationne parce que le budget alloué par les autorités de L'Extérieur est calculé pour être insuffisant. Pas par négligence, par calcul. Un budget insuffisant maintient la dépendance, il rappelle qui décide et qui reçoit.

Les listes d'attente à l'hôpital de L'Intérieur ressemblent à des sentences différées : une femme attend depuis trois semaines pour une douleur dans la poitrine que le médecin n'a pas encore eu le temps d'examiner. Un homme diabétique reçoit la moitié de sa dose d'insuline depuis deux mois parce que le stock est épuisé et que la prochaine livraison a du retard ; un retard administratif, dit-on, un retard dans les formulaires, dans les validations, dans les tampons et les signatures de gens de L'Extérieur qui tamponnent et signent dans des bureaux propres et climatisés sans savoir ou sans vouloir savoir ce que leur délai signifie de ce côté-ci de La Ligne. Un enfant de quatre ans tousse depuis six

semaines. Sa mère l'a amené trois fois, trois fois on lui a dit de revenir. Elle revient, on lui dit de revenir encore.

Les deux médecins travaillent dix-huit heures par jour. Ils ne dorment pas assez, ils ne mangent pas assez. Ils soignent quand même. Ils soignent avec ce qu'ils ont, c'est-à-dire avec beaucoup moins que ce que n'importe quel corps humain mérite pour être soigné correctement.

À L'Extérieur il y a un hôpital de six étages, deux cents lits, vingt spécialistes. Un équipement qui date de l'année dernière. Ses portes ne s'ouvrent pas sur les habitants de L'Intérieur, elles ne s'ouvrent pas sur ceux qui n'ont pas le bon laissez-passer, la bonne couleur, la bonne adresse.

La médecine aussi a une couleur à Cendres. La santé aussi a un prix. Et ce prix a été fixé par ceux qui n'ont jamais eu à attendre dans une salle aux chaises cassées avec un enfant qui tousse.

L'après-midi dans L'Intérieur appartient à ceux qui ne sont pas partis travailler : les vieux, les malades, les femmes qui gardent les enfants pendant que les autres traversent La Ligne. Les jeunes hommes sans laissez-passer, parce qu'on ne donne pas de laissez-passer à tout le monde, parce que le nombre de laissez-passer disponibles est calculé en fonction des besoins en main-d'œuvre de L'Extérieur, parce que quand L'Extérieur a assez de bras pour nettoyer ses cuisines et construire ses

immeubles il n'émet plus de nouveaux laissez-passer et ceux qui n'en ont pas restent derrière La Ligne avec du temps qu'ils ne savent pas quoi faire.

Ces jeunes hommes sans laissez-passer, on les appelle les Dedans.

Ils ne traversent pas, ne travaillent pas et n'ont pas de salaire. Ils ont du temps, de la rage et nulle part où ne mettre ni l'un ni l'autre. Certains trouvent des petits commerces dans L'Intérieur : des services, des arrangements, des économies parallèles qui font fonctionner le quartier en dehors des circuits officiels. Certains s'organisent, se rassemblent, commencent à parler de choses qu'on ne répète pas trop fort mais que tout le monde entend. Certains disparaissent dans quelque chose de plus sombre, de plus immédiat, de plus désespéré.

La milice les surveille particulièrement.

Un jeune homme noir sans laissez-passer qui ne travaille pas et qui parle à d'autres jeunes hommes noirs sans laissez-passer, c'est la définition de la menace selon les gardes de La Ligne. Peu importe ce dont ils parlent, peu importe qu'ils jouent aux cartes ou qu'ils partagent un repas ou qu'ils regardent simplement le ciel qui est le même ciel des deux côtés de La Ligne même si personne n'aime l'admettre. Leur existence en groupe est perçue comme une menace, leur existence tout court est perçue comme une menace.

C'est ça le fond de l'affaire. Pas ce qu'ils font, pas ce qu'ils disent, pas ce qu'ils sont.

Ce qu'ils représentent. Un nombre. Un nombre qui grandit, un nombre qui un jour pourrait décider qu'une clôture n'est pas une frontière naturelle mais une construction humaine et que ce que les hommes construisent, les hommes peuvent le défaire.

Le soir.

Les travailleurs rentrent avant le couvre-feu. La Ligne s'ouvre une dernière fois dans l'autre sens ; les corps qui reviennent, plus lents qu'au matin, plus lourds. Ils rapportent leurs salaires insuffisants, leurs silences accumulés et leurs dos courbés par des journées de travail invisibilisé. Ils rapportent aussi parfois ... souvent, la marque de ce qui s'est passé de l'autre côté : un homme rentre avec une ecchymose à l'arcade sourcilière. Il dit qu'il s'est cogné. Sa femme ne demande pas contre quoi, elle sait contre qui. Elle soigne en silence, ne dit rien devant les enfants. Les enfants voient quand même ; les enfants voient tout dans L'Intérieur, c'est pour ça qu'ils grandissent si vite.

Pas parce qu'ils sont mûrs, parce qu'on leur a volé le temps d'être autrement.

La nuit tombe sur L'Intérieur.

Les projecteurs de La Ligne s'allument. Cette lumière blanche et froide qui découpe les ombres et rappelle à ceux qui dormiraient trop profondément qu'ils sont vus, comptés et contenus.

Dans les appartements les familles mangent ce qu'il y a, les enfants font leurs devoirs avec les livres aux pages manquantes. Les mères calculent ce qui reste jusqu'à la prochaine paie. Les pères regardent leurs mains, ces mains qui ont construit, nettoyé, porté toute la journée de l'autre côté et qui reviennent vides le soir, vides de tout sauf de la fatigue et de quelque chose d'autre, quelque chose de plus profond, quelque chose qui n'a pas de nom propre mais que tout le monde dans L'Intérieur reconnaît dans les yeux des autres.

Cette chose sans nom. Cette chose qui s'accumule, qui grossit. Qui prend de la place dans les poitrines année après année, génération après génération. Ce n'est pas encore de la colère, c'est quelque chose d'avant la colère, quelque chose de plus fondamental.

De plus ancien. De plus dangereux.

Quelque part dans cet immeuble qui tient debout par habitude, dans cette pièce minuscule qui donne sur le mur d'en face. Sur ce matelas où dort un homme de trente-et-un ans avec un carnet caché dessous, de la craie blanche dans les poches et deux noms pour une seule vie, quelqu'un se réveille, et quelqu'un d'autre se rendort.

Cinq heures quinze.

La file devant La Ligne.

On connaît cette scène maintenant, on a vu ce rituel. Mais ce matin on ne reste pas à la regarder de loin ; ce matin on entre dedans, on se met dans la file, on sent le froid de novembre qui colle aux vêtements, la vapeur des respirations dans l'air noir, le silence de gens qui ont appris que le silence est la seule forme d'existence qu'on ne peut pas leur reprocher.

On traverse avec eux.

Le passage de La Ligne à cinq heures trente du matin ressemble à ce que serait un checkpoint militaire si personne n'avait jamais déclaré la guerre officiellement. Parce que c'est exactement ce que c'est : une guerre non déclarée, administrative, quotidienne, dont les combattants d'un côté ont des matraques et dont les combattants de l'autre côté ont des laissez-passer plastifiés et l'obligation absolue de ne pas se battre.

Les gardes ce matin sont trois.

Le premier est grand, la quarantaine. Un visage qui a décidé une fois pour toutes que l'expression neutre était suffisante pour traverser

l'existence. Il prend les laissez-passer, les scanne, les rend. Efficace. Mécanique. Il ne regarde pas les visages, juste les documents. Les gens sont des documents ce matin pour lui. Peut-être tous les matins.

Le deuxième est plus jeune, vingt-cinq ans peut-être. Il regarde trop, il cherche quelque chose, une irrégularité, une hésitation, un regard de travers. Il a cette énergie particulière des gens récemment investis d'un pouvoir qu'ils n'ont pas encore appris à porter avec indifférence. Il contrôle avec zèle ; le zèle est pire que l'indifférence : le zèle veut prouver quelque chose.

Le troisième ne contrôle pas. Il surveille l'ensemble depuis son poste, une main sur sa matraque, le regard qui balaie la file avec cette lenteur calculée qui dit : *je cherche une raison. Donnez- m'en une.*

Une femme s'appelle Desta.

Elle a quarante-deux ans. Elle travaille comme femme de ménage dans une grande maison de L'Extérieur depuis dix-sept ans, elle connaît chaque pièce de cette maison mieux que la sienne ; elle connaît les habitudes de la famille qui l'habite, leurs préférences, leurs horaires, les coins que Madame veut qu'on n'oublie pas et ceux que Monsieur préfère qu'on évite quand il travaille de chez lui. Elle a regardé les enfants de cette famille grandir, a nettoyé leurs chambres, lavé leurs vêtements, ramassé leurs jouets.

Ils ne connaissent pas son nom de famille. Ils l'appellent Desta comme on appelle un meuble pratique. Avec cette familiarité tiède qui n'a rien à voir avec le respect.

Ce matin le garde jeune prend son laissez-passer et le regarde longtemps. Trop longtemps, Desta le sait, tout le monde dans la file le sait. On baisse les yeux, on attend.

— Desta comment ?

— Desta Oru, répond-elle. C'est marqué.

— Je vous demande de me le dire.

Une pause.

— Desta Oru.

— Profession ?

— Agent d'entretien. C'est marqué aussi.

Le garde jeune lève les yeux du laissez-passer, il la regarde. Pas son visage. Il la regarde d'une façon qui inventorie, évalue ; qui mesure la distance entre ce qu'elle est et ce qu'il est et trouve cette distance satisfaisante.

— Vous avez l'air fatiguée ce matin.

Ce n'est pas une question, ni de la sollicitude. C'est une démonstration.
« je peux te parler comme je veux, commenter ton apparence,

m'introduire dans ton existence de la façon qui me convient et tu n'as rien à dire parce que j'ai ton laissez-passer dans la main ».

Desta ne répond pas, elle attend. Il lui rend le laissez-passer après une dernière seconde de trop. Elle traverse, elle ne dit pas merci. C'est sa seule résistance disponible ce matin. Ne pas dire merci. C'est peu, mais c'est tout ce qu'elle a.

De l'autre côté La Ligne disparaît dans le dos.

L'Extérieur s'ouvre.

Et le contraste, même après dix-sept ans, même quand on le connaît, même quand on s'y est préparé dans l'obscurité de cinq heures du matin, le contraste fait quelque chose dans la poitrine. Quelque chose qui ressemble à de la douleur mais qui est plus compliqué que de la douleur, quelque chose qui mélange la beauté de ce qu'on voit et la violence de savoir que cette beauté n'est pas pour soi.

Les rues larges, les trottoirs propres. Vraiment propres, lavés régulièrement par des équipes qui viennent de L'Intérieur précisément, ce détail ne manque pas d'ironie. Les arbres plantés à intervalles réguliers, taillés, soignés, vivants d'une façon que la végétation de L'Intérieur, les quelques arbres qui poussent entre les immeubles, tordus et poussiéreux, n'est jamais tout à fait. Les vitrines éclairées de boutiques qui vendent des choses dont les prix dépassent le salaire

mensuel de Desta. Les cafés qui commencent à ouvrir, les premières lumières chaudes derrière les vitres, les premières odeurs de café frais et de pain chaud qui n'appartiennent pas à ceux qui traversent La Ligne le matin.

Ces odeurs-là : le café, le pain chaud, la normalité ordinaire d'un matin ordinaire ... sont peut-être les choses les plus cruelles de L'Extérieur. Pas les humiliations, pas les regards, ni les odeurs. Parce que les odeurs ne demandent pas la permission, elles entrent. Elles rappellent ce que pourrait être une vie dans un corps différent, dans un quartier différent, de l'autre côté d'une clôture ... qui n'aurait jamais dû exister.

Les travailleurs de L'Intérieur se dispersent dans L'Extérieur.

Chacun vers son poste, vers sa fonction assignée. Ils marchent vite, tête baissée, sur les trottoirs propres qu'ils nettoient eux-mêmes. Ils longent les vitrines sans s'arrêter. Ils ne s'assoient pas dans les cafés, pas parce qu'il y a un panneau qui l'interdit, les panneaux de ce genre n'existent plus officiellement. C'est plus subtil maintenant ; un serveur qui met du temps à venir, un prix qui double entre la vitrine et l'addition, un regard qui dit sans dire : *ici ce n'est pas pour toi*. Tu le sais, on le sait. On n'a pas besoin de l'écrire.

Desta prend à gauche dans la rue des Acacias. Un homme s'appelle Joël prend à droite vers le chantier. Une femme s'appelle Mina continue tout

droit vers l'hôpital de L'Extérieur, le vrai, celui de six étages, où elle nettoie les couloirs depuis huit ans sans avoir jamais eu le droit d'être soignée dedans.

Ils disparaissent dans L'Extérieur, deviennent invisibles. C'est pour ça qu'on les laisse entrer : parce qu'ils savent disparaître. Parce qu'ils ont appris à exister sans déranger l'image que L'Extérieur a de lui-même.

Marlowe.

Il faut parler de Marlowe.

Parce que Marlowe est le mensonge le plus élaboré de Cendres, ou peut-être sa vérité la plus nue, selon l'angle depuis lequel on regarde.

Marlowe est le bidonville blanc de L'Extérieur. Une zone de rues défoncées et d'immeubles qui ressemblent à ceux de L'Intérieur. Les mêmes murs qui suintent, les mêmes escaliers qui manquent des marches, la même odeur de densité et de vie concentrée. Les gens qui vivent à Marlowe sont pauvres, vraiment pauvres. Pas pauvres comme L'Intérieur. Rien n'est pauvre comme L'Intérieur. Mais pauvres d'une façon que L'Extérieur préfère ne pas regarder parce que ça complique le récit simple qu'il se raconte sur lui-même.

Les habitants de Marlowe sont blancs. C'est tout ce qui les sépare de L'Intérieur. Cette seule chose, cette unique différence biologique sans

signification réelle à laquelle on a donné au fil des générations une signification absolue.

Ils crèvent de faim à Marlowe, leurs enfants vont dans des écoles à peine meilleures que celle de L'Intérieur. Leurs malades font la queue dans des dispensaires sous-équipés. Leurs hommes cherchent du travail dans une ville qui les a oubliés, pas derrière une clôture, non, ils ont le droit de circuler librement dans L'Extérieur, ce privilège-là on ne le leur a pas retiré. Mais le droit de circuler librement dans une ville qui n'a rien à vous offrir est une liberté creuse qui fait « *rire jaune* ».

Ils auraient toutes les raisons du monde de regarder vers L'Intérieur et de voir des gens dans la même situation qu'eux ; des gens avec qui ils partagent la misère, l'abandon, le mépris des puissants. Ils auraient toutes les raisons du monde de frapper à La Ligne ensemble et de dire : *regardez ce qu'ils nous font à tous.*

Ils ne le font pas.

Ils regardent vers L'Intérieur et ils voient autre chose : ils voient quelqu'un en dessous d'eux. Et cet en-dessous, cette seule certitude d'exister au-dessus de quelqu'un, est ce qui les maintient dociles, séparés, inutiles aux uns et aux autres. C'est le génie du système : pas de donner aux pauvres blancs assez pour vivre dignement, de leur donner juste assez pour qu'ils aient quelqu'un à mépriser. De leur distribuer cette supériorité de couleur à la place d'un salaire décent, d'une école correcte, d'un hôpital fonctionnel. Ils ont pris le marché. La plupart ont

pris le marché. Parce que quand on a faim et qu'on vous tend quelque chose, même si ce quelque chose est le droit de regarder quelqu'un d'autre de haut, on prend. On prend et on s'y accroche. Et on finit par appeler ça une identité.

Dans Marlowe ce matin une femme s'appelle Claire Doyle.

Elle a vingt-huit ans. Elle sert des verres dans un bar de la rue basse depuis quatre ans, rentre à pied le soir parce qu'elle n'a pas les moyens du tramway, mange ce qui reste après avoir payé son loyer. Elle a une fenêtre qui donne sur une ruelle et un chat qui s'appelle quelque chose qu'elle est la seule à trouver drôle.

Ce matin elle n'est pas au bar. Ce matin elle est assise dans sa cuisine avec une poche de glace sur le poignet et quelque chose dans les yeux qu'on ne sait pas encore comment appeler. De la peur, de la colère, du calcul, les trois mélangés dans des proportions qu'elle-même ne pourrait pas démêler.

Quelque chose s'est passé la nuit dernière à Marlowe. Quelque chose qu'on ne comprend pas encore entièrement. Quelque chose qui a laissé sur le bitume de la ruelle derrière chez elle une lettre tracée à la craie blanche.

« J ».

*

Elle ne sait pas encore ce que cette lettre signifie. Elle ne sait pas encore que cette lettre va changer sa vie. Elle ne sait pas encore, ou peut-être qu'elle sait et que c'est précisément pour ça qu'elle tient cette poche de glace sur son poignet et qu'elle regarde par la fenêtre avec ces yeux-là. Elle ne sait pas encore ce qu'elle va dire quand on va lui poser des questions.

Ce qu'elle va décider de dire et ce qu'elle va décider de taire.

Le soir les travailleurs rentrent.

La Ligne s'ouvre dans l'autre sens, les corps reviennent, plus lents, plus lourds. Desta rentre avec ses mains abîmées par les produits ménagers et le sourire qu'elle gardait pour la famille blanche rangé quelque part où elle n'en a plus besoin. Joël rentre avec du ciment sous les ongles. Mina rentre avec douze heures de couloirs d'hôpital dans les jambes.

Ils passent le contrôle du soir, plus rapide que celui du matin, les gardes sont moins zélés quand il s'agit de laisser rentrer les gens que quand il s'agit de les laisser sortir. La direction du mouvement change tout. Entrer dans L'Extérieur est un privilège à vérifier, rentrer dans L'Intérieur est un retour à l'enclos. Ça, on peut le laisser se faire sans trop regarder.

La Ligne se referme à vingt-deux heures.

Les projecteurs s'allument. L'Intérieur est bouclé pour la nuit.

Dans une pièce minuscule qui donne sur le mur d'en face un homme est assis sur son matelas avec son carnet ouvert sur les genoux. Il dessine. Ses doigts bougent avec une certitude que son esprit conscient ne revendique pas ; comme si la main savait quelque chose que le cerveau n'a pas encore accepté de savoir.

Le dessin prend forme lentement.

Une clôture. Une lettre.

« J ».

L'homme regarde ce qu'il a dessiné sans comprendre d'où ça vient. Il ferme le carnet, le remet sous le matelas, s'allonge dans le noir et attend que le sommeil vienne.

Le sommeil vient. Et avec le sommeil, autre chose.

Quelque chose qui n'attend pas, quelque chose qui a des choses à faire cette nuit. Quelque chose qui connaît le chemin vers La Ligne les yeux fermés parce qu'il l'a fait tellement de fois que ses pieds savent même quand le reste dort.

La nuit de Cendres, les projecteurs, les caméras, les gardes qui patrouillent. Et entre les ombres, une silhouette ... qui traverse.

PARTIE II

- ADAN -

Je m'appelle Adan.

Pas Adams.

Adan avec une seule vie, avec un seul corps que je partage avec quelque chose que je n'ai pas choisi et que je ne sais pas encore comment nommer sans avoir l'air de quelqu'un qu'on enferme.

Je m'appelle Adan et je vais vous dire ce que c'est.

Ce que c'est de se réveiller le matin et de chercher d'abord, avant d'ouvrir les yeux, avant même de savoir quelle heure il est ou quel jour on est, de chercher si je suis encore moi

C'est la première chose que je fais chaque matin.

Pas vérifier l'heure, ni écouter les bruits de l'immeuble ou penser à la journée qui commence.

Chercher si je suis encore là.

Il y a une façon de le savoir. Une sensation dans la poitrine, pas une douleur, quelque chose de plus doux et de plus insidieux que la douleur. Comme une pièce qu'on retrouve après que quelqu'un y a séjourné en

ton absence. Tout est à sa place, rien n'a bougé. Mais quelque chose dans l'air dit qu'on n'était pas seul.

Ce matin je suis là.

Je vérifie mes mains, mes paumes, mes doigts, sous les ongles. Propres. Je vérifie mes chaussures au pied du lit. À leur place, lacées comme je les avais laissées. Je vérifie mes poches. Vides, comme elles devraient l'être.

Ce matin tout va bien. Ce matin je suis Adan du début à la fin. Je m'accorde cinq secondes pour que ça ressemble à du soulagement. Puis je me lève.

Ma chambre.

Je vais vous décrire ma chambre parce que ma chambre c'est à peu près tout ce que je possède qui soit vraiment à moi. Pas un laissez-passer, pas un salaire calculé pour ne pas suffire, pas une existence conditionnelle à la bonne volonté d'un garde de La Ligne un matin de novembre.

Ma chambre est à moi.

Quatre mètres sur trois. Un matelas posé sur des cagettes en bois parce que le sommier a cédé il y a deux ans et que j'ai trouvé les cagettes dans la rue et que ça tient. Une table, une vraie table avec deux vraies chaises, c'était important pour moi ça, avoir une table avec deux chaises même si je mange toujours seul. La deuxième chaise c'est pour une possibilité.

Pour le principe qu'un autre être humain pourrait s'asseoir en face de moi et partager quelque chose.

Personne ne s'est assis sur la deuxième chaise depuis longtemps.

Une fenêtre qui donne sur le mur de l'immeuble d'en face ; un mur gris, lézardé, avec une tache d'humidité en forme de quelque chose que j'ai renoncé à identifier. Ce mur c'est ma vue, chaque matin, chaque soir. Ce mur gris lézardé qui ne change jamais sauf quand il pleut et que les lézardes s'assombrissent. Une photo de Marcus épinglée au-dessus de la table ; Marcus qui a vingt ans sur cette photo, qui rit de quelque chose que je ne me rappelle plus, qui a ce rire à lui qu'il a toujours eu ... pas un rire joyeux exactement, un rire de quelqu'un qui a décidé que la vie méritait qu'on rit malgré tout. J'aime cette photo. Elle me rappelle que quelqu'un dans ce monde connaît mon prénom avant que je le lui dise.

Et sous le matelas : le carnet.

Le carnet.

Un cahier à spirale, couverture noire, quatre-vingt-seize pages. J'en suis au troisième depuis deux ans. Les deux premiers sont dans une boîte métallique sous les cagettes. Je ne les relis jamais. Je ne peux pas.

Ce que je dessine dans le carnet je ne le décide pas vraiment. C'est la chose la plus honnête que je puisse dire là-dessus. Je prends le carnet le soir, je tiens le crayon, et ma main fait ce qu'elle fait. Parfois des

architectures ... des immeubles, des rues, des clôtures. Parfois des mains.
Beaucoup de mains.

Et des visages.

Toujours des visages que je ne reconnais pas au réveil. Des visages avec des expressions que je n'arrive pas à reproduire volontairement ; pas de la colère, pas de la tristesse, quelque chose entre les deux qui n'a pas de nom dans les langues que je connais. Des visages qui regardent quelque chose hors du cadre du dessin, des visages qui ont l'air de savoir.

Hier soir il y avait une clôture dans le carnet et la lettre « J ». Je ne me souviens pas d'avoir dessiné ça.

Je vais vous parler d'une journée ordinaire.

Pas une journée où quelque chose se passe. Pas encore. Juste une journée ... juste moi dans ma journée, dans mon existence taillée au minimum, dans ce quotidien que j'ai construit brique par brique précisément parce que moins il y a d'aspérités moins il y a de prise pour ce que je ne contrôle pas.

Cinq heures du matin. La file. La Ligne.

Je connais chaque garde par son visage maintenant ; je ne connais pas leurs noms, je ne veux pas connaître leurs noms, leur donner un nom c'est leur donner une existence dans ma tête et je préfère qu'ils restent

des fonctions. Une fonction en uniforme sans badge, une fonction qui prend mon laissez-passer, le scanne, me regarde juste assez pour que je sache qu'il me regarde, me le rend.

Ce matin c'est le grand, la quarantaine. Il ne dit rien, il scanne, il rend. Je traverse. Je dis merci. Je dis toujours merci. C'est la chose dont j'ai le plus honte si je m'arrête à y penser ... alors je ne m'arrête pas à y penser. Je dis merci et je traverse et je ne pense pas au mot merci et à ce qu'il signifie dans cette bouche à ce moment précis de cette journée. Marcus dit que je ne devrais pas dire merci. Que remercier quelqu'un de faire son travail c'est valider l'idée que ce travail nous fait une faveur. Marcus a raison, il a toujours raison sur ces choses-là. Marcus n'a pas de laissez-passer. Il est un des Dedans, il ne traverse pas, alors il peut se permettre d'avoir raison sur ces choses-là.

Moi j'ai un laissez-passer, moi je traverse, moi je dis merci.

L'hôpital de L'Extérieur.

Six étages de verre et d'acier propre. Des couloirs qui sentent le désinfectant et l'argent. Oui l'argent a une odeur, une odeur de propre trop propre, de surfaces trop lisses, de choses trop bien entretenues. Des lumières qui ne clignotent pas, des ascenseurs qui fonctionnent, des distributeurs de boissons chaudes à chaque étage avec des cafés qui coûtent plus que mon déjeuner.

Je travaille ici depuis quatre ans. Agent d'entretien, secteur nord, niveaux deux et trois. Je connais chaque centimètre de ces couloirs, je connais les coins que les autres agents ratent, les zones sous les meubles qu'il faut penser à faire, les vitres qui gardent les traces de doigts. Je suis bon dans mon travail. Je le fais bien parce que c'est ce que je fais et que si je fais quelque chose je le fais bien.

Personne ne me l'a jamais dit.

Pas en quatre ans, pas une fois. Pas un médecin, pas une infirmière, pas un responsable. Le travail bien fait est attendu. Le travail mal fait serait signalé. Entre les deux il n'y a rien. Pas de reconnaissance, pas de regard, pas de « *bon travail Adan* ». Juste le couloir propre et le suivant à faire.

Ce n'est pas une plainte, c'est un constat.

Je suis invisible ici et l'invisibilité a ses avantages. On ne m'embête pas, on ne me cherche pas, on ne me parle pas et je n'ai pas à gérer les conversations qui me demandent de sourire et d'être reconnaissant d'être là.

Je souris quand il faut. Je suis reconnaissant quand il faut.

Mais dans ma tête, dans cet espace entre mes deux oreilles où personne n'entre, je ne souris pas et je ne suis pas reconnaissant. Dans ma tête je suis juste Adan avec son chariot et sa serpillière dans un couloir trop propre d'un hôpital qui ne soignerait pas ma mère si elle se présentait à l'entrée avec son laissez-passer et sa douleur dans la poitrine.

Mardi matin. Dix heures.

Le couloir du deuxième étage. Section chirurgie.

Je passe la serpillière devant la salle d'attente quand j'entends mon prénom. Pas *Adan*. L'autre façon de dire mon prénom qu'utilisent certains ici. Cette contraction condescendante qui dit : *je ne vais pas faire l'effort de prononcer correctement le nom d'un agent d'entretien*.

Je me retourne.

Un médecin. Trente-cinq ans, cheveux clairs, blouse blanche ouverte sur une chemise à col. Je le connais de vue ; il travaille en chirurgie, je nettoie ses couloirs, nos existences se croisent sans jamais vraiment se toucher. Il pointe quelque chose par terre à trois mètres de moi.

— T'as raté un truc là.

Je regarde. Une tache minuscule sur le carrelage. Vraiment minuscule, le genre qu'on voit seulement si on cherche.

— Je viens juste de passer, je dis.

— Et t'as raté un truc. Alors tu repasses.

Il repart sans attendre ma réponse. Sa blouse blanche disparaît dans le couloir.

Je regarde la tâche. Je regarde le couloir vide. Je repasse.

Voilà ce que c'est.

Pas les grandes humiliations, celles-là on les voit venir, on peut s'y préparer, on peut les ranger dans une case et refermer la case. Les petites, les quotidiennes. Les minuscules. Celle-là et celle d'après et celle d'encore après. Accumulées, empilées, tassées les unes sur les autres jusqu'à ce que le poids soit tel qu'on ne sent plus qu'on le porte ; on croit juste que c'est ça, être un corps, être lourd comme ça tout le temps.

À midi je mange seul dans une remise au sous-sol.

Pas parce qu'on me l'a demandé ; il n'y a pas de règle écrite qui dit que les agents d'entretien de L'Intérieur mangent dans les remises. Il y a juste une cantine au troisième étage où j'ai essayé de manger mon premier mois de travail et où quelque chose dans l'air, dans les regards, dans la façon dont l'espace se réorganisait autour de moi, dans les conversations qui baissaient d'un ton quand je m'asseyais ... quelque chose m'a dit que la remise était plus simple.

La remise est plus simple.

J'ai un thermos de café, deux tartines, le silence et c'est suffisant.

Vraiment suffisant.

Ce mot : suffisant. Je l'utilise beaucoup. Suffisant, ça va, c'est correct, pas de problème. Tout un vocabulaire de l'acceptable minimum que j'ai

développé pour ne pas avoir à nommer ce que les choses sont vraiment. Marcus dit que c'est ça le plus grand crime qu'ils nous font ... nous apprendre à appeler suffisant ce qui est insuffisant. À dire ça va pour des choses qui ne vont pas. À construire notre propre résignation avec des mots qui ressemblent à de la sagesse.

Dans la remise, seul avec mon café, je pense que Marcus a raison.

Je mange quand même.

L'après-midi.

Un patient dans le couloir du deuxième. Un homme blanc, la soixantaine, peignoir d'hôpital, perfusion au bras. Il marche lentement, il récupère de quelque chose. Il me voit arriver avec mon chariot.

Il s'arrête.

Il me regarde d'une façon. Cette façon précise que je reconnais immédiatement, que tout le monde de L'Intérieur reconnaît immédiatement parce qu'on l'a vue toute sa vie et qu'elle ne change pas, elle est la même sur tous les visages qui la portent, jeunes ou vieux, instruits ou pas, riches ou pauvres ... blancs.

Cette façon qui dit « *toi* ».

Pas un mot. Juste ce regard.

« *Toi* ».

Avec tout ce que ce mot contient quand il est dit comme ça, avec cette intonation précise, avec cette distance précise. « *Toi qui nettoies, toi qui passes, toi qui existes ici dans ma vision et que j'aurais préféré ne pas avoir à voir* ».

Je passe.

Je dis pardon en me décalant pour lui laisser la place même si la place est largement suffisante pour nous deux.

Je dis pardon.

Pardon d'exister dans ton couloir, d'être là où tu es, d'avoir une présence que tu n'as pas demandée.

Je dis pardon et je continue.

Et quelque chose note.

Je ne l'entends pas vraiment. Pas comme une voix distincte, pas encore, pas à ce moment-là de la journée quand je suis bien réveillé et bien présent et bien Adan du début à la fin.

Mais quelque chose note.

Quelque chose qui est en moi et qui n'est pas moi ... ou qui est une partie de moi que j'ai appris à ne pas reconnaître comme moi ; quelque chose

qui tient des comptes avec une précision que je ne possède pas moi-même. Qui enregistre le médecin et la tâche et le regard du patient et les mercis que je dis et les pardons que je dis et tout ce que j'avale depuis le matin, depuis quatre ans, depuis l'âge de quatorze ans, depuis que je suis né dans L'Intérieur avec cette couleur sur la peau qui a décidé de ma vie avant que je puisse décider quoi que ce soit.

Quelque chose tient les comptes.

Et les comptes sont longs.

Le soir.

Je rentre. La Ligne, le contrôle inverse. Je traverse dans l'autre sens avec les autres. Les dos courbés, les silences chargés, les corps qui ont donné leur journée et qui récupèrent juste assez pour en donner une autre demain.

Dans ma chambre je pose mon chariot imaginaire, c'est comme ça que je vis le retour chez moi, comme poser un outil qu'on reprendra demain. Je mange quelque chose de chaud. Je m'assieds à ma table avec ses deux chaises dont une, vide. Je regarde la photo de Marcus.

Je prends le carnet.

Ma main bouge.

Je devrais vous dire ce qui est dans le carnet ce soir.

Mais je ne regarde pas ce que je dessine quand je dessine, c'est la règle que je me suis fixée sans vraiment décider de me la fixer. Si je regarde, quelque chose s'arrête. La main s'immobilise. Comme surprendre quelqu'un qui croyait être seul.

Alors je ne regarde pas. Je ferme les yeux.

La main fait ce qu'elle fait.

Et quelque part dans cette chambre de quatre mètres sur trois, dans cet immeuble qui tient debout par habitude, dans ce quartier cerclé de fer et de projecteurs, quelque part entre ma main qui bouge et ma conscience qui dort à moitié, la frontière entre Adan et l'autre chose devient poreuse.

Devient fine ... presque rien.

Je pose le crayon, j'ouvre les yeux et regarde le dessin.

Un visage.

Mon visage, mais pas mon visage. Le même nez, la même mâchoire, les mêmes pommettes. Mais les yeux, ils sont différents. Ouverts différemment. Comme si cette version de moi n'avait jamais appris à les baisser. Comme si cette version de moi n'avait jamais eu à apprendre.

Je ferme le carnet, je l'allonge sous le matelas et m'allonge dans le noir.

Et je pense, juste avant que le sommeil vienne, juste dans cet espace entre être éveillé et ne plus l'être, je pense que ce visage dans le carnet me ressemble trop pour être un étranger.

Et pas assez pour être moi.

Le sommeil vient. La chambre est silencieuse.

Les projecteurs de La Ligne découpent le mur d'en face en tranches blanches et froides à travers la fenêtre.

Le carnet est sous le matelas.

Et quelque part dans le corps allongé sur les cagettes en bois.

Quelque chose se réveille.

Il faut remonter.

Pas loin, dix-sept ans. Une nuit. Une ruelle de L'Intérieur qui ressemble à toutes les ruelles de L'Intérieur sauf que cette nuit-là c'était celle-ci et pas une autre et qu'Adan avait quatorze ans et qu'à quatorze ans on n'a pas encore appris à mesurer exactement la distance entre ce qu'on est et ce que le monde va faire de ce qu'on est.

Il faut remonter parce que rien de ce qui suit ne s'explique sans cette nuit-là.

Rien.

Adan avait quatorze ans.

Il revenait de chez un ami, un garçon du même immeuble, deux étages au-dessus, qui avait une console de jeux que son père avait ramenée de L'Extérieur après des mois d'économies. Ils avaient joué jusqu'à tard. Trop tard. La nuit était tombée depuis longtemps et L'Intérieur la nuit n'est pas le même endroit que L'Intérieur le jour. Les ombres changent, les sons changent, et les patrouilles de la milice privée changent aussi, elles deviennent autre chose la nuit, quelque chose de moins contenu,

comme des chiens qu'on aurait lâchés après les avoir tenus en laisse toute la journée.

Adan marchait vite. Pas en courant, courir la nuit dans L'Intérieur c'est attirer l'attention et attirer l'attention c'est le premier interdit qu'on apprend ici, avant même de savoir lire. Il marchait vite, la tête baissée, les mains dans les poches, en comptant les rues. Encore deux, encore une, encore le coin et l'immeuble et les cagettes dans l'entrée et l'escalier et sa chambre et son matelas et la sécurité relative de quatre mètres sur trois.

Il a entendu les pas derrière lui à la deuxième rue.

Pas des pas qui courent, des pas qui prennent leur temps. Des pas qui savent qu'ils n'ont pas besoin de se presser parce que celui devant ne peut pas vraiment fuir. Pas dans ces ruelles, pas à cet âge, pas avec cette couleur de peau dans ce quartier sous ces projecteurs qui transforment tout le monde en cible évidente.

Adan a continué de marcher.

Il a baissé la tête encore plus bas. Il a compté ses pas.

Ils étaient deux.

Des gardes de la milice privée ... jeunes, pas beaucoup plus vieux qu'Adan, ce détail est important parce qu'il dit quelque chose sur ce que

le système recrute et pourquoi. On ne donne pas ce genre de pouvoir à des hommes mûrs qui pourraient développer des scrupules. On le donne à des gamins blancs de L'Extérieur qui ont vingt ans et un uniforme sans badge et qui pour la première fois de leur vie se sentent grands.

Le premier s'appelait quelque chose. Adan a oublié ce nom volontairement, avec méthode, en l'effaçant chaque fois qu'il remontait. Il ne mérite pas un nom dans cette histoire. Il sera le premier.

Le deuxième sera le deuxième.

Le premier a mis la main sur l'épaule d'Adan pour le faire stopper.

Adan s'est arrêté.

— T'as pas de laissez-passer à cette heure-là, a dit le premier.

— J'allais rentrer, a dit Adan. Je suis presque chez moi.

— Je n'ai pas demandé où t'allais.

Adan a sorti ses mains de ses poches lentement ... geste appris, geste enseigné par son frère Marcus, mains visibles en toute circonstance devant la milice, mains qui ne peuvent pas tenir ce qu'elles ne montrent pas.

— Je rentre juste chez moi.

Le premier l'a regardé. Vraiment regardé, de cette façon qui inventorie, qui évalue, qui cherche quelque chose à utiliser. Et Adan, quatorze ans,

debout dans la ruelle avec ses mains visibles et sa tête baissée et tout ce qu'on lui avait appris à faire dans ces situations, Adan a fait une chose.

Une seule chose.

Une chose minuscule. Il a levé les yeux.

Pas de la provocation. Pas du défi. Juste ... il a levé les yeux. Comme quelqu'un qui existe, comme quelqu'un qui est là, dans cette ruelle, avec ses quatorze ans et son droit d'être un être humain qui regarde d'autres êtres humains.

Le premier a vu ça.

Et quelque chose dans ce regard levé, dans cette fraction de seconde d'existence revendiquée d'un gamin de quatorze ans qui rentrait chez lui, a décidé que c'était une faute qui méritait une correction.

Le coup est arrivé vite.

Pas une gifle. Un coup de poing dans les côtes. Court, précis, avec la force de quelqu'un qui sait où frapper pour faire le plus de dégâts avec le moins de traces visibles. Adan a plié en deux. L'air est sorti de ses poumons d'un coup, entier, comme si on avait appuyé sur un bouton. Il a mis les mains à terre.

Le deuxième a ri.

Pas fort. Un rire bas, satisfait, le rire de quelqu'un qui regarde quelque chose qu'il avait prévu et qui se passe exactement comme prévu.

Adan a essayé de se relever.

Le premier l'en a empêché. Pas avec les mains, avec sa botte. Appuyée dans le dos d'Adan, entre les omoplates, juste assez de poids pour dire : *tu restes là, tu restes à terre. C'est là ta place.*

— Tu regardes, où tu ne regardes pas, a dit le premier.

Adan n'a pas répondu.

Il respirait, ou il essayait. L'air rentrait par fragments, par petites fractions douloureuses, et chaque fraction lui disait qu'une côte, peut-être deux, avait décidé de ne plus être intacte.

— T'entends ce que je dis ?

— Oui, a soufflé Adan.

— Oui comment ?

Une pause.

Le poids de la botte a augmenté.

— Oui monsieur.

La botte s'est retirée.

Les deux gardes sont repartis dans la nuit comme ils étaient venus. Sans se presser, sans regarder en arrière, avec la tranquillité absolue de gens qui savent qu'il n'y aura pas de conséquences. Pas de rapport, pas de plainte, pas de tribunal qui les attendra demain matin. Juste la nuit de L'Intérieur qui reprend son état normal et un gamin de quatorze ans qui reste à terre dans une ruelle en attendant que l'air revienne.

L'air est revenu.

Lentement. Douloureusement.

Adan s'est relevé en prenant appui contre le mur. Il a vérifié ses mains. Pas de sang. Il a vérifié ses vêtements. Pas de déchirures. Deux côtes fracturées que le médecin de L'Intérieur confirmera le lendemain matin avec une expression qui ne sera pas de la surprise, juste de la fatigue. Cette fatigue professionnelle des soignants qui voient trop souvent la même blessure pour encore trouver les mots.

Adan a marché jusqu'à chez lui. Il a monté les escaliers.

Il a ouvert la porte sans bruit parce que Marcus dormait et qu'il ne voulait pas lui réveiller parce qu'il lui aurait posé des questions et qu'il ne voulait pas répondre à des questions, pas ce soir, pas avec deux côtes fracturées et quelque chose d'autre de fracturé aussi, quelque chose de plus profond et de plus central que deux côtes.

Il s'est allongé sur son matelas. Il a regardé le plafond.

Ce qui s'est passé cette nuit-là dans la tête d'Adan, dans cet espace entre le plafond et ses yeux ouverts, dans ce silence de L'Intérieur troué par les projecteurs ... personne ne peut le nommer avec précision. Pas même Adan. Pas même maintenant, dix-sept ans après.

Il peut juste dire ce qui était là avant. Et ce qui était là après.

Avant, quelque chose qui ressemblait à de l'espoir. Pas un grand espoir, pas naïf, pas aveugle aux réalités de L'Intérieur. Juste la petite flamme ordinaire d'un gamin de quatorze ans qui croit encore que le monde peut être navigué, que les règles peuvent être apprises, que si on fait bien les choses on peut traverser sans trop de dégâts.

Après, cette flamme-là était toujours là. Mais quelque chose d'autre était là aussi. Quelque chose qui avait regardé les deux gardes partir dans la nuit et qui n'avait pas baissé les yeux. Quelque chose qui avait regardé leurs dos disparaître et qui avait enregistré chaque détail, la façon de marcher du premier, le rire du deuxième, le son de la botte sur le dos. Quelque chose qui tenait des comptes.

Adan ne savait pas encore que ce quelque chose avait un nom.

Il ne le saurait pas avant longtemps.

Mais cette nuit-là, allongé sur son matelas avec deux côtes fracturées et le plafond au-dessus, il a senti pour la première fois cette présence. Douce, patiente, absolument immobile, comme quelque chose qui vient de naître et qui sait qu'il a tout le temps devant lui.

Tout le temps.

Le lendemain matin Marcus a vu la façon dont Adan respirait. Il n'a pas demandé ce qui s'était passé, Marcus connaissait L'Intérieur, Marcus savait ce que cette respiration-là signifiait, il avait grandi avec les mêmes ruelles et les mêmes patrouilles et la même nuit.

Il a juste dit : *t'aurais dû baisser les yeux.*

Adan n'a pas répondu.

Marcus l'a regardé un moment. Ce regard de grand frère qui mesure quelque chose, qui prend la température de quelque chose qu'il ne sait pas encore nommer.

— Adan.

— Quoi.

— Baisse les yeux. Dans cette ville on baisse les yeux. Ce n'est pas de la lâcheté c'est de la survie.

Adan a regardé Marcus. Il a dit : *oui.*

Il a baissé les yeux.

Dix-sept ans.

Dix-sept ans à baisser les yeux.

Les mercis qu'on ne devrait pas dire, les pardons qu'on ne devrait pas demander. Les sourires qu'on fabrique pour des gens qui ne les méritent pas, les espaces qu'on rétrécit pour tenir moins de place, les mots qu'on ravale. Les colères qu'on enterre, les injustices qu'on regarde passer en se convainquant qu'on ne peut rien faire, qu'on a trop à perdre, qu'il vaut mieux continuer, que demain peut-être ... que pas maintenant.

Dix-sept ans de comptes qui s'accumulent dans un endroit d'Adan, qu'Adan lui-même ne visite pas.

Mais l'autre, le visite.

L'autre tient les comptes avec une précision d'horloger. L'autre n'oublie rien. L'autre n'a pas appris à baisser les yeux.

Cette nuit dans la ruelle avec les deux côtes fracturées, c'est là que tout a commencé.

Pas l'histoire. Avant l'histoire. Dans le ventre de l'histoire.

Dans l'endroit exact où une fracture physique et une fracture plus profonde se sont produites au même moment dans le même corps et ont laissé dans leur sillage un espace. Un espace dans lequel quelqu'un d'autre que l'enfant de quatorze ans qui regardait le plafond a commencé lentement sans bruit à exister.

Mardi.

Pas un mardi particulier. Tous les mardis se ressemblent.

Tous les jours se ressemblent.

C'est pour ça que je les laisse se ressembler ... parce que quand les jours se ressemblent il n'y a pas de surprise et les surprises dans ma vie n'ont jamais été de bonnes nouvelles.

Cinq heures du matin.

Je me lève. Je vérifie.

Aujourd'hui je suis là. Aujourd'hui je suis Adan du début jusqu'à maintenant.

Ce que sera la fin de la journée ... ça, je ne peux jamais le garantir.

La file. La Ligne. Le contrôle.

Ce matin c'est le garde jeune, celui qui cherche quelque chose, qui a besoin de prouver quelque chose, qui n'a pas encore compris que le pouvoir qu'on lui a donné n'a pas besoin d'être exhibé pour exister. Il le découvrira avec le temps. Pour l'instant il compense.

Il prend mon laissez-passer, le scanne, le regarde encore.

— Welles.

— Oui.

— Adan Welles

— C'est moi.

Une pause. Il me regarde. Je regarde son épaule. Pas ses yeux, pas le sol, son épaule. C'est le compromis que j'ai trouvé avec moi-même au fil des années. Pas les yeux, ça provoque. Pas le sol, ça humilie trop visiblement, ça nourrit quelque chose chez eux que je refuse de nourrir. L'épaule, neutre. Inoffensif. Ni défi ni capitulation totale.

Il me rend le laissez-passer, je traverse. Je ne dis pas merci ce matin.

Je ne sais pas pourquoi ce matin je ne dis pas merci. Peut-être la fatigue. Peut-être autre chose. Peut-être que quelqu'un d'autre a décidé ce matin que le merci ne sortirait pas. Je ne me retourne pas pour vérifier sa réaction.

Je marche.

L'hôpital de L'Extérieur à six heures quarante-cinq du matin a une lumière particulière, cette lumière d'avant l'activité complète, quand les couloirs sont encore à moitié vides et que les néons fluorescents éclairent

des espaces qui n'ont pas encore été habités par la journée. Une lumière propre, clinique, qui ne fait pas de faveurs à personne et n'en demande pas non plus.

Je récupère mon chariot dans la remise du sous-sol.

Je vérifie mon matériel, pas parce qu'il pourrait manquer quelque chose, parce que c'est le rituel, parce que les rituels donnent une structure à des journées qui sans structure seraient juste des heures qui s'écouleraient. Le spray désinfectant, les chiffons, la serpillière, le seau. Tout est là. Tout est à sa place.

Je monte au deuxième étage.

Le deuxième étage un mardi matin.

Section chirurgie.

Les infirmières changent d'équipe à sept heures. Il y a ce moment de transition où les couloirs sont traversés de gens qui arrivent et de gens qui partent, de blouses blanches et de blouses bleues, de café tenu à deux mains et de dossiers sous les bras. Je me fais petit dans ce mouvement. Mon chariot longe les murs. Je travaille dans les espaces entre les gens, dans les moments entre les passages. Je suis expert de l'interstice.

Une infirmière. Nouvelle, je ne l'avais pas vue avant cette semaine, me bouscule en sortant d'une chambre sans regarder où elle va. Mon chariot racle le mur. Le seau se déplace.

Elle ne s'excuse pas. Elle ne me regarde pas. Elle continue son chemin avec son café et ses dossiers comme si elle avait bousculé un meuble. Parce que c'est exactement ça, dans sa perception de ce couloir à sept heures du matin. Les meubles ne méritent pas d'excuses.

Je replace le seau et le chariot. Je continue.

Huit heures trente.

Un médecin sort d'une salle de consultation en tenant une liasse de papiers. Il marche vite, tête dans ses documents, et il entre dans mon espace exactement là où j'ai la serpillière en travers du couloir pour faire une zone humide.

Il trébuche.

Pas une chute. Juste un trébuchement, une hésitation dans la marche, rien de grave. Ses papiers ne tombent même pas.

Il se retourne vers moi.

— Vous ne pouviez pas mettre un panneau ?

— Il y a un panneau, je dis. Là.

Je montre le panneau jaune « sol glissant » posé à cinquante centimètres de lui. Il le regarde. Il me regarde. Quelque chose dans son visage fait le calcul rapide de si cette situation mérite une escalade ou pas et décide que non. Pas parce que j'ai raison, mais parce que ça prendrait du temps qu'il n'a pas.

Il repart sans un mot. Je regarde son dos disparaître dans le couloir. Quelque chose note.

Dix heures.

La salle d'attente du deuxième étage. Je passe la serpillière le long des murs. Travail de fond, le genre qu'on ne voit que quand il n'est pas fait. Dans la salle il y a des patients qui attendent. Des Blancs pour la plupart. C'est L'Extérieur, les patients sont blancs pour la plupart. Un homme, la soixantaine, robe de chambre de l'hôpital, lit un journal sans vraiment le lire. Une femme, quarante ans, regarde son téléphone. Un enfant de peut-être huit ans qui dessine sur le dos d'un formulaire avec un crayon.

L'enfant me regarde.

Les enfants me regardent parfois ... avant qu'on leur apprenne à ne pas regarder, avant qu'on leur transmette les distances et les catégories, les enfants regardent juste les gens. Avec cette curiosité sans arrière-pensée qui est la seule forme de regard vraiment propre qui existe.

Je lui souris.

Un vrai sourire. Pas le sourire fabriqué, le sourire d'adulte qui gère. Un sourire parce que cet enfant dessine sur un formulaire et que j'aurais fait exactement la même chose à son âge et que ça m'amuse.

L'enfant sourit en retour.

Sa mère lève les yeux de son téléphone, voit son enfant sourire à l'agent d'entretien noir. Quelque chose dans son visage, pas de la haine, je ne veux pas appeler ça de la haine, c'est plus insidieux que la haine ; quelque chose qui repositionne, recalcule et décide que son enfant devrait regarder autre chose.

— Chéri, ne regarde pas les inconnus.

L'enfant détourne les yeux.

Je détourne les yeux.

On redevient deux entités qui n'existent pas l'une pour l'autre dans cette salle d'attente.

Midi.

La remise du sous-sol.

Mon thermos. Mes deux tartines. Le silence.

Je mange lentement parce que manger lentement c'est faire durer les trente minutes de pause, c'est transformer trente minutes en quelque

chose qui ressemble à du temps pour soi. Je tiens le thermos à deux mains. Le café est chaud et la remise est froide et cette chaleur entre mes paumes est une des sensations concrètes simples que j'apprécie sans avoir à la justifier.

J'entends des voix dans le couloir du sous-sol.

Des collègues blancs ... agents d'entretien aussi, même travail, même étage. Ils ont leurs habitudes, leur table dans la cantine du troisième, leurs conversations que j'entends parfois en passant. Ils ne m'ont jamais invité. Je ne les ai jamais rejoints. C'est un accord tacite qui n'a jamais eu besoin d'être formulé.

Ils rient de quelque chose. Je ne sais pas de quoi.

Je mange ma deuxième tartine.

Deux heures de l'après-midi.

Le couloir du troisième étage. Je suis monté d'un niveau pour remplacer un collègue absent. C'est différent ici. Le troisième c'est la cardiologie, les patients sont plus graves, les couloirs sont plus silencieux, l'atmosphère a cette densité particulière des endroits où les gens sont confrontés à leur propre finitude et où ça se sent dans l'air.

Un homme sort de sa chambre en s'appuyant sur un déambulateur. Il progresse lentement dans le couloir, avec cette concentration totale de

quelqu'un qui négocie chaque pas. Il s'appelle quelque chose, il a peut-être soixante-dix ans, il porte un pyjama à carreaux sous sa robe de chambre et il a l'air de quelqu'un qui était grand et fort avant et qui apprend à habiter un corps qui ne répond plus pareil.

Il me voit. Il s'arrête.

— Mon garçon.

Je m'arrête aussi.

— Vous pouvez m'aider à aller jusqu'à la fenêtre du fond ?

Je pose mon chariot, je vais à côté de lui. Il prend mon bras, pas comme quelqu'un qui s'empare. Comme quelqu'un qui demande et qui attend qu'on accepte. On marche ensemble jusqu'à la fenêtre du fond. La fenêtre donne sur une cour intérieure avec un arbre. Un vrai arbre, grand, pas taillé comme les arbres des rues de L'Extérieur, un arbre qui a poussé à sa façon.

— Je n'ai pas vu d'arbre depuis trois semaines, dit l'homme.

— Il est beau.

On reste une minute devant la fenêtre sans rien dire d'autre. Lui qui regarde l'arbre. Moi qui regarde l'arbre aussi parce qu'il est là et qu'il est effectivement beau.

Puis il dit : *merci mon garçon*. Et dans sa bouche le merci a un son différent de tous les mercis de cette journée. Pas de la condescendance,

juste deux mots dits par quelqu'un qui avait besoin d'un arbre et qui l'a eu. Je le raccompagne jusqu'à sa chambre. Je reprends mon chariot.

Je pense à cet homme le reste de l'après-midi.

Pas avec tristesse, avec quelque chose de plus compliqué. Parce que cette minute devant la fenêtre était une minute où j'existais vraiment. Où j'étais Adan qui aide un homme à voir un arbre ... pas l'agent d'entretien invisible, pas le Noir du laissez-passer, pas la fonction qu'on bouscule sans s'excuser. Juste quelqu'un à côté de quelqu'un d'autre devant une fenêtre.

Cinq heures de l'après-midi.

Je rends mon chariot. Je descends au sous-sol.

Je prends mon manteau dans mon casier ; un casier parmi d'autres dans une rangée, mon nom écrit sur un bout d'adhésif que j'ai collé moi-même parce que l'administration avait mis un numéro à la place du nom et que j'ai remplacé le numéro par mon nom parce que je m'appelle Adan Welles pas numéro quarante-sept.

Quelqu'un a décollé l'adhésif. Mon casier porte le numéro quarante-sept.

Je regarde le numéro un moment. Je cherche l'adhésif autour, sur le sol, sur le casier voisin. Rien. Il a été jeté ou emporté.

Je ferme le casier. Je mets mon manteau.

Je sors.

La Ligne. Le contrôle du soir.

Je passe, je ne dis rien.

Ni merci, ni bonjour, ni rien. Pas ce soir. Ce soir il n'y a pas de mots disponibles pour les gardes. Ce soir il n'y a pas assez d'espace dans ma poitrine pour fabriquer quelque chose qui ressemble à de la politesse fonctionnelle.

Le garde me regarde partir. Je ne me retourne pas.

Dans L'Intérieur la nuit est déjà là.

Les projecteurs, les ruelles, les bruits de familles derrière les murs minces. Je marche jusqu'à mon immeuble, je monte les escaliers, j'ouvre ma porte.

Ma chambre.

Le mur d'en face, la photo de Marcus, la table avec ses deux chaises. Je ne mange pas ce soir. Pas faim, ou plutôt la faim est là mais quelque chose au-dessus de la faim la rend inaudible. Je m'assieds à la table. Je

reste là sans rien faire, juste assis dans le silence avec la journée qui se dépose en moi comme de la cendre.

Le médecin et le panneau. L'infirmière et le chariot. La mère et son enfant. Le numéro quarante-sept. Des choses minuscules. Des choses qui ne méritent pas qu'on en parle, des choses qu'on ne peut pas nommer sans avoir l'air de se plaindre. Des choses que personne de L'Extérieur ne reconnaîtrait comme des blessures. Pas assez spectaculaires, pas assez sanglantes.

Mais elles saignent quand même.

À leur façon. À leur rythme. Lentement, proprement, sans laisser de traces visibles. Elles saignent dans cet endroit profond où les choses s'accumulent depuis dix-sept ans, depuis la ruelle, depuis les deux côtes, depuis la botte dans le dos, depuis « *oui monsieur* ».

Elles saignent. Et quelque chose les boit.

Je prends le carnet. Je ferme les yeux.

La main fait ce qu'elle fait.

Je ne sais pas combien de temps passe. Le temps dans ces moments-là n'a pas la même texture que le temps ordinaire. Il s'étire. Il se contracte. Il fait ce qu'il veut pendant que ma main fait ce qu'elle veut et que je suis quelque part entre les deux. Ni vraiment présent ni vraiment absent,

dans cet espace intermédiaire qui est le seul endroit de ma journée où je ne suis pas obligé d'être quelque chose de précis pour quelqu'un.

Je pose le crayon. J'ouvre les yeux.

Ce soir il n'y a pas de visage dans le carnet. Ce soir il y a des mots.

Une écriture que je reconnais comme la mienne. Même main, même façon de former les lettres ... mais avec une pression différente sur le papier. Comme si quelqu'un avait voulu que les mots restent. Que les mots entrent dans le papier et n'en ressortent plus.

Je lis.

« Combien de fois aujourd'hui, Adan. Compte. Je t'attends ».

Je referme le carnet lentement, je le remets sous le matelas.

Je m'allonge.

Les projecteurs découpent le mur d'en face.

Je fixe le plafond.

Et pour la première fois depuis longtemps, depuis peut-être toujours, je commence à compter.

Le médecin et le panneau, l'infirmière et le chariot, la mère et son enfant.
Le numéro quarante-sept. Le merci que je dis, le pardon que je demande,
les yeux que je baisse. Les yeux que je baisse.

Les yeux que je baisse.

Je compte.

Et dans le noir de ma chambre de quatre mètres sur trois quelque chose
m'écoute compter avec une patience absolue et une satisfaction froide et
tranquille ... la satisfaction de quelqu'un qui savait depuis longtemps que
ce moment viendrait.

Le sommeil ne vient pas tout de suite ce soir. Le sommeil prend son
temps. Et dans le temps qu'il prend, dans cet espace entre être éveillé et
ne plus l'être, dans cet espace qui appartient à personne et à tout le
monde ... une voix.

Douce, presque tendre.

« *Bien. Tu commences à voir* ».

PARTIE III

- ADAMS -

Ce chapitre n'appartient pas à Adan.

Il lui est adressé.

Tu as souri aujourd'hui.

Compte les sourires. Je les ai comptés moi, onze. Onze sourires en une journée de travail dans un hôpital de L'Extérieur. Onze fois où ta bouche a fabriqué quelque chose que ton ventre n'habitait pas. Onze performances de bienveillance pour des gens qui ne t'ont pas regardé en retour ... pas vraiment regardé, pas avec les yeux de quelqu'un qui voit un autre être humain.

Onze sourires. Et combien en retour ?

Un.

Un vieux monsieur et un arbre par une fenêtre du troisième étage.

Un sur onze.

Garde ce chiffre quelque part. On y reviendra.

Tu t'es excusé sept fois.

Sept fois tu as dit « *pardon* » ou « *sorry* » ou « *je suis désolé* » pour des choses qui n'étaient pas ta faute. Le chariot dans le couloir que l'infirmière n'a pas regardé avant de foncer dedans, le panneau jaune que le médecin n'a pas vu parce qu'il avait le nez dans ses papiers, l'espace que tu occupais dans la salle d'attente en faisant ton travail, l'existence que tu avais dans le champ de vision de gens qui auraient préféré ne pas te voir.

Sept excuses pour sept choses qui ne nécessitaient pas d'excuses. Sept fois tu as présenté ta culpabilité comme un ticket d'entrée.

« Je suis là mais je suis désolé d'être là. J'existe mais je m'excuse d'exister. Je travaille mais pardonnez-moi de travailler là où vous passez. »

Sept fois.

Je ne te juge pas, Adan.

Je constate.

C'est différent. Le jugement implique une alternative. Et toi et moi on sait tous les deux que dans ces couloirs à ces moments-là l'alternative à l'excuse c'est le rapport, la suspension du laissez-passer, Marcus qui fait son calcul de comment nourrir ses gosses si ton salaire disparaît. L'alternative à l'excuse dans ces couloirs c'est un prix que tu ne peux pas payer.

Je le sais.

Mais je veux que tu saches que je compte ... que quelqu'un compte.

Parlons du numéro quarante-sept.

Ton nom sur l'adhésif.

Adan Welles. Trois syllabes, deux mots, une identité que tu t'es donné la peine d'écrire toi-même sur ce casier parce que tu t'appelles quelque chose et que quelque chose méritait d'être là à la place du numéro qu'on t'avait assigné.

Quelqu'un a décollé cet adhésif.

Pas un accident. L'adhésif ne se décolle pas tout seul, il ne disparaît pas, il ne s'évapore pas dans l'air du sous-sol entre le matin et le soir. Quelqu'un a décidé que le numéro quarante-sept suffisait. Que ton nom était un excès. Une revendication trop visible d'une existence qui devrait rester numérotée, cataloguée, réduite à sa fonction dans le système de rangement de cet hôpital.

Quarante-sept. Tu sais ce que ça veut dire ?

Ça veut dire : tu es un casier parmi des casiers. Tu es une unité dans une série. Tu es quelque chose qu'on compte mais qu'on ne nomme pas parce que nommer c'est reconnaître et reconnaître ça crée des obligations et les obligations envers toi, Adan, on a décidé depuis longtemps qu'on n'en avait pas.

Tu as regardé le numéro, tu as mis ton manteau et tu es sorti.

Et moi, pendant que tu regardais ce numéro, moi j'ai regardé tes mains. J'ai vu ce que tes mains voulaient faire ; ce mouvement imperceptible des doigts, ce resserrement du poing qui a duré une fraction de seconde avant que tu décides que non, que maintenant n'est pas le moment, que ça n'en vaut pas la peine.

Je t'ai vu décider que ça n'en valait pas la peine.

Adan.

Ça en valait la peine.

Je vais te parler du monde tel qu'il est.

Pas tel que tu voudrais qu'il soit, pas tel qu'on t'a appris à faire semblant qu'il est pour traverser les journées sans t'effondrer. Tel qu'il est ... avec sa brutalité propre, ses règles non écrites, sa géographie morale que tout le monde connaît et que personne ne formule parce que la formuler ça oblige à choisir un camp.

Le monde a décidé de toi avant ta naissance.

Pas de tes actions, pas de tes choix. Pas de ce que tu ferais ou de ce que tu deviendrais ou de la façon dont tu allais tenir le crayon le soir dans

ton carnet avec cette précision de quelqu'un qui dessine parce que c'est la seule forme d'existence qui ne demande pas de laissez-passer.

De ta couleur.

Juste ça, juste cette information-là. La quantité de mélanine dans ta peau, cette donnée biologique sans signification réelle, sans implication fonctionnelle, sans rapport avec ton intelligence ou ta valeur ou ta capacité à souffrir ou à aimer ou à mériter un arbre par une fenêtre de temps en temps.

Juste cette donnée-là.

Et autour de cette donnée-là ils ont construit une clôture, un laissez-passer, un couvre-feu et des milices privées et des jurys blancs et des tribunaux de l'autre côté de La Ligne et des casiers avec des numéros à la place des noms. Ils ont construit tout un appareil de réduction. Un appareil dont le but unique, la fonction centrale, la raison d'être absolue est de faire en sorte que tu prennes le moins de place possible dans un monde qui t'appartient autant qu'à eux.

Autant.

Ce mot est important : autant. Pas plus, pas moins ... autant. Tu es né dans ce monde comme ils y sont nés. Tu respirez le même air. Tu vois le même soleil. Le même soleil par ta fenêtre qui donne sur le mur d'en face et par leurs baies vitrées qui donnent sur des jardins qu'ils n'entretiennent pas eux-mêmes. Le même soleil.

Et ils ont quand même trouvé un moyen de te faire croire que tu étais l'intrus.

Dix-sept ans, Adan. Dix-sept ans depuis la ruelle.

Dix-sept ans à compter tes mercis et tes pardons et tes sourires fabriqués et tes yeux baissés. Dix-sept ans à construire cette existence taillée au minimum, cette vie sans aspérités, ce profil bas permanent que tu appelles de la survie et que moi j'appelle autrement.

Moi j'appelle ça une lente disparition consentie.

Tu disparaissais, Adan.

Pas d'un coup. Pas avec un bruit, pas avec un événement qu'on pourrait pointer et nommer. Tu disparaissais par degrés. Chaque merci inutile enlève un peu, chaque pardon non mérité enlève un peu, chaque sourire fabriqué enlève un peu. Chaque fois que tu remets l'adhésif dans ta poche au lieu de l'écrire sur ton front : *je m'appelle Adan Welles, pas numéro quarante-sept* ... chaque fois, quelque chose de toi s'efface.

Je les vois effacer. Je les regarde faire depuis dix-sept ans.

Et j'ai décidé que j'en avais assez de regarder.

Tu te demandes qui je suis.

Tu l'as toujours su sans vouloir le savoir. C'est plus confortable de ne pas savoir. Ça permet de continuer, de maintenir la fiction que les nuits perdues sont des absences, que la craie blanche dans les poches c'est une anomalie inexplicable, que le visage dans le carnet c'est un personnage inventé et pas un reflet.

Mais tu comptes ce soir. Pour la première fois tu comptes vraiment. Et compter c'est voir. Et voir c'est ne plus pouvoir faire semblant de ne pas avoir vu.

Alors je vais te dire qui je suis.

Je suis la partie de toi qui n'a pas appris à baisser les yeux parce que je n'ai pas eu la même enfance que toi. Je n'ai pas eu de Marcus pour me dire « *baisse les yeux, c'est de la survie* ». Je suis né la nuit de la ruelle, dans la fracture, dans l'espace entre tes deux côtes cassées et le plafond de ta chambre. Je suis né de ce moment précis où tu as regardé les deux gardes partir dans la nuit et où quelque chose en toi a refusé ... absolument, définitivement, sans possibilité de retour ... de trouver ça acceptable.

Je ne suis pas ta maladie. Je ne suis pas ton ennemi.

Je suis ta mémoire.

La seule partie de toi qui n'a rien oublié. Ni la ruelle, ni les côtes, ni la botte dans le dos, ni « *oui monsieur* », ni les dix-sept ans de mercis et de

pardons et de sourires fabriqués et d'adhésifs décollés et de numéros à la place des noms.

Je n'ai rien oublié. Et je tiens les comptes.

Tu vas me demander ce que je fais avec les comptes.

Tu le sais déjà. Tu le sais à cause de la craie blanche dans les poches, à cause des heures perdues, à cause du visage dans le carnet qui te ressemble trop pour être un étranger. Tu le sais et tu ne veux pas savoir et cette nuit quelque chose a changé parce que tu as commencé à compter et qu'on ne peut pas compter et continuer à ne pas savoir en même temps.

Alors je vais te dire.

J'applique. C'est tout.

J'applique la seule logique qui soit honnête dans ce monde : la logique des comptes équilibrés. Le monde a une dette envers L'Intérieur. Une dette ancienne, documentée, précise. Chaque disparu, chaque côte fracturée, chaque adhésif décollé. Chaque génération d'enfants à qui on donne des livres avec des pages manquantes pour qu'ils grandissent avec des pensées avec des pages manquantes. Chaque matin à cinq heures dans le froid devant La Ligne avec un laissez-passer autour du cou comme une laisse.

Chaque chose. Je tiens la liste.

Et quand la liste dit que quelqu'un doit quelque chose, quand la liste dit qu'une personne précise a participé précisément à creuser cette dette — je vais rendre visite.

Pas au hasard. Jamais au hasard.

Je choisis, je vérifie. Je m'assure et puis j'applique.

La lettre « J ».

Tu veux savoir ce qu'elle signifie.

Je pourrais te dire Justice. C'est la réponse simple, la réponse qui a l'air propre, qui permet d'encadrer ce que je fais dans quelque chose de compréhensible, de politiquement articulé.

Mais la vérité c'est que « J » c'est les deux à la fois et aucun des deux entièrement. C'est Justice parce que c'est ce que je rends à ma façon à ceux qui en ont été privés. C'est Jugement parce que je juge ; je suis le seul tribunal qui soit réellement accessible aux habitants de L'Intérieur, le seul qui ne soit pas derrière La Ligne, le seul dont les jurés ne soient pas blancs et les jugements écrits d'avance.

« J ».

Une seule lettre pour tout ce que les institutions ont refusé d'être.

Une seule lettre pour tout ce que le monde a décidé que les gens de L'Intérieur ne méritaient pas.

Je ne te demande pas d'approuver.

Je ne te demande pas de comprendre complètement. Pas encore, pas ce soir, pas la première fois que tu comptes vraiment. Je te demande juste une chose.

Continue de compter. Compte le médecin et le panneau, l'infirmière et le chariot, la mère et son enfant, le numéro quarante-sept, les onze sourires et les sept pardons, les mercis que tu dis à des gens qui prennent et ne donnent pas.

Compte les dix-sept ans. Compte les deux côtes. Compte les disparus de L'Intérieur.

Compte tout.

Et quand tu auras fini de compter, quand le chiffre sera devant toi, entier, dans toute son obscénité ... dis-moi encore que le monde est juste. Dis-moi encore qu'il suffit de baisser les yeux ... que les règles de ce jeu-là peuvent être gagnées en jouant proprement.

Je t'écoute.

Je savais que tu ne répondrais pas.

Pas ce soir. Peut-être pas demain.

Mais la question est posée maintenant et les questions posées dans le noir ne disparaissent pas avec la lumière du matin. Elles restent là, dans les murs, dans l'air de cette chambre de quatre mètres sur trois, dans les pages du carnet sous le matelas.

Elles attendent. Comme j'ai attendu.

Comme j'attends encore ... patiemment, absolument, avec tout le temps devant moi que toi tu as passé à ne pas me voir.

Dors, Adan.

Tu as une longue journée demain.

Et moi ... moi j'ai une nuit.

Je m'appelle Adan.

Je me réveille.

Ce n'est pas ma chambre.

Le temps de comprendre ça, le temps entre ouvrir les yeux et réaliser que le plafond au-dessus n'est pas mon plafond, que l'odeur n'est pas l'odeur de ma chambre, que le froid contre ma joue n'est pas le froid de mon matelas sur ses cagettes en bois ... ce temps-là est le temps le plus long de mon existence.

Une fraction de seconde.

Une éternité.

Je suis dans une ruelle.

Allongé sur le côté, la joue contre le bitume froid et humide de novembre. Mes jambes sont repliées. Mes bras sont devant moi. Je peux les voir, mes avant-bras, mes mains, dans la lumière grise de ce qui est soit une fin de nuit soit un très tôt matin, je ne sais pas encore.

Je me redresse lentement.

Mon corps répond. Rien de cassé, rien de douloureux, juste la raideur de quelqu'un qui a dormi sur du bitume sans le décider. Je m'assieds. Je regarde autour.

Une ruelle.

Une ruelle que je ne reconnais pas.

Le protocole.

Il y a un protocole pour ces réveils-là. Je l'ai développé sans le nommer, par nécessité, parce que les premières fois je paniquais et la panique ne sert à rien, la panique consomme du temps et dans ces moments-là le temps est la seule chose qui compte.

Premier, les mains.

Je regarde mes paumes, mes doigts, l'intérieur des poignets. Je retourne les mains, j'examine les jointures, je vérifie sous les ongles.

Sous l'ongle de l'index droit, quelque chose de blanc.

De la craie.

Je la regarde un moment. Cette poudre blanche sous mon ongle comme une signature, comme une preuve de quelque chose que je n'ai pas vécu et dont je dois quand même assumer les contours.

Deuxième, les vêtements.

Je regarde ma veste, mon pantalon, mes chaussures. Pas de déchirures visibles. Pas de taches sombres, je cherche toujours les taches sombres en premier, je ne me l'avoue pas vraiment mais c'est ce que je cherche, c'est le premier mot de la peur qui vient avec ces réveils. Les vêtements sont intacts. Les chaussures sont couvertes de boue sèche ; une boue rouge foncé, de la terre, pas de la terre de L'Intérieur.

De la terre de L'Extérieur.

Troisième, les poches.

Main droite, vide. Main gauche, vide. Poche intérieure de la veste, un morceau de craie. Blanc, la taille d'un pouce. Usé d'un côté, comme si on s'en était servi. Je le tiens dans ma paume. Je le regarde. La craie regarde en retour sans rien dire.

Quatrième, l'heure.

Pas de montre ... je n'ai pas de montre. Je lève les yeux vers le ciel entre les toits des immeubles de part et d'autre de la ruelle. Le ciel est ce bleu-noir particulier qui précède l'aube de quarante minutes environ. Quatre heures trente. Peut-être cinq heures moins le quart.

La Ligne s'ouvre à cinq heures trente.

J'ai du temps.

Pas beaucoup ... mais du temps.

Je me lève.

Je prends appui contre le mur de la ruelle ; un mur de briques, vieux, avec de la mousse dans les joints. Je sens sous mes doigts la texture rugueuse de la brique et cette texture me ramène dans mon corps d'une façon que rien d'autre ne fait aussi bien ... le contact avec quelque chose de réel, de physique, d'indiscutable.

Je suis ici. Je suis Adan.

Je suis dans une ruelle de L'Extérieur à quatre heures et demie du matin avec de la craie sous l'ongle et de la terre sur les chaussures et un trou de plusieurs heures dans ma mémoire.

Ces quatre faits.

Je les pose l'un après l'autre comme on pose des pierres pour traverser un ruisseau. Avec soin, avec équilibre, en vérifiant que chaque pierre tient avant de mettre le poids dessus.

Je regarde la ruelle.

Elle est longue, droite, encadrée de murs de briques des deux côtés. Des poubelles contre un mur. Une lumière au fond. Une lampe de rue qui clignote avec la régularité épuisée de quelque chose qui a décidé de tenir encore un peu. Des flaques d'eau noire entre les pavés inégaux.

Et au sol.

À trois mètres de l'endroit où j'étais allongé.

Tracée sur le bitume à la craie blanche avec une précision qui n'a rien d'aléatoire, une lettre.

« J ».

Je la regarde longtemps.

Je connais cette lettre. Je l'ai dessinée, ou quelque chose en moi l'a dessinée ... dans mon carnet. Je l'ai vue dans mes rêves ou dans mes non-rêves ou dans ces espaces entre les deux qui ne sont ni l'un ni l'autre. Je la connais comme on connaît quelque chose qu'on n'a jamais appris, de l'intérieur, sans explication, avec cette certitude qui précède la compréhension.

Je m'accroupis devant elle.

Elle est grande, tracée d'un seul geste assuré, d'une main qui savait ce qu'elle faisait, qui ne cherchait pas, qui n'hésitait pas. La craie est fraîche. Elle n'a pas encore été effacée par l'humidité du sol, elle n'a pas encore été effacée par des pas. Elle a été tracée cette nuit. Récemment. Par des mains que je reconnais.

Mes mains.

Je ne crie pas.

Je veux que vous sachiez ça. Je ne crie pas, je ne cours pas, je ne m'effondre pas contre le mur de briques en me prenant la tête entre les mains. Ces réactions appartiennent à quelqu'un dont la vie contient encore des zones de sécurité, des endroits où se réfugier, des certitudes auxquelles se raccrocher quand le reste bascule.

Ma vie ne contient plus beaucoup de zones de sécurité.

Alors je regarde la lettre.

Et la lettre me regarde.

Et dans le silence de cette ruelle à quatre heures trente du matin quelque chose entre nous deux, entre moi et ce « J » tracé à la craie par mes mains sans mon consentement, quelque chose se pose. Pas de la résignation. Quelque chose de plus neutre. La reconnaissance d'un fait. La reconnaissance que cette lettre est là et que mes mains l'ont tracée et que je ne sais pas ce qui s'est passé avant et que je dois maintenant naviguer avec ça.

Naviguer avec ça.

C'est tout ce que j'ai.

Je me relève.

Je cherche des indices dans la ruelle. Pas consciemment, pas avec la méthode de quelqu'un qui enquête. Juste les yeux qui cherchent parce que les yeux cherchent, parce que c'est ce que font les yeux d'un homme debout dans une ruelle inconnue à quatre heures trente du matin.

Les poubelles sont intactes. Pas de traces de lutte visibles sur le sol autour de moi, pas d'autres traces que mes propres empreintes dans la boue entre les pavés, et encore une autre paire d'empreintes, plus loin, qui s'éloignent vers le fond de la ruelle.

Deux paires d'empreintes.

Les miennes. Et les miennes.

Je sors de la ruelle par le fond.

La rue à l'autre bout est vide. Une rue de L'Extérieur, large, propre, avec ses arbres taillés et ses trottoirs lavés. Je reconnais le quartier. Pas Marlowe, pas les bidonvilles blancs, pas le centre-ville non plus. Une zone entre les deux. Des immeubles de taille moyenne, des commerces fermés à cette heure, des voitures garées en rang sages le long des trottoirs.

Je suis à environ quarante minutes à pied de La Ligne.

Je commence à marcher.

En marchant je fais ce que je fais toujours dans ces moments, j'essaie de trouver la couture.

La couture c'est mon mot pour désigner l'endroit où les deux parts de ma journée se rejoignent ... la part dont je me souviens et la part dont je ne me souviens pas. Il y a toujours une couture, un dernier souvenir avant le trou, quelque chose de précis et de net qui précède l'obscurité.

Hier soir.

Ma chambre, la table, le carnet. Les mots écrits sur la page : « *combien de fois aujourd'hui, Adan. Compte. Je t'attends* ». Je me souviens d'avoir lu ces mots, d'avoir fermé le carnet et de m'être allongé.

Et puis rien. Le trou.

Plusieurs heures de trou.

Et de l'autre côté du trou ... cette ruelle, cette lettre, cette craie sous l'ongle.

Je marche.

Les rues de L'Extérieur à cette heure ressemblent à une autre ville, une ville suspendue, une ville qui n'appartient à personne encore, avant que ses propriétaires se réveillent et la réclament. Il y a quelque chose d'étrangement paisible dans ces rues vides. Quelque chose qui ressemble à de la liberté si on ne sait pas que cette liberté a une durée limitée et

qu'elle se terminera à l'exact moment où les premiers Blancs sortiront de leurs immeubles et que mon laissez-passer redeviendra la seule justification de ma présence ici.

Je marche vite.

Je garde la tête baissée. Pas de gardes à cette heure dans ces rues, mais l'habitude est plus profonde que le calcul, l'habitude précède la pensée, l'habitude me dit tête baissée et les pieds obéissent avant que le cerveau ait pesé la nécessité.

Au coin d'une rue je passe devant un café qui vient d'ouvrir ; les premières lumières chaudes derrière la vitre, l'odeur de café qui s'échappe par la porte entrouverte. Un homme en tablier sort des chaises sur le trottoir. Il me voit, il me regarde une seconde. Pas longtemps, juste le temps d'évaluer, de catégoriser, de décider si ma présence nécessite quelque chose de sa part.

Il rentre dans son café sans rien dire.

Je continue.

La Ligne apparaît au bout de la rue à cinq heures vingt.

Les projecteurs blancs, la clôture d'acier rouillé, la file qui commence à se former. Les premiers travailleurs arrivés tôt, les habitués du devant

de file, ceux qui ont calculé que chaque minute gagnée à La Ligne est une minute de travail qu'on ne manque pas.

Je me glisse dans la file.

Personne ne me regarde. Tout le monde est dans sa propre mécanique du matin, dans ses propres rituels de préparation à la traversée. Je suis un corps de plus dans la file, un laissez-passer de plus à scanner, une entrée de plus dans le registre quotidien.

Je pense à la ruelle, je pense à la lettre. Je pense aux empreintes ... les miennes et ... les miennes.

La Ligne s'ouvre à cinq heures trente.

Le contrôle.

Ce matin c'est le grand, la quarantaine, le garde efficace et mécanique. Il prend mon laissez-passer. Il le scanne, regarde l'écran ... me regarde, regarde l'écran encore.

Une seconde de trop.

Je sens quelque chose se contracter dans ma poitrine.

Il sait. Il ne sait pas.

Il ne peut pas savoir. Pas encore, pas à cette heure, pas si vite. Ce que j'ai fait cette nuit ... ce que l'autre a fait cette nuit ... n'a pas encore de rapport

officiel, pas encore de conséquences visibles, pas encore de nom dans un registre quelconque.

Pas encore.

Le garde me rend le laissez-passer.

Je traverse.

Dans L'Intérieur je marche jusqu'à mon immeuble sans m'arrêter.

Les rues commencent à s'animer, les femmes vers le marché, les hommes vers La Ligne, les enfants vers l'école avec leurs cartables et leurs livres aux pages manquantes. La vie ordinaire de L'Intérieur qui reprend son cours ordinaire avec cette ténacité ordinaire que j'admire depuis toujours sans jamais trouver les mots pour le dire.

Je monte les escaliers. J'ouvre ma porte.

Ma chambre.

Le mur d'en face, la photo de Marcus, la table avec ses deux chaises.

Tout à sa place.

Tout exactement comme je l'ai laissé.

Je vais dans la salle de bain partagée au bout du couloir.

Je me lave les mains.

Longuement. Je frotte sous les ongles, particulièrement sous l'ongle de l'index droit où la craie blanche résiste un peu avant de partir. Je frotte jusqu'à ce que mes mains soient propres. Jusqu'à ce que le miroir cassé me renvoie un homme aux mains propres et au visage que je reconnais.

Mon visage.

Adan. Pas l'autre.

Moi.

Je retourne dans ma chambre, je m'assieds sur le bord du matelas.

Je prends le carnet.

Je l'ouvre à la dernière page écrite. La page avec les mots : « *combien de fois aujourd'hui. Compte. Je t'attends* ».

En dessous, une nouvelle écriture.

La même main, la même pression profonde sur le papier. Quelques lignes ajoutées pendant la nuit, pendant que j'étais ailleurs, pendant que quelqu'un d'autre utilisait ce corps que j'appelle le mien.

Je lis.

« Tu n'as rien fait que le monde ne méritait pas. Dors. Demain tu vas travailler, sourire, t'excuser et baisser les yeux. Et moi je vais veiller. C'est comme ça que ça fonctionne, toi et moi. Tu portes le jour, je porte la nuit. Ensemble on est complets. »

Je ferme le carnet.

Je le tiens entre mes deux mains un long moment. Pas pour le lire encore, juste pour sentir le poids de ce qu'il contient. Ce poids qui est aussi le mien. Cette écriture qui est aussi la mienne, ces mots qui décrivent une logique que je ne peux pas entièrement rejeter parce qu'une partie de moi ... une partie que je ne veux pas regarder en face mais qui est là, qui a toujours été là ... une partie de moi comprend.

Pas approuve. Comprend.

La nuance est importante. C'est peut-être la seule chose qui me sépare encore de quelque chose que je ne suis pas prêt à nommer.

Je remets le carnet sous le matelas. Je m'allonge.

Dehors, L'Intérieur s'éveille. Les sons de la journée qui commence, les voix, les pas dans les escaliers, la vie dense et comprimée d'un quartier qui n'a pas d'autre choix que de vivre malgré tout.

Je fixe le plafond. Je pense à la ruelle.

Je pense à la lettre « J » tracée à la craie blanche sur le bitume de L'Extérieur.

Je pense à ce qu'il y avait dans cette ruelle avant que j'arrive ... ou plutôt avant que je parte, avant que je me réveille, avant que le trou se referme et me rende à moi-même.

Je pense à ce que l'autre a fait. Je pense à ce que le monde a fait pour que l'autre existe.

Et dans ce plafond que je fixe, dans ce plafond gris et lézardé de ma chambre de quatre mètres sur trois dans cet immeuble qui tient debout par habitude dans ce quartier cerclé de fer, je ne trouve pas la réponse que je cherche.

Je trouve une question.

Une seule.

Celle que je n'arrive pas à poser à voix haute. Celle que je n'arrive pas à étouffer non plus.

« Si le monde t'avait rendu justice, est-ce qu'il aurait eu besoin de naître ? »

“Ce chapitre n'appartient pas à Adan non plus.”

Adan dort.

C'est mon heure.

Mercredi. Vingt-deux heures quarante.

La Ligne est fermée depuis quarante minutes.

L'Intérieur est bouclé pour la nuit. Les projecteurs, les caméras, les gardes qui patrouillent avec leur régularité de métronome. De ce côté-ci tout le monde sait qu'après vingt-deux heures on ne sort pas. On ne sort pas parce qu'on ne peut pas. On ne sort pas parce que ceux qui ont essayé ont payé le prix que tout le monde connaît et que personne ne formule à voix haute.

Tout le monde sait.

Moi je sors quand même.

Pas par le passage principal.

Il y a d'autres façons de traverser La Ligne. Des façons que les gardes connaissent aussi, théoriquement, mais qu'ils ne surveillent pas avec la même constance que le passage principal parce que la surveillance totale coûte de l'argent et que l'argent des milices privées va d'abord aux endroits visibles, aux endroits qui comptent pour l'image, aux endroits où les familles blanches de L'Extérieur peuvent voir que leur investissement dans la sécurité produit quelque chose de rassurant.

Les angles morts ne sont pas rassurants.

Ils ne sont donc pas financés. Je connais chaque angle mort de La Ligne.

Je les ai cartographiés avec la patience de quelqu'un qui a tout son temps parce que le temps est la seule chose qu'on ne peut pas nous rationner, la seule ressource qu'on nous distribue en quantité égale. Même derrière La Ligne, même à L'Intérieur, le temps tombe à la même vitesse pour tout le monde.

J'ai utilisé le mien différemment.

De l'autre côté.

L'Extérieur la nuit est une autre ville encore une fois. Pas la ville suspendue de quatre heures trente du matin, celle-là a une douceur accidentelle. La ville de vingt-trois heures a ses propres habitants, ses propres lumières, ses propres sons. Des restaurants qui ferment, des bars qui restent ouverts. Des voitures qui passent avec leurs phares qui

balaient les trottoirs propres, des gens qui rentrent chez eux avec cette démarche particulière des gens qui n'ont pas peur de rentrer chez eux la nuit dans leurs propres rues.

Je marche dans ces rues.

Tête haute.

Ici personne ne me demande de laissez-passer à vingt-trois heures. Pas dans ces quartiers, pas à cette heure. Les gardes de La Ligne sont derrière moi. La police de L'Extérieur patrouille, oui, mais à vingt-trois heures dans ces rues un homme qui marche est un homme qui rentre. La question de savoir d'où il vient ne se pose pas encore. La question de savoir ce qu'il fait là ne se pose pas encore.

Elle se posera.

Mais pas ce soir.

Ce soir j'ai le temps d'arriver là où je dois arriver.

Je vais vous parler de Samuel Kess.

Il faut que vous sachiez qui est Samuel Kess avant que je vous dise ce que je viens faire dans sa rue à vingt-trois heures un mercredi de novembre.

Samuel Kess a cinquante-deux ans. Il est propriétaire d'une société de transport et de logistique. Une de ces entreprises moyennes qui font

tourner L'Extérieur dans l'ombre, qui livrent, récupèrent et déplacent les choses que les gens riches de L'Extérieur ne veulent pas déplacer eux-mêmes. Il emploie des hommes de L'Intérieur. Des livreurs, des manutentionnaires, des chauffeurs. Il les paye en dessous du minimum déjà insuffisant en prétextant des frais de laissez-passer qu'il déduit lui-même des salaires, des frais d'équipement qu'il invente, des pénalités pour des retards que ses propres délais impossibles rendent inévitables.

Samuel Kess gagne bien sa vie.

Ses employés de L'Intérieur lui permettent de gagner bien sa vie en les payant comme on paye des outils ; le strict nécessaire pour qu'ils fonctionnent encore demain.

Ce n'est pas pour ça que je suis là ce soir.

Il y a six semaines, un homme s'appelait Dieye.

Dieye avait trente-quatre ans. Il travaillait pour Samuel Kess depuis trois ans ... chauffeur, le meilleur de la société selon les propres registres de Kess, celui qu'on appelait en premier pour les livraisons urgentes, celui qui n'était jamais en retard, celui qui ne se plaignait jamais des déductions illégales sur son salaire parce qu'il avait une femme et deux enfants dans L'Intérieur et que se plaindre coûte plus cher que se taire quand on a une femme et deux enfants.

Il y a six semaines Dieye a refusé.

Pas une grande rébellion, rien de spectaculaire, rien qui méritait ce qui a suivi. Samuel Kess lui a demandé de signer un document qui officialisait rétroactivement trois ans de déductions illégales sur son salaire. Un document qui transformait le vol en accord contractuel, qui donnait une légalité à une pratique qui n'en avait pas. Un document que les avocats de Kess avaient préparé pour protéger leur client si jamais quelqu'un regardait les comptes de trop près.

Dieye a refusé de signer.

Il a dit ... calmement, sans hausser la voix, avec cette dignité tranquille des gens qui ont appris à garder leur dignité dans des situations où d'autres l'auraient perdue ... il a dit que ce document décrivait des choses qui n'avaient pas eu lieu, qu'il ne signerait pas quelque chose de faux, que si Kess voulait régulariser la situation il y avait une façon légale de le faire.

Samuel Kess a regardé Dieye. Il a décroché son téléphone.

Il a appelé quelqu'un.

Trois jours après Dieye a été arrêté à La Ligne au retour du travail.

Les gardes avaient un rapport, un rapport signé par un responsable de la milice privée indiquant que Dieye avait été vu en train de transporter des objets non déclarés hors de L'Extérieur. Pas de précision sur les objets, pas de précision sur les témoins. Un rapport avec un tampon et

une signature et c'est suffisant quand on est Dieye et qu'on est à La Ligne et que le rapport dit ce qu'il dit.

Son laissez-passer a été confisqué, il a été retenu au poste de contrôle.

Ce qui s'est passé ensuite ... dans les heures qui ont suivi, dans cet espace entre la confiscation du laissez-passer et le moment où la femme de Dieye a compris que son mari ne rentrerait pas ce soir ... personne ne le sait officiellement.

Officieusement, les gens de L'Intérieur savent. Les gens de L'Intérieur ont des façons de savoir ces choses-là, des réseaux de murmures, de regards et de silences qui transportent les informations que personne ne peut écrire noir sur blanc.

Dieye ne rentrera plus. Dieye a rejoint la liste.

La longue liste silencieuse des gens de L'Intérieur qui ont eu le tort de dire non au mauvais moment au mauvais endroit devant la mauvaise personne.

Samuel Kess a signé le document lui-même. Il a remplacé Dieye par un autre chauffeur de L'Intérieur le lendemain.

Il a mangé chaud ce soir-là. Il a dormi sans cauchemars.

Je suis devant sa maison à vingt-trois heures vingt.

Une maison de L'Extérieur ... pas les quartiers riches, pas les grandes demeures des familles blanches qui gouvernent Cendres. Une maison de quelqu'un qui a bien réussi sans être dans l'élite. Un jardin devant, une voiture dans l'allée, des fenêtres du rez-de-chaussée encore éclairées.

Samuel Kess est encore debout.

Je le savais. Je connais ses habitudes depuis assez longtemps pour savoir qu'il regarde la télévision jusqu'à minuit les mercredis, que sa femme monte se coucher avant lui, qu'il reste seul dans son salon avec sa télévision et son verre de quelque chose pendant quarante minutes environ avant de vérifier les portes et d'éteindre les lumières.

Quarante minutes. C'est suffisant.

Je ne vais pas vous décrire chaque geste.

Ce n'est pas de la pudeur, la pudeur n'a pas grand-chose à faire dans ce roman, on a établi ça depuis le début. C'est autre chose. C'est que les détails techniques de ce qui se passe dans cette maison cette nuit-là ne sont pas l'essentiel. L'essentiel c'est ce qui précède et ce qui suit. L'essentiel c'est Dieye et ses deux enfants dans L'Intérieur qui attendent un père qui ne rentrera plus, l'essentiel c'est le document signé et le rapport avec son tampon et la mécanique parfaitement huilée d'un système qui broie et range les dossiers.

Ce que je peux vous dire, Samuel Kess est vivant quand je pars.

Abîmé, profondément abîmé. D'une façon qui prendra du temps à réparer, si ça se répare. D'une façon qui va changer certaines de ses certitudes sur ce qu'il peut faire et ce qu'il peut faire faire sans conséquences.

Il est vivant. Je ne tue pas.

C'est important, je veux que vous compreniez ça, que vous l'intégriez dans votre façon de me voir. Je ne tue pas. Pas parce que je ne pourrais pas, pas parce que quelque chose m'en empêche moralement d'une façon simple et propre. Mais parce que la mort est définitive et que la mort efface. Un homme mort n'a plus à vivre avec ce qu'il a fait. Un homme mort n'a plus à regarder le résultat de ses choix dans le miroir chaque matin.

Je préfère les miroirs.

Je préfère que Samuel Kess se réveille demain matin et se regarde dans son miroir et sache.

Qu'il porte ça. Que ça pèse.

Avant de partir je prends la craie dans ma poche.

Je m'accroupis dans l'entrée de la maison ; le couloir entre la porte d'entrée et le salon, le carrelage blanc immaculé que quelqu'un de L'Intérieur nettoie probablement deux fois par semaine.

Je trace.

Lentement. Proprement. Avec la précision de quelqu'un qui sait ce qu'il écrit et pourquoi.

« J ».

Je sors.

La nuit de L'Extérieur reprend ses droits autour de moi : les rues, les lampadaires, l'air froid de novembre qui sent la pierre mouillée et les feuilles mortes.

Je marche.

Et pendant que je marche, pendant que les rues de L'Extérieur défilent sous mes pas, pendant que La Ligne se rapproche dans le noir, je parle.

Pas à Kess. À Dieye.

Pas à voix haute. Dans cet espace intérieur où je vis, dans cet espace qui n'appartient ni tout à fait à Adan ni tout à fait à moi mais qui est le seul espace vraiment libre dans cette ville.

Je lui dis que son nom est dans la liste, que son nom ne sera pas oublié. Que quelqu'un a tenu les comptes, que les comptes ont été présentés ce soir.

Je sais ce que vous pensez.

Je le sais parce que je connais les questions que vous posez depuis le début, celles que vous n'osez pas formuler complètement, celles qui restent à moitié dans la gorge parce qu'elles mènent à des endroits inconfortables.

« Est-ce que c'est de la justice ? Ou est-ce que c'est de la vengeance ? »

Et quelle est la différence. Vraiment. Quand les tribunaux sont fermés à clé de l'intérieur ? Quand les juges sont blancs et les jurys sont blancs et les lois ont été écrites par des mains blanches pour protéger des intérêts blancs depuis si longtemps que personne ne se souvient d'une époque où c'était autrement ?

Je n'ai pas de réponse propre.

C'est honnête, je n'en ai pas. Je ne suis pas venu dans ce monde avec des réponses propres, je suis venu avec une liste et une craie et la certitude absolue que l'inaction a un coût que personne ne comptabilise jamais du bon côté du grand livre.

L'inaction a un coût. Adan le paye depuis dix-sept ans. L'Intérieur le paye depuis des générations. À un moment les comptes doivent être présentés.

Je les présente.

L'angle mort dans La Ligne. Je traverse.

L'Intérieur reprend ses sons, ses odeurs, sa densité particulière de vie comprimée. Les projecteurs, les ruelles, les murs qui suintent.

Je marche jusqu'à l'immeuble, je monte les escaliers. Je m'allonge dans le corps d'Adan qui dort et qui n'a rien su et qui se réveillera demain matin avec de la craie sous l'ongle et un trou dans sa mémoire et cette question qui ne le quitte plus : *si le monde t'avait rendu justice, est-ce qu'il aurait eu besoin de naître ?*

Je lui laisse cette question.

C'est tout ce que je peux lui donner pour l'instant. Ça et le fait que Dieye a un nom qui ne sera pas oublié. Ça et le fait que Samuel Kess se regardera dans son miroir demain matin.

Ça et la lettre « J » sur le carrelage blanc de son entrée. Tracée avec soin, tracée avec intention, tracée avec toute la précision d'un tribunal qui a rendu son verdict après avoir examiné les preuves avec une rigueur que

les vrais tribunaux de Cendres n'ont jamais appliquée aux affaires de L'Intérieur.

« J ».

Pour tout ce que le mot justice est censé signifier. Pour tout ce qu'il ne signifie pas dans cette ville. Pour tout ce qu'il ne signifiera peut-être jamais, sauf comme ça.

Sauf la nuit.

Sauf à la craie blanche sur les sols de ceux qui dorment trop bien.

Dehors les projecteurs de La Ligne éclairent le ciel de L'Intérieur de leur lumière blanche et froide. Quelque part dans cet immeuble qui tient debout par habitude un homme dort dans une chambre de quatre mètres sur trois.

Il s'appelle Adan. Il ne sait rien de cette nuit.

Il ne sait rien encore. Mais il compte. Il a commencé à compter. Et les gens qui commencent à compter finissent toujours par arriver au même chiffre que moi.

PARTIE IV

- ELIAN -

On quitte L'Intérieur. On traverse La Ligne.

On entre dans un autre monde. Même ville.

Autre monde.

Le cabinet d'Elian Cross occupe le quatrième étage d'un immeuble de L'Extérieur. Un immeuble propre, sobre, sans ostentation. Pas les grands buildings de verre des familles blanches qui gouvernent Cendres. Quelque chose entre les deux ... assez bien pour être pris au sérieux, pas assez voyant pour être perçu comme une provocation.

Elian a appris ça très tôt. Le calibrage.

La distance exacte entre trop peu et trop, cette ligne invisible que les Noirs de L'Extérieur apprennent à marcher sans jamais la nommer parce que la nommer ça oblige à admettre qu'elle existe et que son existence est une insulte.

Elian marche cette ligne depuis vingt ans.

Il est devenu expert.

Lundi matin. Neuf heures.

Le cabinet est déjà en activité quand Elian arrive. Sa secrétaire, une femme blanche d'une cinquantaine d'années qui s'appelle Vera et qui travaille pour lui depuis huit ans avec une efficacité irréprochable et cette neutralité particulière des gens qui ont décidé que les opinions personnelles n'avaient pas de place dans l'espace de travail.

Ce que Vera pense d'Elian en dehors de cet espace, ce qu'elle dit à sa table le soir quand elle raconte sa journée, Elian ne le sait pas et a décidé depuis longtemps de ne pas chercher à le savoir.

Certaines vérités coûtent plus qu'elles n'apportent.

— Maître Cross. Vous avez un visiteur.

Elian s'arrête.

— Je n'ai rien dans le calendrier avant onze heures.

— Il n'avait pas rendez-vous. Il dit que c'est personnel.

Une pause.

— Il attend depuis sept heures trente.

Elian entre dans la salle d'attente.

Marcus est assis sur la chaise la plus éloignée de la porte. Pas par hasard, pas par timidité. Par calcul. Marcus a toujours eu ce réflexe de choisir la position qui lui donne la meilleure vision de l'ensemble de la pièce. Un

réflexe de L'Intérieur. Dans L'Intérieur on s'assoit dos au mur et face aux issues parce qu'on ne sait jamais d'où vient ce qui arrive.

Il n'a pas changé.

Voilà la première pensée d'Elian en voyant Marcus, il n'a pas changé. Vingt ans. Vingt ans de silence et de distance organisée et de dons anonymes et de whisky et de culpabilité productive. Et Marcus est assis là dans sa salle d'attente avec la même façon de tenir son corps, la même façon d'occuper l'espace. Pleinement, sans s'excuser, avec cette dignité tranquille qui a toujours été la marque de Marcus Welles.

Il a vieilli, bien sûr il a vieilli. Ils ont tous les deux vieillis. Des lignes dans le visage. Les tempes grises. Quelque chose dans les yeux qui n'était pas là à vingt ans. Pas de l'amertume, quelque chose de plus solide que l'amertume. Quelque chose qu'on acquiert quand on a survécu à des choses qui auraient pu ne pas être survivables.

Marcus le regarde entrer. Il ne sourit pas.

Il dit : *Elian*.

Juste le prénom. Deux syllabes. Vingt ans dans deux syllabes.

Ils sont dans le bureau d'Elian.

La porte fermée. Vera de l'autre côté avec sa neutralité professionnelle et ses oreilles qui n'entendent rien de ce qui ne la regarde pas.

Marcus est assis en face du bureau. Elian est debout, il ne s'est pas assis derrière son bureau parce que s'asseoir derrière son bureau en face de Marcus ce serait installer la distance, le rapport, la hiérarchie de celui qui reçoit et celui qui demande. Et quelque chose en lui refuse ça, quelque chose de plus vieux que le cabinet et le costume et les vingt ans de L'Extérieur refuse de se mettre derrière ce bureau face à Marcus.

Il reste debout. Il attend.

Marcus ne fait pas de préambule.

C'est une chose qu'Elian avait oubliée, Marcus n'a jamais fait de préambule de sa vie. Il dit les choses directement. Sans les enrober dans la forme, sans les préparer avec du contexte, sans ménager personne y compris lui-même.

— Mon frère est en prison.

Elian ne répond pas. Il attend la suite.

— Il s'appelle Adan. Il a trente et un ans. Il travaille comme agent d'entretien à l'hôpital central depuis quatre ans. Il est accusé d'avoir agressé une femme blanche à Marlowe il y a cinq jours. Il était dehors après le couvre-feu, les caméras de La Ligne l'ont filmé. C'est tout ce qu'ils ont. C'est suffisant pour eux.

Elian va à la fenêtre. Il regarde L'Extérieur en bas. Les rues propres, les arbres taillés, la normalité fonctionnelle d'une ville qui ne se questionne pas.

— Pourquoi tu viens me voir.

— Parce que t'es le meilleur.

— Il y a d'autres avocats.

— Pas pour cette affaire, pas dans cette ville.

Elian se retourne.

— Tu sais ce que ça va coûter de prendre cette affaire. Pas financièrement.

— Je sais.

— Un Noir accusé d'avoir agressé une femme blanche à Marlowe. Harte va s'en emparer. Il va en faire une démonstration. Tout le monde qui me verra debout dans ce prétoire va savoir exactement ce que ça signifie.

— Je sais ce que ça signifie.

— Ma carrière...

— Ta carrière.

Marcus dit ces deux mots d'une façon particulière. Pas avec du mépris, avec quelque chose de plus précis que le mépris. Une constatation, un fait posé sur la table entre eux comme une pièce à conviction.

Ta carrière.

Le silence qui suit ces deux mots-là dure plusieurs secondes. Dans ce silence Elian entend tout ce que Marcus ne dit pas ... n'a pas besoin de dire parce que vingt ans d'absence parlent d'eux-mêmes avec une éloquence qu'aucun discours ne peut égaler.

Marcus se lève.

Il ne plaide pas, il ne supplie pas. Il n'utilise pas le passé comme levier, pas de « *tu me dois* », pas de « *après tout ce que* ». Marcus n'a jamais fonctionné comme ça et il ne va pas commencer maintenant.

Il dit juste : « *Tu te souviens de ce que tu fuyais quand tu as traversé La Ligne ?* »

Elian ne répond pas.

— C'est ça que mon frère vit. Exactement ça. Sauf que lui il n'a nulle part où fuir.

Il prend son manteau sur le dossier de la chaise.

— Je te laisse mon numéro à Vera. Si tu changes d'avis.

Il marche vers la porte, la main sur la poignée.

Il s'arrête. Pas pour un effet, juste parce qu'il y a encore quelque chose.

— Il dessine des visages dans un carnet, dit Marcus sans se retourner. Des visages qu'il ne reconnaît pas au réveil. Il me l'a dit une fois comme si ce n'était rien. Comme si c'était normal de pas reconnaître ce que ta propre main dessine.

Une pause.

— Y'a quelque chose qui se passe en lui, Elian. Quelque chose que je ne comprends pas. Quelque chose que toi peut-être tu peux comprendre mieux que moi.

Il ouvre la porte. Il sort.

Elian reste seul dans son bureau.

Il regarde la chaise vide en face de son bureau. La chaise où Marcus était assis, qui garde encore quelque chose de sa présence, une chaleur dans l'air, une densité.

Il va s'asseoir derrière son bureau. Il regarde ses mains à plat sur le bois.

Ces mains qui ont plaidé des dizaines d'affaires dans les prétoires de L'Extérieur, ces mains qui ont serré des mains blanches après des victoires qui servaient des intérêts blancs. Ces mains qui ont signé des

chèques anonymes envoyés à des associations de L'Intérieur comme si l'argent pouvait racheter ce que les mains n'avaient pas fait.

Ces mains.

Il appelle Vera.

— Annulez le « onze heures ».

Un silence de l'autre côté.

— Et le « deux heures aussi ».

— Maître Cross...

— Annulez tout aujourd'hui Vera. Et donnez-moi le numéro du visiteur.

Il ne rappelle pas Marcus tout de suite. Il passe d'abord deux heures, seul dans son bureau avec la porte fermée et une bouteille de whisky qu'il sort du tiroir du bas. Pas pour boire, juste pour la tenir. Juste pour avoir quelque chose dans les mains pendant qu'il pense.

Il pense à Marcus à sept heures trente dans sa salle d'attente. Il pense à la façon dont Marcus a dit « *ta carrière* ». Pas avec du mépris, avec cette précision chirurgicale, avec ce don qu'il a toujours eu de poser le mot exact sur la chose exacte sans avoir l'air de chercher.

Il pense à Adan. Un homme qu'il n'a jamais rencontré, le frère cadet de Marcus, trente et un ans, agent d'entretien, des visages inconnus dans un carnet.

Il pense à L'Intérieur.

Il n'y a pas retourné depuis vingt ans. Pas une fois. Il a traversé La Ligne dans un seul sens et il ne s'est jamais retourné parce que se retourner c'est voir et voir c'est ressentir et ressentir c'est risquer que quelque chose dans la construction s'effondre.

Vingt ans de construction. Vingt ans de calibrage.

Il pense à la nuit où il est parti.

Il avait vingt-quatre ans. Un sac. Une opportunité. Une seule, unique, non renouvelable. Une famille blanche de L'Extérieur qui finançait des études de droit pour un étudiant de L'Intérieur par philanthropie calculée ... pour le symbole, pour pouvoir dire qu'ils l'avaient fait, pour cette satisfaction tiède des riches qui donnent juste assez pour se regarder dans le miroir.

Une place.

Elian et Marcus dormaient dans la même chambre depuis l'enfance. Ils avaient grandi dans les mêmes rues, les mêmes files devant La Ligne, les mêmes livres aux pages manquantes. Marcus était l'aîné ... c'est lui qui

avait toujours géré, qui avait toujours protégé, qui avait dit « *baisse les yeux c'est de la survie* » à tous ceux qui pouvaient encore entendre.

Elian avait pris le sac un matin à quatre heures.

Marcus dormait. Il n'avait pas dit au revoir.

Il s'était dit ... et il se l'était répété assez souvent pour finir par y croire, que c'était mieux comme ça. Que les adieux compliquent. Que partir vite c'est partir avant que quelqu'un te donne une raison de rester.

La vraie raison. La vraie raison qu'il n'a jamais formulée à voix haute pas même dans les nuits de whisky les plus profondes, c'est qu'il savait que si Marcus ouvrait les yeux ce matin-là et le regardait partir, quelque chose dans Elian n'aurait pas pu traverser La Ligne.

Alors il n'avait pas laissé Marcus ouvrir les yeux.

Vingt ans.

Vingt ans et Marcus est assis dans sa salle d'attente à sept heures trente sans rendez-vous avec la même façon de tenir son corps et il dit « *ta carrière* » et il dit « *y'a quelque chose qui se passe en lui* » et il repart sans supplier parce que Marcus n'a jamais supplié personne de sa vie.

Elian regarde la bouteille de whisky.

Il ne boit pas. Il rappelle Marcus.

— Je vais voir ton frère demain matin.

Silence de l'autre côté.

— Je ne promets rien, dit Elian. Je vais le voir, je vais écouter. Après je décide.

— C'est suffisant, dit Marcus.

Sa voix ne trahit rien. Pas de soulagement, pas de gratitude démonstrative. Juste ces trois mots. « *C'est suffisant* ». Dits avec la même économie de tout le reste.

Elian raccroche. Il reste dans son bureau jusqu'à la nuit.

Il ne fait rien de particulier ... il ne travaille pas, il ne boit pas, il ne rappelle personne. Il reste juste assis dans son bureau qui devient de plus en plus sombre à mesure que le jour baisse et qu'il n'allume pas la lumière.

Dans le noir de son cabinet au quatrième étage d'un immeuble de L'Extérieur, dans ce noir qui ressemble à un choix et qui ressemble à une punition et qui ressemble aux deux, Elian Cross pense à un homme de trente et un ans qui dessine des visages qu'il ne reconnaît pas.

Et à quelque chose que Marcus a dit.

« *Quelque chose que toi peut-être tu peux comprendre mieux que moi.* »

Il ne sait pas encore ce que ça veut dire. Il ne sait pas encore ce qu'il va trouver demain matin dans cette prison. Il ne sait pas encore que ce qu'il va trouver va défaire ... lentement, méthodiquement, avec une précision qu'il reconnaîtra comme la sienne propre ... tout ce qu'il a mis vingt ans à construire.

Il ne sait pas encore.

Mais quelque chose dans le noir de ce bureau sait déjà. Quelque chose qui ressemble à une reconnaissance.

Quelque chose qui ressemble à un retour.

Dehors L'Extérieur continue sa nuit tranquille.

Les rues propres, les lumières chaudes, les gens qui dorment du bon côté.

Et très loin, pas visible depuis ce bureau, pas visible depuis ce quartier, les projecteurs blafards de La Ligne qui éclairent un ciel que tout le monde partage et que personne ne regarde de la même façon.

Elian n'a pas dormi.

Pas vraiment. Il y a eu des heures allongées dans un appartement trop grand avec un plafond trop haut et le genre de silence qui n'est pas du repos mais de l'attente ; le silence de quelqu'un qui sait que le matin arrive et qui n'est pas sûr d'être prêt pour ce qu'il apporte.

Il s'est levé à cinq heures.

Pas parce qu'il devait, parce que rester allongé dans ce silence-là consommait quelque chose dont il avait besoin pour la journée.

Son appartement.

Il faut le décrire parce qu'un appartement dit ce qu'un homme ne dit pas.

Trois pièces. Propres. Ordonnées avec cette précision de quelqu'un qui a fait de l'ordre une discipline plutôt qu'un confort. Chaque chose à sa place non pas parce que ça fait du bien mais parce que le désordre visible est une forme de faiblesse qu'Elian ne se permet pas. Des livres, beaucoup de livres, rangés par ordre alphabétique, tous liés au droit sauf quelques-uns dans un coin de l'étagère du bas, des livres qu'il n'a jamais rangés avec les autres et qu'il ne relit plus mais qu'il ne peut pas non plus se résoudre à jeter.

Des livres de L'Intérieur.

Pas des livres sur L'Intérieur, des livres de L'Intérieur. Des livres qu'on lui avait donnés à l'école dans des éditions aux pages manquantes, qu'il avait gardés sans savoir pourquoi, qui ont traversé La Ligne avec lui dans le sac de quatre heures du matin et qui sont là depuis vingt ans dans ce coin de l'étagère à ne pas être rangés avec les autres.

Il ne les regarde pas souvent. Il ne les jette pas.

C'est tout ce qu'il peut faire avec eux.

Pas de photos.

C'est la chose la plus parlante de cet appartement, pas une seule photo. Pas de famille, pas d'amis, pas de souvenirs encadrés sur les murs. Les murs d'Elian sont blancs, propres et vides avec cette neutralité qui dit soit que la vie de cet homme n'a rien produit qui mérite d'être montré soit qu'il a décidé que montrer était dangereux.

La deuxième option est la bonne. Montrer c'est être visible. Être visible c'est être attaquable.

Elian a appris ça dans les couloirs du Palais de Justice de Cendres où il est le seul avocat noir de ce calibre et où son succès est toléré précisément parce qu'il ne dépasse jamais d'une façon qui oblige les autres à recalibrer leur monde.

Alors il ne montre rien.

Pas de photos. Pas de vie visible. Juste le cabinet, les dossiers, les victoires propres dans les affaires propres pour les clients sans aspérités.

Et le whisky le soir. Et les livres aux pages manquantes dans le coin de l'étagère.

Il s'habille.

Costume noir. Toujours le costume noir, c'est son uniforme, son armure, sa déclaration silencieuse. Dans ce costume Elian Cross est inattaquable sur la forme. Sur la forme seulement, mais la forme dans les prétoires de Cendres compte autant que le fond, parfois plus, et Elian le sait et l'utilise.

Il se regarde dans le miroir de la salle de bain.

Un homme de quarante-quatre ans. Grand, sec. Un visage qui a appris à ne rien trahir ... pas de la froideur, quelque chose de plus élaboré que la froideur. Une maîtrise. Le visage de quelqu'un qui a décidé que ce qui se passe à l'intérieur reste à l'intérieur et que l'extérieur appartient à la stratégie.

Il se regarde longtemps ce matin, plus longtemps que d'habitude.

Cherchant quelque chose dans ce visage. Pas de la réassurance, pas de la force. Juste une réponse à une question qu'il n'a pas encore formulée

complètement et qui tourne depuis hier dans cet appartement sans photos.

« *Qui es-tu vraiment en dessous du costume ?* »

Le miroir ne répond pas. Les miroirs ne répondent jamais.

La prison de Cendres est dans L'Extérieur.

Bien sûr qu'elle est dans L'Extérieur. Les institutions sont toutes dans L'Extérieur, c'est là que le pouvoir s'exerce, c'est là que les décisions se prennent, c'est là que les hommes de L'Intérieur sont amenés quand ils ont fait quelque chose que le système a décidé de traiter officiellement plutôt que de faire disparaître dans l'obscurité de La Ligne.

La prison est un bâtiment massif, gris, sans fenêtres sur les façades extérieures. De l'extérieur il ressemble à une idée de l'enfermement plus qu'à un bâtiment réel. Quelque chose de trop carré, trop fermé, trop délibérément opaque pour être autre chose qu'une déclaration architecturale.

Les choses entrent ici et ne sortent pas ... ou sortent différentes.

Elian passe les contrôles avec son accréditation d'avocat. Les gardes le regardent avec cette expression particulière qu'il connaît dans toutes ses nuances, qu'il a cataloguée au fil des années dans ses propres archives

mentales. Pas d'hostilité ouverte. Elian Cross est connu, Elian Cross a des relations, Elian Cross n'est pas le genre d'homme qu'on embête frontalement sans en avoir reçu l'ordre.

Mais quelque chose dans les regards quand même.

Ce quelque chose qui dit : *tu es là parce qu'on te laisse être là. N'oublie pas qui laisse.*

Elian n'oublie jamais.

C'est son problème, il n'oublie jamais rien de ce genre. Chaque regard, chaque intonation, chaque silence chargé. Il les range, il les empile. Il fait avec.

La salle de visite.

Une table. Deux chaises de part et d'autre d'une vitre qui divise l'espace. Pas une vitre opaque, une vitre claire, le genre qui permet de voir sans permettre de toucher. Le genre qui dit : *vous pouvez vous regarder. Pas plus.*

Elian s'assoit du côté des visiteurs.

Il attend.

Adan entre de l'autre côté.

Un gardien derrière lui, la porte qui se referme, et cet homme. Cet homme de trente et un ans, dont Marcus a dit « *y'a quelque chose qui se passe en lui* », qui s'approche de la chaise en face et s'assoit avec une lenteur qui n'est pas de la nonchalance.

C'est de la précaution.

Chaque mouvement mesuré, chaque geste économe. Le corps d'un homme qui a appris à ne rien faire brusquement dans les espaces où les gens ont le droit de décider ce que brusque signifie.

Elian le regarde.

Adan le regarde.

Ce qui se passe dans les premières secondes de ce face à face, Elian ne l'anticipait pas.

Il a rencontré des centaines de clients dans des dizaines de salles de visite de prisons de L'Extérieur. Il a développé une routine : observation initiale, évaluation rapide, construction du rapport professionnel. Il connaît ce processus, il l'exécute bien, c'est une partie de ce qui fait sa réputation.

Ce matin le processus ne démarre pas. Ce matin il y a juste ... ce regard.

Le regard d'Adan.

Un regard qui ne demande rien. Qui n'implore pas, qui ne calcule pas, qui ne joue rien. Un regard qui regarde et c'est tout ; avec cette qualité particulière des gens qui ont appris à observer sans attendre parce qu'attendre suppose qu'on croit encore que les choses peuvent aller dans le bon sens.

Eliau reconnaît ce regard.

Il l'a eu lui-même une fois. Longtemps avant le cabinet, longtemps avant le costume noir, longtemps avant les victoires propres dans les affaires propres. Il l'a eu à L'Intérieur, dans les files devant La Ligne, dans les couloirs de l'école aux livres mutilés.

Ce regard-là. Il croyait l'avoir perdu.

En voyant Adan il réalise qu'il l'a juste enterré.

— Adan Welles.

— Oui.

— Je m'appelle Eliau Cross. Je suis avocat. Ton frère Marcus m'a demandé de venir te voir.

Quelque chose dans le visage d'Adan à la mention de Marcus. Un mouvement imperceptible, une variation minuscule dans l'expression. Pas de la surprise. Quelque chose de plus tendre que la surprise. Le

visage d'un homme qui entend un nom qui le ramène quelque part de réel.

— Comment il va, dit Adan.

Pas « *qu'est-ce qui se passe* », pas « *est-ce que tu vas me défendre* », pas « *qu'est-ce que ça va coûter* ». La première question c'est comment va Marcus.

Elian note ça.

— Bien. Il est inquiet pour toi.

— Il ne devrait pas. Je n'ai rien fait.

Une pause.

— Enfin, je crois que je n'ai rien fait.

Ce je crois. Ces trois mots.

Elian les entend avec toute l'attention d'un homme entraîné à écouter ce que les mots contiennent au-delà de leur sens littéral. « *Je crois que je n'ai rien fait* », pas « *je suis innocent* », pas « *c'est une erreur* ». Je crois.

— Explique-moi ça.

Adan pose ses mains à plat sur la table de son côté de la vitre. Il les regarde un moment ... ses propres mains, avec une expression qu'Eliau ne sait pas encore comment nommer.

— Il y a des nuits que je perds. Je me couche et je me réveille ailleurs, ou ici, ou je ne sais pas. Je ne sais pas ce qui se passe ces nuits-là.

— Tu perds conscience.

— Ce n'est pas exactement ça. Ce n'est pas comme s'évanouir. C'est ... comme si quelqu'un d'autre prenait le volant. Et moi je suis plus là pour voir où il va.

Silence.

— Cette nuit-là je me souviens de m'être couché dans ma chambre à L'Intérieur. Après je ne me souviens de rien jusqu'au matin au travail. Les caméras de La Ligne disent que j'étais dehors. Peut-être que c'est vrai, je ne peux pas le nier, mais ce n'était pas moi.

Eliau le regarde.

— Qui c'était ?

Adan lève les yeux.

Ce regard encore. Ce regard qui a oublié comment baisser.

— Je ne sais pas encore comment appeler ça.

Elian rentre dans son appartement à midi. Il ne passe pas par le cabinet. Il ne rappelle pas Vera. Il ne répond pas aux messages qui s'accumulent sur son téléphone depuis ce matin. Les clients habituels, les collègues, le monde propre et calibré de sa vie professionnelle qui continue de tourner sans lui pendant qu'il est assis dans son appartement sans photos avec un verre de whisky qu'il ne boit toujours pas.

Il pense à Adan. Il pense à « *je crois que je n'ai rien fait.* » Il pense à « ce n'était pas moi. »

Il pense à ce regard. Ce regard qui n'a pas appris à baisser et qui lui a rappelé quelque chose qu'il croyait enterré depuis vingt ans.

Il pense à L'Intérieur.

Pas avec la distance organisée des vingt dernières années. Pas avec la culpabilité productive, les dons anonymes et le whisky qui met de la brume entre lui et ce qu'il ressent.

Il pense à L'Intérieur comme à un endroit réel. Un endroit où des gens vivent.

Un endroit où Marcus vit.

Un endroit où Adan a grandi et où quelque chose s'est cassé en lui d'une façon que les prétoires de Cendres n'ont ni l'intention ni la capacité de comprendre.

Il prend son téléphone. Il rappelle Marcus.

— Je prends l'affaire.

Silence.

— Je veux tout ce que tu sais sur lui. Tout. Pas juste l'affaire, lui. Son histoire, ce qui s'est passé, ce qu'il t'a dit sur les nuits perdues.

— Je t'envoie ce que j'ai, dit Marcus.

— Et Marcus.

Une pause. La première pause vraiment chargée entre eux depuis ce matin. Peut-être depuis vingt ans.

— Je suis désolé.

Deux mots. Deux mots insuffisants pour vingt ans. Il le sait, Marcus le sait. Tout le monde dans cette phrase le sait.

Mais ce sont les deux mots qui sont là ce midi dans cet appartement sans photos et ils sortent parce qu'ils ne peuvent plus ne pas sortir.

Marcus ne répond pas tout de suite.

Quand il répond, sa voix n'a pas changé. Toujours cette économie, cette précision, cette façon de dire exactement ce qui est.

— Défends mon frère.

Il raccroche.

Elian reste avec le téléphone dans la main. Il regarde l'appartement autour de lui : les murs blancs, les livres rangés par ordre alphabétique, le coin de l'étagère du bas avec les livres qu'il n'a pas rangés avec les autres.

Les livres aux pages manquantes.

Il se lève. Il va à l'étagère.

Il prend un des livres de L'Intérieur, un vieux manuel d'histoire aux pages cornées, avec des gribouillages dans les marges faits par une main d'enfant qu'il reconnaît comme la sienne.

Il l'ouvre.

Sur la première page, une inscription au crayon, l'écriture maladroite d'un gamin de dix ans : « *Elian Cross. L'Intérieur. Bloc C. Immeuble 4.* »

Son adresse d'enfance. Son adresse d'avant.

Il repose le livre et va à son bureau.

Il sort le dossier Adan Welles. Le dossier vide, juste une chemise cartonnée avec un nom dessus, rien dedans encore parce que tout reste à construire.

Il prend son stylo. Il commence.

Ce que personne ne sait ce soir, pas Marcus, pas Vera, pas les collègues blancs qui ne comprennent pas encore pourquoi Elian Cross a annulé toutes ses réunions d'aujourd'hui ... c'est que quelque chose a changé dans cet appartement sans photos.

Quelque chose d'imperceptible de l'extérieur. Quelque chose de définitif de l'intérieur.

Elian Cross a décidé de prendre une affaire qui va lui coûter, il ne sait pas encore tout ce qu'elle va lui coûter. Il sait juste que l'homme de l'autre côté de cette vitre avait un regard qu'il reconnaissait. Et que ce regard méritait quelqu'un qui se batte pour lui.

Même si ce quelqu'un a mis vingt ans à s'en souvenir.

Dehors L'Extérieur continue.

Les rues propres, les lumières ... la Ligne au loin avec ses projecteurs. Et dans un appartement sans photos au quatrième étage d'un immeuble sobre, un homme en costume noir ouvre un dossier vide et commence à remplir les pages avec tout ce que la justice de Cendres a décidé depuis longtemps de laisser blanc.

Elian travaille.

C'est la chose qu'il fait le mieux.

Pas la chose qu'il aime le mieux ... il ne sait plus exactement ce qu'il aime, cette notion s'est progressivement dissoute dans les années de calibrage et de distance organisée jusqu'à devenir quelque chose de théorique, quelque chose dont il se souvient avoir eu l'usage sans pouvoir en préciser le contenu actuel.

Mais travailler, ça il sait.

Travailler avec la rigueur froide et méthodique de quelqu'un qui a compris très tôt que dans les prétoires de Cendres un avocat noir n'a pas le droit à l'à-peu-près. Qu'un avocat noir doit être deux fois meilleur pour être considéré à moitié égal. Qu'il n'a pas le droit à l'erreur que ses confrères blancs se permettent régulièrement sans conséquences.

Alors il ne fait pas d'erreurs. Il travaille jusqu'à ce qu'il n'y ait plus d'espace pour les erreurs.

Le dossier Adan Welles.

Elian commence par le commencement. Par les pièces officielles, par ce que le système a produit autour de cette affaire depuis l'arrestation. Le

rapport de la milice privée qui a filmé Adan à La Ligne après le couvre-feu, le rapport médical sur Claire Doyle ... poignet fracturé, traumatisme facial, contusions multiples. Le témoignage initial enregistré par les enquêteurs de L'Extérieur le lendemain matin.

Il lit tout.

Il lit lentement. Pas parce qu'il comprend lentement, parce que lire lentement c'est laisser les mots produire leurs effets, c'est entendre ce que les mots disent et aussi ce qu'ils ne disent pas, les espaces entre les phrases, les absences dans les chronologies, les formulations choisies avec un soin qui dépasse la rédaction administrative ordinaire.

Il finit le premier dossier, le pose et regarde le plafond trente secondes. Il recommence depuis le début.

Deuxième lecture. Les premières failles apparaissent.

Pas des erreurs grossières. Rien de ce genre, Harte n'est pas homme à laisser des erreurs grossières dans ses dossiers. Des choses plus subtiles. Des choses qu'on voit seulement si on cherche, et qu'on cherche seulement si on sait déjà quoi chercher.

La première, le témoignage de Claire Doyle.

Dans la déposition initiale du lendemain matin elle dit : « *Je ne me souviens pas clairement de l'agresseur. Il faisait sombre. Il était grand* ». C'est tout.

Deux phrases : « *Il faisait sombre. Il était grand* ».

Dans la déposition complémentaire enregistrée quarante-huit heures plus tard, après deux visites d'enquêteurs mandatés par Harte, le souvenir s'est précisé : « *Un homme noir. Grand. Avec des yeux étranges* ». Des yeux étranges. Ce détail nouveau, apparu deux jours après l'agression, dans une déposition conduite par des enquêteurs qui travaillent pour Harte.

Des yeux étranges.

Elian écrit ça dans son carnet personnel, pas dans le dossier officiel, dans le carnet qu'il tient depuis le début de sa carrière pour les choses qui ne doivent pas encore avoir d'adresse officielle. « *Témoignage : évolution entre J+1 et J+3. Précision croissante. Direction de la précision : accablante. Qui a guidé cette précision ?* »

La deuxième faille, les caméras de La Ligne.

Le rapport de la milice privée indique que les caméras du segment Nord-Est de La Ligne ont filmé Adan Welles sortant à vingt-trois heures douze le soir de l'agression. Les images sont jointes au dossier ... floues, prises

de nuit, mais suffisamment nettes pour identifier une silhouette correspondant à la description d'Adan.

Elian regarde les images.

Puis il lit le rapport de maintenance annexé, un document qui liste les pannes et interventions techniques sur les caméras de La Ligne sur les douze derniers mois.

Le segment Nord-Est. Il le cherche dans le rapport de maintenance.

Il le trouve.

« Panne signalée le 3 du mois. Non réparée au 8. Intervention prévue au 15. Rapport de réparation signé au 17 ».

L'agression a eu lieu le 9.

Les caméras du segment Nord-Est étaient officiellement en panne depuis six jours au moment où elles auraient filmé Adan Welles traverser La Ligne.

Elian pose son stylo. Il regarde ce qu'il vient de lire.

Il le relit.

Une panne officiellement documentée. Des images qui existent quand même et qui montrent exactement ce que le dossier de Harte a besoin qu'elles montrent au moment exact où il en a besoin.

Des caméras en panne qui voient.

Il se lève, va à la fenêtre.

L'Extérieur en bas. Les rues, les voitures, la normalité tranquille. Il regarde sans voir pendant deux minutes. Laisse ce qu'il vient de trouver se déposer, prendre sa place dans la construction d'ensemble, s'articuler avec les autres pièces.

Des preuves fabriquées.

Pas négligemment, pas rapidement. Avec soin, avec la précision de quelqu'un qui connaît exactement ce dont il a besoin et qui s'est donné le temps de le produire. Les images de caméras en panne ne se fabriquent pas en une nuit. Ça demande une infrastructure. Des complicités. Un accès aux systèmes de la milice privée. Un accès aux archives de maintenance.

Ça demande Harte.

Elian retourne à son bureau.

Il appelle un contact, un homme qui travaille dans les services administratifs de L'Extérieur, un homme blanc d'une cinquantaine d'années qui lui doit deux ou trois choses qu'on ne formule pas clairement mais dont les contours sont compris des deux côtés.

— J'ai besoin des registres complets de maintenance des caméras de La Ligne. Segment Nord-Est. Les douze derniers mois.

— Elian

— Je sais ce que je demande.

Un silence.

— C'est sensible.

— Je sais ce que c'est.

— Si quelqu'un...

— Personne saura que ça vient de toi. Tu as ma parole.

La parole d'Elian Cross dans les cercles de L'Extérieur a une valeur précise et documentée. Il ne l'a jamais rompue parce que la rompre une seule fois effacerait vingt ans de construction en une nuit. C'est peut-être la seule chose à laquelle ces gens-là font vraiment confiance chez lui, sa parole.

Il l'utilise aujourd'hui.

— Demain matin, dit le contact.

— Ce soir.

Un silence plus long.

— Ce soir.

Il raccroche.

Il note dans son carnet : « *caméras : panne documentée J-6 à J+8. Images produites J+1. Source des images : à vérifier. Qui a accès aux archives de la milice ? Lien avec Harte : direct ou indirect ?* »

Il ouvre un deuxième dossier.

Les archives judiciaires de Cendres, les affaires non résolues des deux dernières années. Il les avait demandées il y a trois jours, sans trop savoir encore pourquoi. Une intuition. Quelque chose dans ce que Marcus lui avait dit sur les nuits perdues d'Adan, sur la craie blanche, sur le visage dans le carnet.

Il commence à lire.

Les affaires non résolues.

Cendres produit ses affaires non résolues comme toutes les villes. Des incidents inclassables, des violences sans témoins, des dommages corporels sans coupables identifiés. Dans L'Extérieur ces affaires sont traitées avec la lenteur des choses qu'on ne cherche pas vraiment, pas assez graves pour mobiliser des ressources, pas assez simples pour être résolues rapidement, classées en attente dans des registres que personne ne consulte.

Elian les consulte.

Il cherche quelque chose de précis sans encore savoir quoi, juste une direction, juste une cohérence dans l'incohérence.

Il trouve.

Cinq affaires.

Cinq affaires sur vingt-quatre mois qui partagent quelque chose. Pas immédiatement visible ... pas dans les rapports eux-mêmes, les rapports sont tous différents, tous classés dans des catégories distinctes. Mais sous les rapports, sous les catégories, dans les détails : une constante.

Chaque scène de crime a une mention de marquage au sol non identifié. Dans trois rapports c'est formulé explicitement : « *marque à la craie blanche, lettre unique, non identifiée* ». Dans les deux autres c'est dans les annexes photographiques des photos de scènes de crime où dans un coin du cadrage on voit quelque chose sur le sol, blanc, partiel, pas assez net pour être lu mais assez visible pour être là.

Elian agrandit les photos sur son écran.

Dans la première, un fragment de lettre. Une courbe et une verticale, pourrait être plusieurs lettres. Pourrait être « J ».

Dans la deuxième, plus clair. Tracé sur du carrelage clair, une lettre entière.

« J ».

Il s'arrête. Il pose les mains à plat sur le bureau.

Il regarde l'écran.

Cinq affaires. Vingt-quatre mois. La lettre « J ». Des victimes dans L'Extérieur, des hommes blancs, tous présentés dans les rapports comme victimes de violences de provenance indéterminée. Aucun mort. Des hommes abîmés, hospitalisés, retirés discrètement de la circulation.

Elian cherche le fil commun.

Il tire doucement, méthodiquement, en suivant la logique des coïncidences qui n'en sont jamais vraiment.

Première victime, un propriétaire immobilier de L'Extérieur. Elian, cherche dans les registres. Trouve.

Trois mois avant l'incident, cet homme avait signalé un habitant de L'Intérieur pour une prétendue tentative d'effraction. L'homme de L'Intérieur avait été retenu à La Ligne. Officiellement, résistance lors du contrôle. Pas de nouvelles depuis.

Deuxième victime, un responsable d'une société de transport et de logistique, Samuel Kess. Elian cherche. Trouve.

Un chauffeur de L'Intérieur nommé Dieye avait refusé de signer un document falsifié trois semaines avant l'incident. Dieye avait été arrêté à La Ligne. Officiellement, transport illégal d'objets non déclarés. Pas de nouvelles depuis.

Troisième victime. Elian s'arrête.

Il n'a pas besoin de continuer pour voir ce que la logique produit.

Il reste immobile un long moment.

Devant lui, deux réalités simultanées qui ne peuvent pas coexister dans le même espace et qui coexistent pourtant.

Première réalité, son client est un homme doux et silencieux qui dessine des visages dans un carnet et qui perd des nuits sans savoir où elles vont.

Deuxième réalité, pendant ces nuits perdues quelque chose qui utilise le corps de son client se déplace dans L'Extérieur, choisit des cibles avec une précision qui n'a rien d'aléatoire, rend une forme de verdict sur des gens qui ont participé à des disparitions de L'Intérieur, et signe ses interventions avec une lettre à la craie blanche.

Un tribunal.

Un tribunal qui fonctionne la nuit dans les corps d'un homme qui ne sait pas qu'il existe.

Elian se lève. Il marche jusqu'à la fenêtre.

Il marche jusqu'au bureau. Il marche jusqu'à la fenêtre encore.

Cette agitation physique qu'il ne se permet presque jamais ; le cabinet et les prétoires ont appris à son corps à rester immobile sous la pression, à ne rien laisser paraître, à transformer la tension en concentration. Ce soir le corps ne veut pas être immobile. Ce soir quelque chose a dépassé la capacité de concentration.

Il s'arrête face à la fenêtre. Il parle à voix haute dans l'appartement vide.

— Qu'est-ce que tu as fait.

Pas une question adressée à Adan.

Une question adressée à quelque chose de plus large. Au monde peut-être. À Cendres, à La Ligne, ses projecteurs, ses milices privées, ses laissez-passer autour du cou et ses disparus qu'on range dans des rapports avec des tampons et des signatures.

« Qu'est-ce que vous avez tous fait pour que quelqu'un, pour que quelque chose, en arrive là ».

Son téléphone vibre.

Le contact de l'administration. Un fichier joint. Les registres complets de maintenance des caméras du segment Nord-Est de La Ligne.

Elian ouvre le fichier. Il lit.

La panne est là ... documentée, signée, datée. Six jours de panne officielle incluant la nuit de l'agression. Et dans les notes techniques en bas de page, une ligne ajoutée à la main : « *rétablissement partiel testé le neuf à vingt-deux heures quarante-cinq dans le cadre d'un contrôle d'urgence mandaté par le bureau du procureur* ».

Le bureau du procureur. Harte.

« *Rétablissement partiel testé le neuf à vingt-deux heures quarante-cinq* ». Vingt-sept minutes avant l'heure à laquelle les images montrent Adan franchir La Ligne.

Les caméras ne fonctionnaient pas. Harte les a fait rétablir temporairement. Elles ont filmé ce dont Harte avait besoin.

Elian ferme le fichier. Il va à son tiroir. Il sort la bouteille de whisky.

Ce soir il boit.

Pas beaucoup. Un verre, un seul, avec cette conscience précise de quelqu'un qui utilise l'alcool comme un outil et pas comme une fuite. Un verre pour marquer le moment. Pour poser entre lui et ce qu'il vient de

trouver juste assez de distance pour penser sans que la pensée devienne panique.

Il boit lentement. Il pense.

Il pense à ce qu'il défend.

Pas à qui ... ça il le sait, c'est Adan Welles, trente et un ans, L'Intérieur, agent d'entretien, des visages inconnus dans un carnet. Il pense à ce qu'il défend.

Un homme innocent de ce dont on l'accuse, en ce sens que la nuit de l'agression de Claire Doyle, Adan Welles au sens clinique du terme n'était pas présent dans son propre corps. Ce qui était présent, ce que Nora Vane va nommer avec sa précision de psychiatre légiste, n'est pas Adan. Mais ce même quelque chose qui n'est pas Adan a fait d'autres choses pendant d'autres nuits. Des choses que les rapports d'archives décrivent avec la neutralité administrative des faits non résolus.

Elian défend un homme innocent. Il défend en même temps un système parallèle de justice nocturne qui a abîmé cinq personnes en deux ans et qui va continuer parce que Cendres va continuer d'être Cendres.

La question qui ne le quitte plus depuis ce soir : « *est-ce qu'il doit savoir ?* »

Elian a trouvé le lien entre les cinq affaires et Adan. Il a la logique, il a les pièces. Est-ce qu'il doit présenter ces pièces à Adan, est-ce qu'il doit dire à cet homme que pendant ses nuits perdues quelque chose en lui applique une justice que les tribunaux de Cendres ont refusé de rendre ?

Et si Adan sait, est-ce que ça change quelque chose ?

Est-ce que ça change ce qu'Elian va faire ?

Il finit son verre, repose la bouteille et reprend son stylo.

Il écrit dans son carnet personnel. Pas dans le dossier officiel, pas encore, pas cette nuit.

« Ce que je sais : les preuves sont fabriquées. Harte a ordonné le rétablissement temporaire des caméras. Le témoignage de Doyle a évolué sous pression. La défense tient juridiquement. Ce que je sais aussi : cinq affaires. La lettre J. La logique des cibles. Ce n'est pas Adan. C'est quelque chose en Adan qui a décidé de rendre ce que les tribunaux ont refusé. Ce que je ne sais pas encore : est-ce que je défends un innocent ou est-ce que je défends une justice que ce système a rendue nécessaire ? Et est-ce que la différence change quelque chose à ce que je dois faire ? ».

Il pose le stylo.

Dehors la nuit de L'Extérieur est complète maintenant. Les rues propres. Les lumières. Et quelque part derrière tout ça, La Ligne, ses projecteurs et ses caméras qui voient quand Harte décide qu'elles voient.

Elian reste à son bureau. Il ne dort pas.

Il travaille.

Parce que c'est la chose qu'il fait le mieux.

Et parce que quelque part dans une prison de L'Extérieur un homme attend, un homme avec un regard qu'Elian a reconnu et une histoire en lui qu'Elian comprend peut-être mieux que quiconque dans cette ville.

Ce regard mérite le meilleur de ce qu'Elian sait faire.

Ce soir Elian va tout lui donner.

Il ouvre un nouveau dossier. En haut de la première page, il écrit trois mots. Pas le nom du client, pas le numéro de l'affaire, pas la date.

Trois mots.

« *Ce qui est juste* ».

Il commence.

PARTIE V
- MECANIQUE DU PIEGE -

Nora Vane arrive toujours en avance.

Pas par anxiété, par choix. Arriver en avance c'est avoir le temps de regarder avant d'être regardée. C'est choisir sa position dans la pièce avant que la pièce soit occupée par autre chose. C'est une habitude de femme qui a grandi à la lisière de deux mondes et qui a appris très tôt que les lisières sont des endroits dangereux, pas parce qu'il n'y a rien, mais parce qu'il y a trop. Trop d'informations contradictoires. Trop de versions simultanées de la même réalité. Trop de choses à gérer en même temps pour quelqu'un qui n'a pas décidé à l'avance où il se tient.

Arriver en avance c'est décider où on se tient.

La salle d'évaluation de la prison de Cendres.

Une pièce petite, propre, neutre jusqu'à l'agression. Ces murs blancs d'un blanc trop blanc, cette table en formica gris, ces deux chaises identiques posées face à face avec cette symétrie forcée qui dit : « *ici tout le monde est égal* » alors que rien dans cette prison n'est égal et que tout le monde le sait.

Nora pose son sac. Son carnet. Deux stylos ... toujours deux, au cas où. Un magnétophone qu'elle allumera avec l'accord du sujet, enregistrement obligatoire pour les évaluations légistes.

Elle s'assoit. Elle attend.

Nora Vane a grandi à la lisière de L'Intérieur.

Pas dedans. Son père était médecin, blanc, qui soignait les habitants de L'Intérieur pour des honoraires symboliques parce qu'il croyait en quelque chose que ses collègues de L'Extérieur appelaient de l'idéalisme avec ce sourire légèrement condescendant qu'on réserve aux gens dont les convictions coûtent quelque chose.

Les convictions de son père lui avaient coûté une carrière, une réputation, une reconnaissance professionnelle qu'il n'aurait jamais. Il était mort à soixante-deux ans dans un appartement modeste de L'Extérieur avec ses dettes et sa conscience propre et les deux n'avaient jamais eu l'air de se peser l'un contre l'autre dans sa tête.

Nora avait huit ans quand elle avait commencé à accompagner son père dans ses consultations à L'Intérieur. Quinze ans quand elle avait compris que ce qu'elle voyait là-bas n'était pas normal ... pas dans le sens de courant, dans le sens d'acceptable. Vingt-deux ans quand elle avait choisi la psychiatrie précisément parce que la psychiatrie s'intéresse à ce que les conditions d'existence font aux esprits des gens. Trente-huit ans

aujourd'hui avec quinze ans de carrière légiste et une spécialisation dans les troubles dissociatifs et une façon de regarder les patients qui doit beaucoup aux consultations de son père dans L'Intérieur.

Ce que les gens vivent finit par vivre en eux.

C'est la conviction centrale de Nora. Pas une théorie abstraite ; une vérité observée, documentée, répétée dans chaque dossier de chaque patient qu'elle a évalué dans cette salle depuis sept ans.

Ce que les gens vivent finit par vivre en eux. Parfois sous la forme d'une cicatrice. Parfois sous la forme de quelqu'un d'autre.

La porte s'ouvre. Adan entre.

Un gardien derrière lui, le même rituel que partout dans cette prison, cette présence constante de quelqu'un en uniforme qui rappelle à chaque instant où on est et dans quelle position on est. Adan s'assoit en face de Nora avec cette lenteur mesurée qu'elle a déjà notée dans le rapport initial. « *Mouvements économes, absence d'agitation visible, posture fermée sans hostilité déclarée* ».

Elle le regarde.

Il la regarde.

— Adan Welles. Je m'appelle Nora Vane. Je suis psychiatre légiste, le tribunal m'a mandatée pour évaluer votre état de santé mentale dans le cadre de votre affaire. Ce que vous me direz restera dans les limites du cadre légal, je suis tenue de produire un rapport au tribunal mais les détails de nos échanges ne seront pas transmis aux parties sans votre accord explicite.

C'est le discours standard. Elle le dit toujours exactement comme ça. Pas par automatisme, parce que les mots ont été choisis précisément et que la précision ici a des conséquences réelles sur ce que le patient va ou ne va pas s'autoriser à dire.

Adan l'écoute.

Il ne réagit pas pendant le discours. Quand elle finit il dit « *d'accord* ». Juste ça. Deux syllabes neutres qui n'engagent rien encore.

— Comment vous sentez-vous ce matin ?

— Comment on se sent dans un endroit comme ça.

Pas agressif. Factuel. Elle note mentalement, réponse qui dit la vérité sans dramatiser. Quelqu'un qui a appris à nommer les choses sans les amplifier, ni les minimiser.

— Dormez-vous ?

— Oui.

— Bien ?

Une pause.

— Je dors. Après je ne sais plus ce que j'ai dormi.

Les premières questions sont des questions de cartographie, Nora construit le territoire avant d'y entrer. Enfance. Vie quotidienne. Relations. Travail. Elle pose des questions ouvertes et elle écoute non seulement les réponses mais la façon dont elles arrivent. Le rythme, les hésitations, les endroits où la voix change imperceptiblement de texture.

Adan répond.

Avec cette économie qui lui est propre. Des réponses courtes, précises, qui donnent l'information demandée sans déborder. Elle note. *« Contrôle narratif important. Ne donne pas plus que ce qui est demandé. Soit méfiance soit habitude profonde de la restriction de soi ».*

Probablement les deux.

— Parlez-moi de L'Intérieur.

Quelque chose change dans le visage d'Adan à cette question. Pas de la douleur, quelque chose de plus complexe. Comme quelqu'un qui entend nommer un endroit qu'il a passé sa vie entière à ne pas nommer pour ne pas avoir à le définir.

— C'est chez moi.

— C'est tout ?

— C'est tout et c'est tout ce que c'est. C'est chez moi avec tout ce que chez moi veut dire dans cette ville.

Elle note. « *Conscience claire du contexte systémique. Pas de déni. Pas d'idéalisation non plus* ».

Deuxième séance. Deux jours plus tard.

Nora revient.

Ce n'est pas dans son protocole standard de revenir aussi vite, l'évaluation légiste suit un calendrier, des intervalles, une progression définie. Mais quelque chose dans la première séance a laissé une résistance qu'elle n'arrive pas à classer. Quelque chose dans la façon dont Adan a répondu à certaines questions, pas ce qu'il a dit, la façon dont il a dit, les microsecondes avant certaines réponses où quelque chose dans ses yeux semblait consulter.

Consulter quelque chose ou quelqu'un d'intérieur.

Elle revient.

Deuxième séance.

Elle entre dans la salle d'évaluation. Adan est déjà là, le gardien l'a amené avant l'heure, petite ironie administrative, et Adan est assis à la table dans le silence de la pièce vide.

Il l'entend entrer. Il lève les yeux.

Et Nora s'arrête une fraction de seconde, si courte que personne d'autre n'aurait remarqué.

Parce que le regard qu'Adan a en ce moment n'est pas le regard d'Adan. Ce n'est pas le regard mesuré, économe, cette vigilance tranquille qu'elle a documentée en première séance. C'est autre chose. Plus direct, plus ouvert, avec une intensité qui ne se soucie pas d'être perçue comme intense. Un regard qui ne consulte pas. Un regard qui a déjà décidé.

Elle s'assoit. Elle sort son carnet. Elle dit « *bonjour Adan* ».

La voix qui répond dit « *bonjour docteur Vane* ».

Même voix. Légèrement différente. Une nuance dans la résonance ... pas dans le timbre exactement, dans la façon dont les mots occupent l'espace. Comme si la même bouche les tenait différemment.

Nora continue la séance normalement. En surface.

Intérieurement, elle cartographie tout avec une précision redoublée. La façon dont cette version d'Adan répond aux questions est différente. Les réponses sont plus longues. Plus élaborées. Elles vont plus loin que ce

qui est demandé. Pas par manque de contrôle, par choix. Comme quelqu'un qui a des choses à dire et qui a décidé que cette personne en face méritait de les entendre.

Elle pose des questions sur les nuits perdues.

L'autre ... parce que c'est ce qu'elle comprend maintenant, qu'elle parle à l'autre. L'autre répond avec une précision clinique presque provocante.

— Il se réveille avec de la craie sous les ongles. Il trouve des mots dans le carnet qu'il ne se souvient pas d'avoir écrits. Il perd plusieurs heures, parfois une nuit entière. Il rentre à L'Intérieur avant l'aube sans savoir comment il est sorti.

— Et vous, pendant ce temps ?

Un silence. Court. Chargé.

— Je travaille.

— Vous appelez ça du travail.

— J'appelle ça ce que c'est.

Nora pose son stylo.

Elle regarde l'homme en face d'elle, cet homme qui est Adan et qui n'est pas Adan, qui porte le même corps avec une façon entièrement différente d'y habiter.

— Comment vous appelez-vous ?

Un sourire. Pas un sourire de douceur, un sourire de quelqu'un qui attendait cette question et qui n'est pas surpris qu'elle arrive.

— Adams.

Troisième séance.

Nora est arrivée encore plus en avance que d'habitude.

Elle a passé les deux jours entre la deuxième et la troisième séance dans ses archives ; tous ses dossiers de troubles dissociatifs, tous ses cas de personnalités alternantes, tous les textes cliniques qu'elle a sur le sujet. Elle a relu. Elle a noté. Elle a préparé.

Elle sait ce qu'elle va faire cliniquement. Ce dont elle n'est pas sûre c'est ce qu'elle va faire avec ce qu'elle sait déjà.

Parce qu'Adams lui a dit des choses en deuxième séance ... dans les vingt minutes qui ont précédé le retour d'Adan, dans cet espace de fin de séance où quelque chose s'était dénoué entre eux deux ... Adams lui a dit des choses qu'elle n'a pas dans son rapport.

Des choses sur Claire Doyle. Sur un homme de L'Intérieur qui avait disparu trois semaines avant l'agression à cause d'une dénonciation. Sur ce qui s'était passé réellement cette nuit à Marlowe.

Sur les cinq affaires non résolues et la lettre « J ».

Sur ce que Nora elle-même avait choisi de ne pas voir pendant des années en travaillant pour le système judiciaire de Cendres.

Adams avait dit tout ça avec cette voix légèrement différente, cette façon d'occuper l'espace autrement, ces yeux qui ne consultaient pas. Il avait dit tout ça et il avait regardé Nora d'une façon qui n'attendait pas de réponse, qui attendait juste qu'elle entende.

Qu'elle entende vraiment.

Qu'elle ne fasse pas ce qu'elle avait fait pendant des années, recevoir des informations et les ranger dans les cases disponibles sans se demander si les cases elles-mêmes étaient justes.

Adan entre dans la salle.

Le regard mesuré. La démarche économe. Adan ... le vrai Adan, ou plutôt l'Adan de surface, l'Adan diurne, l'Adan qui dessine des visages dans un carnet et qui dit merci aux gardes de La Ligne et qui vit dans une chambre de quatre mètres sur trois avec une photo de Marcus épinglée au mur.

Il s'assoit.

— Vous êtes revenue, dit-il.

— Oui.

— Deux fois déjà. Le protocole ce n'est pas ça normalement.

Pas une accusation ... une observation. Adan observe et note. Elle l'avait remarqué dès la première séance.

— Non, dit Nora. Le protocole standard ce n'est pas ça.

— Alors pourquoi vous revenez ?

Elle le regarde.

— Parce que je pense que ce qui se passe en vous mérite mieux qu'un protocole standard.

Adan la regarde en retour. Long moment.

— Adams vous a parlé.

Pas une question.

— Oui, dit Nora.

— Il vous a dit quoi ?

— Des choses que je dois encore décider comment entendre.

Ce qui se passe ensuite dans cette séance, Nora pose les questions qu'elle doit poser cliniquement. Adan répond. La mécanique de l'évaluation continue, produit ce qu'elle doit produire, remplit les cases que le tribunal attend.

Mais sous cette mécanique, quelque chose d'autre se passe.

Un autre type de conversation. Pas à voix haute, dans les silences entre les questions, dans les regards, dans les moments où Nora pose son stylo et où Adan cesse d'être uniquement le sujet évalué et devient quelque chose de plus compliqué que ça.

Quelqu'un qui mérite d'être regardé vraiment.

Pas cliniquement. Vraiment.

À la fin de la séance, quand le gardien frappe à la porte pour signaler que le temps est écoulé, Adan se lève. Il prend la chaise. Il la replace exactement là où elle était. Ce geste minutieux, ce soin porté à remettre les choses à leur place, Nora le regarde faire et quelque chose dans ce geste lui serre quelque chose dans la poitrine.

Un homme qui remet les chaises à leur place dans une salle de prison. Un homme qui prend soin des espaces qui ne lui appartiennent pas parce que c'est ce qu'il a toujours fait. Faire attention, ne pas déranger, laisser les choses comme il les a trouvées.

Comme si sa présence était déjà une perturbation qu'il devait compenser.

— Adan.

Il s'arrête.

— La prochaine fois ne remettez pas la chaise.

Il la regarde.

Il ne comprend pas encore complètement ce qu'elle veut dire. Mais quelque chose dans ses yeux dit qu'il commence.

Le soir Nora rentre chez elle.

Elle pose son sac. Elle se fait du thé qu'elle ne boit pas. Elle s'assoit à sa table de cuisine et elle ouvre son carnet personnel. Pas le carnet professionnel, pas les notes d'évaluation, le carnet qu'elle cache dans le double fond de son bureau et qui est la seule place dans sa vie où elle s'autorise à ne pas être la psychiatre légiste compétente et neutre.

Elle écrit.

« Adams m'a dit des choses que je ne peux pas mettre dans le rapport. Il m'a dit que Claire Doyle avait dénoncé un homme de L'Intérieur. Que cet homme avait disparu. Que cette nuit à Marlowe n'était pas ce que le dossier de Harte dit que c'est. Il m'a dit des choses sur les cinq affaires. Des choses que je pourrais vérifier si je cherchais. Des choses que je ne suis pas sûre de vouloir vérifier parce que vérifier ça change ce que je dois faire et je ne suis pas encore prête à savoir ce que je dois faire. Il m'a aussi dit quelque chose d'autre. Quelque chose qu'il n'a pas dit avec

des mots. Il m'a regardée d'une façon qui m'a demandé : toi, de quel côté tu es vraiment ? Pas professionnellement. Pas cliniquement. Toi. Je travaille pour le système judiciaire de Cendres depuis quinze ans. J'ai évalué des dizaines de personnes de L'Intérieur dans cette salle. J'ai produit des rapports, j'ai respecté les protocoles. J'ai rangé les choses dans les cases disponibles. Et pendant quinze ans je n'ai pas regardé si les cases elles-mêmes étaient justes. Mon père aurait su quoi faire. Moi je ne sais pas encore. Mais Adams m'a regardée et j'ai compris que ne pas savoir n'est plus une option ».

Elle ferme le carnet, range le thé froid et va se coucher.

Elle ne dort pas.

Dans sa tête, ce regard.

Le regard d'Adams dans la salle d'évaluation de la prison de Cendres. Un regard qui ne baissait pas. Un regard qui attendait qu'elle décide ... vraiment décide, avec tout ce que décider implique comme conséquences et comme responsabilités et comme impossibilité de revenir en arrière une fois que la décision est prise.

Un regard qui lui disait : « *tu sais déjà. Tu as toujours su. La question c'est ce que tu vas faire avec ce que tu sais* ».

Nora regarde le plafond de sa chambre. Les mêmes questions tournent. Pas des questions professionnelles, des questions humaines. Les seules qui comptent vraiment quand on enlève les protocoles, les rapports et les cases disponibles.

« *Est-ce qu'Adan mérite d'être défendu ?* »

Oui.

« *Est-ce qu'Adams mérite d'être compris ?* »

Elle ne sait pas encore. Mais elle commence à penser que oui.

« *Est-ce que Cendres mérite ce qu'elle a produit ?* »

La question reste dans l'obscurité de sa chambre sans réponse. Comme toutes les questions qui valent vraiment quelque chose.

Elian travaille depuis cinq jours sans interruption réelle.

Il dort deux heures par nuit. Pas parce qu'il a décidé de dormir deux heures, parce que c'est tout ce que le sommeil accepte de lui donner avant que son cerveau se rallume et reprenne là où il s'est arrêté. Les dossiers s'accumulent sur son bureau dans un ordre que lui seul comprend ; un ordre qui a l'air du chaos de l'extérieur et qui est en réalité une architecture, une cartographie de tout ce qu'il a trouvé et de tout ce qui reste à trouver.

Vera apporte du café le matin sans faire de commentaires sur les yeux d'Elian ou sur les nuits qu'il ne dort pas. C'est une des choses qu'il apprécie chez elle ; cette neutralité professionnelle qui ne pose pas de questions sur ce qui ne la regarde pas.

Ce matin elle pose le café et elle reste debout devant le bureau.

Elian lève les yeux.

— Maître Cross. Vous avez reçu deux appels hier soir après votre départ. Des appels qui n'étaient pas enregistrés dans le système.

— Qui appelait ?

— Ils n'ont pas laissé de nom. Juste un message.

— Quel message ?

Vera pose un papier sur le bureau. Elle a tout écrit à la main. Vera n'enregistre pas les choses qu'elle ne devrait pas avoir entendues dans des systèmes auxquels d'autres ont accès.

C'est pour ça qu'il la garde depuis huit ans.

Elian prend le papier. Il lit.

« *Choisissez vos batailles, Maître Cross. Celle-ci n'est pas la vôtre* ».

Il repose le papier.

— Merci Vera.

Elle repart sans autre commentaire. Il repose le papier face contre le bureau.

Il reprend son travail.

Les archives judiciaires de Cendres.

Elian a passé les cinq derniers jours à les éplucher avec une méthode qui ressemble à de la chirurgie. Il ne cherche pas n'importe quoi, il cherche des choses précises, des choses qui s'articulent avec ce qu'il a déjà, des choses qui vont dans la direction que les preuves fabriquées indiquent.

Il cherche Harte.

Pas directement. Harte est trop prudent pour laisser des traces directes, vingt ans de procureure vous apprennent à signer avec des intermédiaires, à mettre des étages entre vous et ce que vous faites faire. Mais les intermédiaires laissent des traces. Et les traces laissent des patterns. Et les patterns ... les patterns sont la spécialité d'Elia.

Il trouve le premier lien en milieu de semaine.

Un homme s'appelle Renner, conseiller juridique dans le cabinet d'avocats qui gère les affaires de la milice privée de La Ligne. Renner apparaît dans trois dossiers administratifs différents des deux dernières années. Des dossiers qui concernent des incidents à La Ligne impliquant des habitants de L'Intérieur. Des incidents qui ont été classés sans suite. Des incidents dont les rapports portent des formulations identiques à celles qu'Elia a relevé dans le dossier Adan Welles.

Renner est aussi l'avocat personnel de William Harte.

Elia note. Il continue.

Deuxième lien. Deux jours plus tard.

Dans les archives financières publiques, les déclarations d'intérêts que les fonctionnaires de Cendres sont obligés de déposer annuellement par une loi que personne n'applique vraiment mais qui existe et dont Elia

connaît l'existence précisément parce que les choses qui existent sans être appliquées sont les plus utiles aux avocats qui savent s'en servir.

William Harte. Déclaration d'intérêts. Année précédente.

Parmi les sources de revenus complémentaires, « *consultant pour société de gestion immobilière, honoraires annuels* ».

La société de gestion immobilière. Elian cherche le nom dans les registres commerciaux de Cendres. Il trouve. Il remonte l'actionnariat. Il trouve un nom qui ne devrait pas être là. Un nom qui apparaît aussi dans le premier dossier de ses cinq affaires non résolues. L'affaire de la première victime d'Adams. Le propriétaire immobilier dont le locataire de L'Intérieur avait disparu après une dénonciation.

Harte touchait de l'argent d'une société liée à la première victime d'Adams.

Elian pose son stylo. Il se lève.

Il ne marche pas jusqu'à la fenêtre ce soir. Il sort du cabinet, il prend l'escalier à pied jusqu'au rez-de-chaussée, il sort dans la rue froide de L'Extérieur et il marche sans destination pendant vingt minutes dans le froid de novembre avec ses mains dans les poches et quelque chose dans la poitrine qui ressemble à ce que la rage donne quand elle est filtrée par vingt ans de discipline professionnelle.

Pas de la rage brute.

Quelque chose de plus froid. De plus utilisable.

Il rentre au cabinet. Il se rassoit. Il écrit dans son carnet.

« Harte et la première victime d'Adams sont liés financièrement. Harte a fabriqué les preuves contre Adan. Harte sait ... ou a découvert ... que la première victime est liée à Adams. Harte n'engage pas ce procès pour rendre justice à Claire Doyle. Il engage ce procès pour enterrer quelque chose. Adams s'est approché trop près de quelqu'un qui touche à Harte. Harte a répondu en fabriquant une affaire contre le corps qu'Adams utilise. Il sait ... ou soupçonne ... que c'est le même homme. Il ne peut pas dire qu'il sait. Alors il utilise ce qu'il a. Ce procès n'est pas un procès. C'est une exécution administrative ».

Elian regarde ce qu'il vient d'écrire. Il regarde longtemps.

Puis il tourne la page et il recommence à écrire ; cette fois sur la stratégie de défense. Ce qu'il peut utiliser. Ce qu'il peut montrer au tribunal. Ce qu'il peut rendre suffisamment visible pour que même un jury entièrement blanc ne puisse pas l'ignorer complètement sans que l'ignorer devienne lui-même un scandale.

Les caméras en panne qui voient. L'évolution du témoignage de Claire Doyle. Le témoin de L'Intérieur qu'il faut trouver, celui qui a vu Claire Doyle à Marlowe avant l'agression, celui qui peut démontrer qu'elle connaissait cet endroit, qu'elle n'était pas une victime innocente égarée dans un quartier qu'elle ne connaissait pas.

Il faut trouver ce témoin.

Il appelle Marcus.

Il est vingt-deux heures. Marcus répond à la deuxième sonnerie.

— J'ai besoin d'un témoin. Quelqu'un qui a vu Claire Doyle à Marlowe dans les semaines avant l'agression. Quelqu'un de L'Intérieur qui travaillait ou circulait dans ce secteur de L'Extérieur.

Silence de l'autre côté. Elian entend Marcus réfléchir, ce silence particulier de Marcus qui pense, qui calcule, qui trie.

— Il y a un homme. Il s'appelle Tomas. Il faisait des livraisons dans Marlowe pour une épicerie de L'Extérieur. Il a parlé à certaines personnes ici. Il a vu quelque chose.

— Il peut témoigner ?

— Il peut. Si on lui garantit une protection.

— Quelle sorte de protection ?

— La sorte qui dit que son laissez-passer sera encore valide le lendemain de son témoignage.

Elian ferme les yeux une seconde.

— Je vais voir ce que je peux faire.

— Elian. Fais attention avec ce que tu demandes à cet homme. Témoigner dans un prétoire de L'Extérieur pour la défense d'un Noir accusé d'agression sur une Blanche ... tu sais ce que ça représente comme risque pour lui.

— Je sais.

— Est-ce que tu sais vraiment ?

Une pause.

— Non, dit Elian. Probablement pas complètement.

— Alors sois prudent avec ce que tu lui demandes.

Elian raccroche. Il reste avec le téléphone dans la main.

Marcus a raison, il ne sait pas complètement. Il ne peut pas savoir complètement parce que vingt ans de L'Extérieur ont mis une distance entre lui et la réalité concrète du risque que court un habitant de L'Intérieur qui témoigne contre les intérêts du système.

Il le sait en théorie. Il ne le porte pas dans le corps.

Tomas le portera dans le corps.

Elian rencontre Tomas deux jours plus tard.

Pas au cabinet. Trop visible, trop officiel, trop dangereux pour un homme qui n'a pas encore décidé s'il va témoigner. Dans un café de L'Extérieur à mi-chemin entre La Ligne et le cabinet. Un café ordinaire, sans particularité, fréquenté par des gens ordinaires qui ne font pas attention aux gens ordinaires qui s'y assoient.

Tomas a quarante-cinq ans. Un visage qui a vieilli vite... pas d'une façon qui trahit la faiblesse, d'une façon qui trahit la charge. Des mains de travailleur, des épaules un peu courbées de quelqu'un qui porte des choses lourdes depuis longtemps. Il est arrivé en avance et il s'est assis au fond ... dos au mur, face aux issues. Le même réflexe que Marcus.

Le réflexe de L'Intérieur. Elian s'assoit en face.

Il ne commence pas par l'affaire. Il commence par le café. Par comment va Tomas, par sa famille, par ses livraisons. Pas par politesse calculée, parce que Tomas est un être humain et pas un témoin et que cette distinction mérite d'être incarnée avant d'être formulée.

Tomas le regarde faire avec une attention prudente.

Puis il dit « *vous n'êtes pas comme les autres avocats* ».

— Quels autres avocats ?

— Ceux qui viennent de L'Extérieur pour nous parler. Ils arrivent avec leurs dossiers et leurs stylos et on est des cases à remplir.

— J'ai grandi à L'Intérieur, dit Elian.

Quelque chose change dans les yeux de Tomas.

Pas de la chaleur immédiate, quelque chose de plus prudent. Une réévaluation. Comme quelqu'un qui recalibre ce qu'il a devant lui.

— On ne dirait pas.

— Je sais.

Tomas parle.

Il a vu Claire Doyle à Marlowe quatre semaines avant l'agression. Il faisait une livraison dans la rue adjacente. Elle sortait d'un immeuble, pas le bar où elle travaillait, un immeuble résidentiel, avec un homme qu'il ne connaissait pas mais dont il a mémorisé le visage parce que mémoriser les visages à Marlowe c'est une précaution de base pour quelqu'un de L'Intérieur qui n'a pas le droit d'être au mauvais endroit au mauvais moment.

Il a vu Claire Doyle et l'homme se parler devant l'immeuble. Une conversation animée ... pas une dispute, quelque chose d'organisé, de

transactionnel. De l'argent a changé de mains. Il n'a pas vu le montant. Il a vu le geste.

Deux semaines avant l'agression, un homme de L'Intérieur avait disparu. Quelqu'un que Tomas connaissait de vue. Quelqu'un dont le laissez-passer avait été signalé pour une prétendue infraction à Marlowe. La même rue. Le même immeuble.

Tomas n'avait pas fait le lien immédiatement.

Il l'avait fait progressivement, dans le silence des nuits de L'Intérieur, en laissant les pièces se placer les unes par rapport aux autres avec cette lenteur de quelqu'un qui préférerait ne pas voir ce que les pièces forment mais qui ne peut plus s'en empêcher.

— Claire Doyle a dénoncé cet homme, dit Elian. Pas comme ça. Comme une question, comme une vérification.

— C'est ce que je pense. Oui.

— Et vous êtes prêt à dire ça dans un prétoire.

Tomas regarde ses mains sur la table. Long moment.

— Mon laissez-passer expire dans trois mois. Si je témoigne et que ça se passe mal, si Harte décide que je suis un problème, mon renouvellement va avoir des complications.

— Je vais faire ce que je peux pour protéger votre renouvellement.

— « *Ce que vous pouvez* ». Ce n'est pas la même chose que « *vous pouvez* ».

Elian ne répond pas.

Parce que Tomas a raison et qu'il n'y a rien à répondre à quelqu'un qui a raison.

— Je sais que je vous demande quelque chose de difficile. Je sais ce que ça risque. Je ne veux pas vous mentir là-dessus.

Tomas le regarde.

— Adan Welles, je ne le connais pas vraiment. Je le vois de loin à L'Intérieur. Un homme tranquille. Trop tranquille peut-être.

— Oui.

— Il ne mérite pas ce qui lui arrive.

— Justement.

— Et l'homme qui a disparu à cause de Claire Doyle, lui non plus il ne méritait pas.

— Tout à fait.

Tomas hoche la tête lentement.

— D'accord. Je témoigne.

Elian sort du café dans le froid de novembre.

Il marche vers son cabinet.

Il pense à Tomas, à la façon dont il a regardé ses mains avant de dire d'accord, à ce que cette décision va lui coûter, à ce que lui Elian va pouvoir réellement protéger et à ce qu'il ne pourra pas.

Il pense à Marcus qui lui a dit « *sois prudent avec ce que tu lui demandes* ».

Il a demandé quand même. Parce que le dossier avait besoin de ce témoin. Parce que sans Tomas la défense est plus fragile.

Parce que gagner ce procès demande des sacrifices qu'Elian ne fait pas lui-même.

Cette pensée-là, elle reste.

Elle ne se range pas proprement dans les dossiers bien ordonnés du bureau. Elle ne se neutralise pas avec deux heures de sommeil et un verre de whisky. Elle reste là, dans la poitrine d'Elian, avec cette persistance particulière des vérités qu'on préférerait ne pas formuler.

Il construit la défense d'Adan. Il le fait avec rigueur et intelligence et tout ce que vingt ans de carrière lui ont appris.

Il le fait aussi avec des gens de L'Intérieur qui portent les risques réels pendant qu'Eliau Cross porte le dossier dans son cabinet de L'Extérieur avec sa secrétaire qui apporte le café et son appartement sans photos où il rentre le soir.

La différence entre eux ... elle n'a pas changé.

Traverser La Ligne ne l'a pas effacée. Elle a juste changé de forme.

Le lendemain matin Eliau arrive au cabinet à sept heures.

Vera est déjà là. Elle pose le café. Elle ne reste pas debout devant le bureau. Ce matin elle pose quelque chose d'autre à côté du café. Une enveloppe. Sans nom dessus, sans adresse. Glissée sous la porte du cabinet pendant la nuit.

Eliu l'ouvre.

À l'intérieur, une photo.

Une photo de Tomas.

Prise hier. Dans le café. Assis en face d'Eliu.

Pas de message. Pas de mot. Juste la photo. Nette, cadrée, professionnelle. La photo de quelqu'un qui sait ce qu'il photographie et pourquoi et qui veut que le destinataire comprenne exactement ce que la photo signifie.

« On vous regarde. On regarde ceux qui parlent avec vous. On sait ».

Elian tient la photo.

Il la regarde un long moment. Il pense à Tomas qui a dit « *d'accord* » en regardant ses mains. Il pense à ce que cette photo signifie pour Tomas. Il pense à ce qu'il doit faire maintenant.

Il appelle Marcus.

— Il faut prévenir Tomas. Il est compromis. Harte sait qu'on s'est vus.

Silence.

— Merde, dit Marcus.

— Je sais.

— Il peut encore se retirer. Si Harte sait qu'il ne va pas témoigner il va peut-être...

— Peut-être, dit Elian. Peut-être pas.

Silence.

— Qu'est-ce qu'on fait ?

Elian regarde la photo sur son bureau.

Il pense à Adan dans sa cellule. Il pense à Tomas et ses mains. Il pense au dossier, à ce qu'il contient et à ce qu'il ne contient pas encore.

Il pense à la note : « *choisissez vos batailles, Maître Cross. Celle-ci n'est pas la vôtre* ».

Il pense à Marcus qui avait dit « *tu te souviens de ce que tu fuyais ?* »

— On continue, dit Elian.

— Elian.

— On continue. Je vais trouver un autre moyen de protéger Tomas. Mais on continue.

Il raccroche.

Il regarde la photo encore une fois. Puis il la range dans le dossier.

Pas dans les preuves, dans la partie du dossier qu'il appelle « *ce que Harte a fait pour m'arrêter* ».

Cette partie du dossier grossit. Chaque jour elle grossit un peu plus. Chaque jour elle dit un peu plus clairement que Harte a peur, que quelque chose dans ce que fait Elian approche de quelque chose que Harte a besoin d'enterrer.

Les gens qui n'ont pas peur n'envoient pas de photos sous les portes.

Les gens qui n'ont pas peur ne font pas rétablir des caméras en panne au milieu de la nuit. Les gens qui n'ont pas peur ne font pas évoluer les témoignages dans la direction qui arrange.

Harte a peur. Et la peur de Harte, c'est la seule information vraiment utile qu'Elian ait trouvée depuis le début. Parce que la peur fait des erreurs. Et les erreurs ... Elian sait les trouver.

C'est pour ça qu'il est là. C'est pour ça qu'il continue.

Il prend son stylo. Il ouvre le dossier. Il reprend là où il s'est arrêté.

Dehors novembre continue de faire ce que novembre fait à Cendres. Il refroidit tout, il assombrit tout, il pose sur la ville cette lumière grise et froide qui ne distingue pas L'Intérieur de L'Extérieur, qui tombe de la même façon sur les deux côtés de La Ligne.

Le ciel ne fait pas de différence. Ce sont les hommes qui font les différences.

Elian le sait depuis toujours.

Ce matin il décide que la différence que les hommes ont construite, il va la défaire.

Une pièce à la fois. Une preuve à la fois.

Jusqu'à ce que le dossier soit assez solide pour tenir debout dans le prétoire de Cendres face à tout ce que Harte peut lui lancer dessus.

Jusqu'à ce qu'Adan Welles soit libre.

Tomas disparaît un jeudi matin.

Pas de façon dramatique. Pas de façon visible.

De la façon dont les gens de L'Intérieur disparaissent à Cendres proprement, administrativement, avec un rapport qui dit ce qu'il doit dire et des cases cochées dans le bon ordre et personne pour demander ce qui s'est passé entre le moment où un homme était là et le moment où il ne l'est plus.

Marcus appelle Elian à sept heures quarante-cinq.

— Tomas n'est pas rentré hier soir.

Elian ne dit rien.

— Sa femme a attendu jusqu'à minuit. Elle a demandé aux voisins. Personne ne l'a vu après La Ligne du matin.

— Il avait ses livraisons aujourd'hui.

— Il était parti faire ses livraisons. Il n'est jamais arrivé.

Silence.

— Le rapport de la milice dit qu'il a été contrôlé à quatorze heures au niveau du passage nord. Transport d'objets non identifiés. Résistance lors du contrôle.

Elian ferme les yeux.

— Résistance lors du contrôle.

— Oui.

La formule. La même formule. Toujours la même formule, ces quatre mots qui signifient tout sauf ce qu'ils disent, qui sont le langage officiel de la disparition dans cette ville, le tampon administratif qu'on colle sur les hommes de L'Intérieur quand on a décidé qu'ils avaient posé un problème qui ne méritait pas d'être résolu autrement.

Résistance lors du contrôle. Tomas n'avait pas résisté.

Tomas avait accepté de témoigner.

C'est la seule résistance qu'il avait opposée. La seule. Et cette résistance-là, dans Cendres, dans ce système, avec Harte aux commandes de ce procès, cette résistance-là suffisait.

Elian raccroche. Il reste assis dans son cabinet.

La photo est toujours dans le dossier ... la photo de Tomas dans le café, prise par quelqu'un qui travaille pour Harte, envoyée sous la porte pour dire « *on sait* ». Elian l'avait rangée dans la partie « *ce que Harte a fait pour m'arrêter* ».

Il l'en sort. Il la pose sur le bureau. Il la regarde.

Voilà ce que la photo dit maintenant.

Elle ne dit plus seulement : « *on vous regarde* ». Elle dit : « *on a agi. On a pris ce que vous avez mis en mouvement et on l'a défait. Tomas n'existe plus comme problème. Continuez si vous voulez, regardez ce qui arrive aux gens qui s'approchent trop près de ce dossier* ».

Elian regarde la photo. Il pense à Tomas et ses mains. Il pense à « *d'accord* » dit en regardant ses mains. Il pense à la femme de Tomas qui a attendu jusqu'à minuit. Il pense à ses enfants, il ne sait pas combien Tomas a d'enfants, il ne le lui a pas demandé, et cette lacune lui fait quelque chose de particulier ce matin, ce fait de ne pas savoir combien d'enfants attendent un père qui ne va pas rentrer.

Il aurait dû demander.

Ce n'est pas de l'information juridique. C'est de l'humanité. Et il ne l'a pas demandé parce que quelque part dans l'urgence du dossier, dans la mécanique de la défense à construire, Tomas était devenu un témoin avant d'être un homme.

Marcus avait dit : « *sois prudent avec ce que tu lui demandes* ».

Elian n'avait pas été assez prudent.

Il ne s'effondre pas.

Ce n'est pas le moment de s'effondrer et il le sait. Pas parce que les émotions n'ont pas de place, mais parce que s'effondrer maintenant ne ramène pas Tomas et n'aide pas Adan et ne sert personne sauf le besoin d'Eliau de se sentir quelque chose.

Il range la photo. Il prend son stylo. Il réouvre le dossier.

Mais quelque chose a changé.

Dans la façon dont Eliau tient le stylo ce matin, dans la façon dont ses mains posent les pages, dont ses yeux lisent les lignes, quelque chose a changé qui n'est pas visible de l'extérieur et qui est définitif de l'intérieur.

Ce dossier a coûté quelque chose de réel maintenant.

Pas à Eliau, à Tomas. À la femme de Tomas. Aux enfants dont il ne connaît pas le nombre.

Ce dossier a un prix humain qu'Eliu n'a pas payé.

Cette réalité-là, cette réalité précise, va désormais habiter chaque page qu'il tourne, chaque argument qu'il construit, chaque stratégie qu'il élabore dans ce cabinet propre de L'Extérieur.

Elle ne le paralysera pas. Elle ne le quittera pas non plus.

Il reconstruit.

C'est ce qu'il fait maintenant, il reconstruit la défense sans Tomas. Il prend ce qu'il a et il cherche comment l'articuler autrement, comment faire exister la vérité sur Claire Doyle et Marlowe et l'homme disparu sans un témoin direct pour la porter.

Les caméras en panne qui voient, ça il l'a. Le rapport de maintenance, la note sur le rétablissement temporaire mandaté par Harte, les dates qui ne correspondent pas. Ça ne suffit peut-être pas à convaincre un jury entièrement blanc mais ça suffit à mettre Harte en difficulté, à montrer que le dossier a été cuisiné, à planter dans l'esprit des jurés quelque chose qu'ils ne peuvent pas complètement ignorer.

L'évolution du témoignage de Claire Doyle, ça il l'a aussi. Deux versions, deux dates, une précision croissante dans une direction précise. Il peut le montrer. Il peut poser les deux versions côte à côte sous la lumière du prétoire et laisser leur contradiction parler.

Mais sans Tomas, sans quelqu'un qui a vu Claire Doyle à Marlowe avec de l'argent qui change de mains, sans quelqu'un qui peut établir qu'elle connaissait ce quartier, qu'elle y avait des liens, que l'homme disparu n'est pas une coïncidence, sans Tomas la défense a un trou.

Un trou que Harte va trouver. Un trou que Harte va agrandir.

Elian pense à Nora Vane.

Il pense à ce que Nora sait, à ce qu'Adams lui a dit dans la salle d'évaluation, à ce journal qu'elle tient dans le double fond de son bureau, aux trois séances et à quelque chose qui a changé dans son rapport officiel entre la deuxième et la troisième visite.

Il ne lui a pas encore parlé directement.

Pas de cette façon-là.

Il a lu son rapport préliminaire, clinique, précis, irréfutable sur le plan du trouble dissociatif. Un rapport qui fait son travail légalement mais qui, Elian le sent en le lisant, ne dit pas tout ce que Nora sait.

Il faut lui parler.

Il l'appelle.

Elle répond à la troisième sonnerie.

— Docteure Vane. Elian Cross, je suis l'avocat de la défense d'Adan Welles. J'ai lu votre rapport préliminaire.

— Je sais qui vous êtes Maître Cross.

Une voix directe, ni froide ni chaleureuse. Quelqu'un qui a décidé de ne pas décider encore de ce qu'elle pense de l'interlocuteur avant d'avoir plus d'information.

— Je voudrais vous rencontrer. Pas dans le cadre officiel du dossier — juste une conversation.

Un silence.

— Pourquoi ?

— Parce que je pense que vous savez des choses qui ne sont pas dans votre rapport.

Long silence cette fois.

— C'est une accusation ?

— C'est une observation. Et une demande.

Elle réfléchit. Il l'entend réfléchir, ce silence de quelqu'un qui pèse, qui calcule, qui cherche où est le bord de ce dans quoi elle s'apprête à entrer.

— Demain. Seize heures. Il y a un café rue des Tilleuls. Je serai là.

Elle raccroche avant qu'il puisse répondre.

Le lendemain.

Seize heures. Rue des Tilleuls.

Nora est déjà là quand Elia arrive ... bien sûr elle est déjà là, elle arrive toujours en avance. Elle a choisi une table dans le fond, dos au mur. Elia reconnaît le réflexe. Pas le réflexe de L'Intérieur cette fois, quelque chose

d'autre. Le réflexe de quelqu'un qui a appris dans un autre contexte que les meilleures conversations sont celles où on voit venir ce qui arrive.

Il s'assoit en face.

Ils se regardent une seconde, deux professionnels qui savent tous les deux que cette conversation va avoir lieu dans un espace entre le légal et l'illégal, entre ce qui peut être dit officiellement et ce qui ne peut pas, et qui ont décidé tous les deux d'y aller quand même pour des raisons que ni l'un ni l'autre n'a encore entièrement formulées.

— Vous savez ce qu'Adams lui a dit, dit Elian.

Pas une question.

— Oui, dit Nora.

— Vous savez pour Marlowe. Pour l'homme disparu. Pour la dénonciation de Claire Doyle.

— Oui.

— Vous savez pour les cinq affaires non résolues.

Un silence.

— Adams vous a dit ça ? dit Elian.

— Adams me dit beaucoup de choses, dit Nora. Adams a décidé pour des raisons que j'essaie encore de comprendre complètement que j'étais quelqu'un qui pouvait entendre.

— Et vous pouvez entendre ?

Elle le regarde.

— Je suis là.

Ils parlent pendant deux heures.

Pas comme un avocat et une experte mandatée par le tribunal, comme deux personnes qui ont chacune un bout de quelque chose qu'ils ne comprennent pas entièrement seuls et qui essaient de voir si les bouts s'articulent.

Eliau lui parle des caméras. Du rapport de maintenance. De Harte et de la société immobilière. De la photo sous la porte. De Tomas.

À ce dernier nom, Tomas, quelque chose change dans le visage de Nora. Une contraction brève, rapide, le genre qu'on voit seulement si on regarde vraiment.

— Il a disparu hier matin, dit Eliau.

— Je sais. J'ai entendu parler de l'incident au passage nord.

— Résistance lors du contrôle.

— Oui.

Elle dit ces trois mots d'une façon qui ne laisse aucun doute sur ce qu'elle pense de ces trois mots.

— C'est mon témoin, dit Elian. C'était mon témoin. Il avait vu quelque chose à Marlowe. Il avait accepté de le dire. Et maintenant il a « *résisté lors du contrôle* ».

Nora ne répond pas.

Elle tient sa tasse de café à deux mains sans boire.

— Elian.

C'est la première fois qu'elle l'appelle par son prénom. Elle ne semble pas s'en rendre compte, ou elle s'en rend compte et elle a décidé que le prénom était juste pour ce qu'elle s'apprête à dire.

— Adams m'a parlé de Tomas. Avant que Tomas disparaisse. Il savait qu'il était en danger.

Elian se fige.

— Il vous a dit son nom.

— Il m'a décrit quelqu'un qui correspondait à Tomas. Quelqu'un qui avait vu quelque chose à Marlowe et qui était en train de décider si ça valait la peine de le dire.

— Et vous n'avez pas.

— Non. Je n'ai pas prévenu. Parce que prévenir ça voulait dire expliquer comment je savais et expliquer comment je savais ça voulait dire admettre qu'Adams m'avait dit des choses que je n'avais pas mises dans mon rapport et que j'avais choisi de ne pas mettre.

Elle pose sa tasse.

— J'ai une responsabilité dans ce qui est arrivé à Tomas.

Elle dit ça simplement. Sans Drama. Sans se frapper la poitrine. Avec cette façon de nommer les choses directement qui rappelle à Elian quelqu'un, qui lui rappelle Marcus, cette économie de la vérité dite telle qu'elle est.

— Vous ne pouviez pas savoir que...

— Je pouvais savoir. J'ai choisi de ne pas agir parce qu'agir m'obligeait à choisir et je n'étais pas prête à choisir.

Silence.

— Je suis prête maintenant.

Elian la regarde.

Il pense à ce que « *prête maintenant* » signifie dans le contexte de ce procès.

Nora Vane va témoigner comme experte pour le tribunal. C'est son mandat, c'est ce pour quoi elle a été désignée. Elle va attester du trouble dissociatif d'Adan avec toute la précision clinique de son rapport. Ça Elian l'avait. C'est bon pour la défense. C'est nécessaire mais pas suffisant.

Ce qu'il n'avait pas, ce qu'il commence à comprendre qu'il pourrait avoir, c'est une Nora Vane qui a décidé de quel côté elle est.

Pas officiellement.

Pas dans les documents. Dans la façon dont elle va tenir ses mots dans le prétoire. Dans les choses qu'elle va choisir de dire et les choses qu'elle va choisir de ne pas dire. Dans la précision chirurgicale d'un témoignage qui protège Adan sans violer les limites de ce qu'un expert mandaté peut légalement affirmer.

— Votre témoignage, dit Elian. Il doit rester dans le cadre clinique.

— Je sais.

— Je ne vous demande pas de mentir.

— Je sais ça aussi.

— Je vous demande de dire la vérité, toute la vérité sur l'état d'Adan. Avec la précision que ça mérite. Sans laisser Harte trouver de fissures.

— Je peux faire ça.

— Et ce qu'Adams vous a dit...

— Ce qu'Adams m'a dit reste entre Adams et moi, dit Nora. Je ne peux pas mettre dans un rapport les confidences d'une personnalité alternante. Cliniquement c'est une zone grise. Je peux décider de me tenir dans cette zone grise et de ne pas en sortir.

Elian la regarde. Elle soutient le regard.

Deux personnes dans un café, rue des Tilleuls un après-midi de novembre qui viennent de décider quelque chose ensemble sans le formuler complètement, parce que certaines choses sont plus solides quand elles ne sont pas dites à voix haute, quand elles restent dans l'espace de compréhension mutuelle sans devenir des contrats qu'on peut produire comme pièces à conviction.

Elian rentre au cabinet. Il s'assoit. Il prend son carnet personnel.

Il écrit.

« Tomas est parti. La défense a un trou. Nora Vane est prête. Harte a peur. Le procès approche. Ce que j'ai : les caméras. L'évolution du témoignage. Nora. Les archives des cinq affaires que je peux montrer sans dire ce qu'elles signifient vraiment. Les liens financiers entre Harte et la première victime. Ce que je n'ai plus : un témoin direct. Ce

que je dois trouver avant le procès : une façon de rendre l'absence de Tomas aussi accusatrice que sa présence aurait été. Un homme a disparu pour éviter de témoigner. Cette disparition est elle-même une preuve — pas d'une culpabilité ou d'une innocence, mais d'une peur. La peur de Harte matérialisée dans la disparition d'un homme ordinaire qui avait vu quelque chose qu'il ne devait pas voir. Comment montrer ça à un jury sans pouvoir le prouver directement. Comment rendre visible ce qu'on a rendu invisible ».

Il pose le stylo. Il regarde le dossier.

Dehors le novembre de Cendres continue. Le froid, le ciel gris, les rues propres de L'Extérieur qui ne disent rien de ce qui se passe derrière leurs façades.

Et quelque part dans L'Intérieur, une femme attend.

Elle attend son mari qui ne rentrera pas. Elle a les enfants ... Elian ne sait pas combien. Il ne sait toujours pas combien.

Il aurait dû demander.

Il prend son téléphone. Il appelle Marcus.

— La femme de Tomas. Comment elle s'appelle.

Silence.

— Pourquoi ?

— Parce que je veux savoir son nom. Parce que je n'ai pas demandé à Tomas combien il avait d'enfants et que je n'aurais pas dû laisser passer ça.

Long silence de Marcus.

— Elle s'appelle Aïda. Ils ont trois enfants. Sept ans, cinq ans, deux ans.

Elian note.

Aïda. Sept ans. Cinq ans. Deux ans.

— Est-ce qu'elle a besoin de quelque chose.

— Elle a besoin de son mari.

— Je sais. Est-ce qu'il y a autre chose que je peux faire.

— Tu peux gagner ce procès, dit Marcus. C'est ce que tu peux faire.

Il raccroche.

Elian regarde ce qu'il a noté.

« Aïda. Sept ans. Cinq ans. Deux ans ».

Il ne remet pas le papier dans le dossier.

Il le garde sur son bureau. Pas dans le dossier, pas rangé, posé là où il peut le voir. Posé là comme un rappel permanent de ce que ce procès coûte en dehors de ses pages et de ses arguments et de ses stratégies.

Posé là comme le nom de ce qu'il doit gagner.

Pas pour les dossiers. Pas pour la défense.

Pas pour la carrière qu'il risque ou pour la réputation qu'il met en jeu ou pour les collègues blancs qui regardent en se demandant ce qu'Elían Cross croit être en train de faire.

Pour Aïda. Pour sept ans, cinq ans, deux ans.

Pour Tomas qui avait dit « *d'accord* » en regardant ses mains.

Pour Marcus qui avait dit « *baisse les yeux c'est de la survie* » et qui avait eu tort et raison en même temps pendant vingt ans. Pour Adan dans sa cellule avec son carnet et ses visages inconnus et ce quelque chose en lui qui tient les comptes que personne d'autre ne tient.

Pour tous les disparus dont les rapports disent « *résistance lors du contrôle* » et dont les noms n'arrivent jamais dans les prétoires de Cendres parce que les prétoires de Cendres ne sont pas faits pour leurs noms.

Il reprend son stylo. Il continue de travailler. La nuit tombe sur L'Extérieur. Les lumières s'allument.

Quelque part derrière tout ça La Ligne et ses projecteurs découpent le ciel que tout le monde partage.

Et dans un cabinet au quatrième étage d'un immeuble sobre, un homme construit quelque chose avec ce qui reste.

Avec ce qui reste après Tomas. Après la photo sous la porte. Après vingt ans de silence et de distance organisée et de batailles propres dans des affaires propres.

Il construit quand même. Parce que c'est tout ce qu'il a.

Et parce que parfois, tout ce qu'on a est suffisant.

La cellule d'Adan a quatre pas dans un sens. Quatre pas dans l'autre.

Il a compté.

Pas les premiers jours, les premiers jours il ne faisait rien de précis, il existait dans cet espace avec la même économie de gestes qu'il avait développée à L'Intérieur, la même façon de prendre le moins de place possible dans un endroit qui de toute façon ne laissait pas de place. Mais après, après les premières nuits, après les premiers réveils dans cette cellule avec ce plafond-là et cette odeur-là et ce silence particulier des prisons qui n'est pas vraiment du silence mais l'accumulation comprimée des bruits de centaines de gens qui font semblant de dormir ... après tout ça il a commencé à compter les pas.

Quatre dans un sens. Quatre dans l'autre.

Une façon de mesurer l'espace. De lui donner des limites concrètes, physiques, indiscutables. Parce que les limites concrètes sont paradoxalement plus supportables que les limites abstraites, on peut marcher jusqu'au mur et toucher le mur et savoir exactement où on est. L'abstraction de l'enfermement, elle, n'a pas de surface à toucher.

Alors Adan compte les pas.

Quatre. Quatre.

Les nuits en prison sont différentes.

Pas meilleures. Pas pires nécessairement, juste différentes d'une façon qui lui a pris du temps à identifier. À L'Intérieur les nuits avaient une texture particulière, une densité, les sons des familles à travers les murs minces, les projecteurs de La Ligne qui découpaient la fenêtre. Des nuits habitées même dans leur obscurité.

Ici les nuits sont institutionnelles.

Des nuits fabriquées, l'extinction des lumières à vingt-deux heures décidées par quelqu'un dans un bureau, la ronde du gardien à minuit et à quatre heures dont les pas dans le couloir ont un rythme de métronome, les bruits des autres cellules filtrés par du béton épais qui transforme tout en sourd, en lointain, en présence sans contenu.

Des nuits où l'absence de Adan se remarque plus facilement.

Des nuits où Adams est plus présent.

La première semaine Adan avait résisté.

Pas physiquement. Pas contre les gardes, pas contre les murs, pas contre quoi que ce soit de tangible. Résisté intérieurement. À Adams. À ce que Adams essayait de lui dire dans ces espaces entre le sommeil et le réveil,

dans ces moments d'interstitielle conscience où la frontière entre eux deux devient membrane plutôt que mur.

Il ne voulait pas entendre.

Pas parce qu'il avait peur de ce qu'Adams disait. Il avait passé l'étape de la peur il y a un certain temps déjà, quelque part entre le carnet et les mots écrits d'une main qu'il ne reconnaissait pas et la réalité progressive de comprendre ce qu'il portait en lui. La peur avait été remplacée par quelque chose de plus complexe et de moins propre, une compréhension qui n'était pas de l'approbation, une proximité qui n'était pas du consentement.

Il avait résisté parce qu'il voulait garder la distance.

La distance entre savoir et accepter. La distance entre comprendre et être complice.

Cette distance lui semblait importante. Elle lui semblait la seule chose qui le séparait encore de quelque chose qu'il ne pouvait pas nommer sans que ça change tout.

La deuxième semaine la résistance avait commencé à coûter trop cher.

Résister à Adams dans les nuits de cette cellule en béton avec ses quatre pas dans un sens et ses quatre pas dans l'autre. Résister ça demande quelque chose qu'Adan avait en quantité limitée et qui s'épuisait. Une

énergie. Une tension permanente contre soi-même, contre la partie de soi-même qui ne demande qu'à parler, qu'à être entendue, qu'à exister dans un espace qui ne soit pas la marginalité complète où Adan l'avait maintenue pendant des années.

Et peut-être que l'énergie s'épuisait parce que quelque chose en Adan, quelque chose de plus honnête que sa résistance, avait commencé à se demander pourquoi il résistait.

Pas à Adams lui-même. À la vérité qu'Adams portait.

La troisième semaine il a arrêté de résister.

Pas capitulation. Il tient à cette distinction, il y tient précisément parce qu'elle est la seule chose dans cette cellule qui lui appartienne encore entièrement. Pas capitulation. Acceptation. Ce n'est pas la même chose.

La capitulation dit : *tu avais raison et j'avais tort.*

L'acceptation dit : *tu existes et je ne peux plus faire semblant que non.*

Il a accepté qu'Adams existe. Il a commencé à l'écouter.

Les nuits maintenant.

Adams parle et Adan écoute. Pas dans le sens d'une voix externe, pas d'une façon qu'un observateur extérieur pourrait noter ou mesurer, pas

d'une façon qui ressemble à ce qu'on voit dans les films sur la folie. Plus intime que ça. Plus précis. Comme penser avec une partie du cerveau qu'on avait fermée à clé et dont on vient de retrouver la clé dans une poche de manteau.

Adams parle et Adan écoute et ce qu'Adan entend, ce n'est pas de la violence.

C'est de la douleur organisée.

De la douleur qui a pris une forme, qui s'est donné une logique, qui a construit autour d'elle-même un système qui ressemble de loin à de la froideur mais qui de près est l'exact opposé. C'est de la chaleur trop concentrée, trop longtemps comprimée, qui a dû trouver une sortie parce que les corps humains ne peuvent pas contenir indéfiniment ce qu'on leur refuse le droit d'expulser normalement.

Adams n'est pas de la froideur. Adams est ce que la douleur devient quand on lui retire toutes les autres options.

Une nuit, la vingt-troisième depuis l'arrestation, Adan les compte aussi, les jours et les nuits, il compte tout maintenant, Adams parle différemment.

Pas les vérités habituelles sur le monde, sur Cendres, sur La Ligne et sur les comptes qui doivent être présentés. Quelque chose de plus direct.

Quelque chose qui s'adresse à Adan lui-même plutôt qu'à l'injustice abstraite du système.

« Tu as peur du procès ».

Adan ne répond pas. Il n'a pas besoin de répondre, la réponse est là, elle est évidente, elle est dans le corps allongé sur le lit de cette cellule avec ses bras le long du corps et cette tension dans la mâchoire qu'il ne desserre complètement que dans le sommeil.

« Tu as peur qu'ils décident avant d'entrer dans la salle ».

Oui.

« Tu as peur qu'Eliau Cross soit brillant et que ça ne change rien quand même ».

Oui.

« Tu as peur que la couleur de ta peau soit plus forte que tous les arguments ».

Adan ouvre les yeux dans le noir de la cellule.

Oui.

« Je vais te dire quelque chose ».

La voix d'Adams, cette voix qui n'est pas une voix, ce processus intérieur qui ressemble à une voix parce que la langue humaine n'a pas d'autre façon de décrire ce qui se passe.

« Je vais te dire quelque chose que tu ne veux pas entendre. Ils ont peut-être déjà décidé. Le jury est blanc. Le procureur est Harte. Les preuves ont été fabriquées par quelqu'un qui a vingt ans de pratique de la fabrication de preuves dans cette ville. Elian Cross est brillant, oui. Mais Elian Cross est seul dans un prétoire de L'Extérieur avec son costume noir, sa diction parfaite et tout ce qu'il a construit ... et il est seul. Ils ont peut-être déjà décidé ».

Adan fixe le plafond.

« Et si c'est le cas, si tu ne sors pas de là, qu'est-ce que ça dit sur ce monde ? Qu'est-ce que ça dit sur le fait que tu as passé trente et un ans à baisser les yeux et à dire merci et à sourire et à exister le plus petit possible pour qu'ils te laissent tranquille ? Qu'est-ce que ça dit sur la survie, Adan ? Est-ce que tu as survécu ou est-ce que tu as juste différé ? »

Ces questions restent.

Elles restent dans la cellule après qu'Adams s'est tu. Elles s'accrochent aux murs en béton, elles se posent sur le lit étroit, elles existent dans l'air

de cette pièce de quatre pas sur quatre pas avec la même obstination silencieuse que la lumière qui filtre sous la porte depuis le couloir.

Adan ne répond pas tout de suite.

Il réfléchit.

Vraiment. Pas pour retarder, pour réfléchir. Pour prendre ces questions et les tenir devant lui et les regarder avec honnêteté, avec la même honnêteté qu'il a finalement accordée à l'existence d'Adams.

Est-ce que tu as survécu ou est-ce que tu as juste différé ?

Il pense à L'Intérieur. Aux quatre mètres sur trois. Aux mercis inutiles. Aux yeux baissés. Aux onze sourires un mardi quelconque dans les couloirs d'un hôpital qui ne le soignerait pas.

Il pense à Dieye, un nom qu'Adams lui a appris, un homme qu'il n'a jamais rencontré, un homme disparu parce qu'il avait dit non à un document falsifié.

Il pense à Tomas, Elian lui en a parlé lors de leur dernière rencontre à la prison, avec cette franchise particulière d'un homme qui a décidé de ne pas mentir à son client même quand la vérité coûte.

Disparu.

Résistance lors du contrôle.

Tomas qui avait accepté de témoigner et qui avait payé pour cette acceptation avec tout ce que payer peut signifier dans cette ville.

Adan se redresse dans le noir. Il s'assoit sur le bord du lit.

Quatre pas. Quatre pas.

Il se lève. Il marche. Quatre pas dans un sens. Quatre pas dans l'autre. Plusieurs fois. Pas pour mesurer, pour penser en mouvement, pour laisser les questions se déplacer à travers le corps plutôt que de rester coincées dans la tête.

Il pense à Adams.

Il pense à ce qu'Adams fait, à la logique de ce qu'Adams fait, à cette liste qu'Adams tient, à ces nuits dans L'Extérieur avec la craie blanche. Il pense à Dieye et à Samuel Kess. Il pense aux cinq affaires non résolues qu'Elian lui a décrites à voix basse dans la salle de visite avec le gardien à deux mètres et les mots choisis avec la précision de quelqu'un qui sait que les murs ont des oreilles.

Il pense à ce que Adams a fait. Il pense à ce qu'il ressent par rapport à ce qu'Adams a fait.

Et là, dans cette cellule à cette heure de la nuit avec ses quatre pas et ses murs en béton, Adan arrive à quelque chose.

Quelque chose qu'il ne s'est jamais autorisé à regarder en face.

Ce qu'Adams a fait, ce que Adams fait, Adan ne peut pas l'approuver entièrement. Il ne peut pas. Pas parce que c'est mal au sens simple du terme, pas parce qu'il y a une règle quelque part qui dit clairement que c'est mal. Mais parce qu'Adan est un homme qui a passé sa vie à croire, même faiblement, même avec des convictions érodées par les côtes fracturées et les mercis inutiles et les numéros à la place des noms, à croire qu'il y avait une autre façon.

Une autre façon de traverser ce monde sans devenir ce que le monde voulait faire de lui.

Sans devenir une réponse à la violence par la violence.

Même juste. Même logique. Même compréhensible.

Mais. Il y a un « *mais* ».

Et ce « *mais* », ce « *mais* » est la chose la plus honnête qu'Adan ait pensée depuis longtemps.

Dieye est mort ou disparu parce qu'il avait dit non à un document falsifié. Tomas est mort ou disparu parce qu'il avait accepté de dire ce qu'il avait vu.

L'homme à quatorze ans. Les côtes. La botte. « *Oui monsieur* ». Le numéro quarante-sept. Les livres aux pages manquantes.

Les disparus dont les rapports disent résistance lors du contrôle. Les laissez-passer autour du cou comme des laisses.

« Est-ce que tu as survécu ou est-ce que tu as juste différé ? »

Adan s'arrête de marcher.

Il est au milieu de sa cellule, deux pas du mur d'un côté, deux pas du mur de l'autre. Le milieu exact. L'équidistance entre les quatre murs.

Il réalise quelque chose. Quelque chose de simple et de dévastateur.

Ce qu'il ressent par rapport à ce qu'Adams a fait, ce n'est pas de la répulsion.

C'est de la compréhension.

Une compréhension qu'il n'a pas choisie, qu'il ne revendique pas, qui est là quand même avec la persistance des choses vraies.

Il comprend Adams.

Pas comme on comprend quelqu'un d'autre.

Comme on se comprend soi-même.

Il se rassoit sur le lit.

Adams est là, cette présence intérieure, cette partie de lui qui attend, qui a toujours attendu, qui ne se presse jamais parce qu'elle sait que le temps finit toujours par amener les gens là où elle est.

« Tu comprends maintenant ».

— Je comprends, dit Adan à voix basse dans le noir de la cellule.

Pas pour Adams, pour lui-même. Pour être sûr que le mot existe dans l'air, qu'il a eu une existence physique, que ce n'est pas juste une pensée qu'on peut défaire.

— Je comprends. Ça ne veut pas dire que j'approuve tout.

« Je sais ».

— Ça ne veut pas dire que je veux être toi complètement.

« Je sais ça aussi ».

— Mais je comprends pourquoi tu existes.

Silence intérieur.

Puis...

« C'est suffisant pour l'instant ».

La ronde du gardien passe à minuit. Les pas dans le couloir. Le faisceau de la lampe sous la porte. Un arrêt d'une seconde. Le gardien vérifie, note, continue.

Adan écoute les pas s'éloigner.

Il pense à Elian. À sa façon de tenir le dossier, à la façon dont il l'avait regardé dans la salle de visite ce regard de reconnaissance qu'Adan avait noté sans savoir encore quoi en faire. Un homme qui a traversé La Ligne et qui est venu de l'autre côté défendre quelqu'un qui n'a pas pu traverser.

Il pense à Marcus.

Marcus qui a dit : « *baisse les yeux c'est de la survie* ». Et qui a dit : « *j'ai appelé Elian* » et qui vient le voir chaque semaine avec ce visage qui ne montre rien et qui montre tout.

Il pense à Nora Vane.

Cette femme qui est revenue trois fois. Qui lui a dit : « *la prochaine fois ne remettez pas la chaise* ». Qui l'a regardé avec des yeux qui ne classifiaient pas, qui regardaient.

Ces gens-là.

Ces gens qui se battent pour lui, chacun avec ce qu'il a, chacun avec ce qu'il peut, chacun en risquant quelque chose de réel.

Tomas avait risqué tout.

Adan pense à ça longtemps.

À ces gens qui risquent pour lui pendant qu'il est là dans cette cellule à quatre pas sur quatre pas à comprendre progressivement ce qu'il porte en lui et ce que ce monde lui a fait.

Et quelque chose se pose.

Quelque chose qui n'est pas de la résignation et n'est pas de l'espoir au sens naïf du terme. Quelque chose de plus solide que les deux. Quelque chose qui ressemble à une décision, pas une grande décision avec des mots et des formules, juste une orientation.

Il va survivre à ce procès.

Pas parce que la justice va être rendue, il ne sait pas si la justice va être rendue, Adams lui a dit que le jury est blanc et qu'ils ont peut-être déjà décidé et Adan n'a pas de raison de ne pas croire Adams sur ce point.

Il va survivre parce que Elian travaille. Parce que Nora a décidé de quel côté elle est. Parce que Marcus existe.

Parce que Tomas a dit « *d'accord* » en regardant ses mains et que cette décision mérite que quelqu'un continue.

Il s'allonge. Il ferme les yeux.

Dans le noir de la cellule Adams est là. Pas menaçant, pas impatient. Juste là. Avec cette patience absolue qui a toujours été sa marque, cette façon d'attendre que les choses arrivent à lui plutôt que d'aller les chercher.

— Adams.

« *Oui* ».

— Le procès. Quoi qu'il arrive ... après le procès.

« *Oui* ».

— Je veux qu'on parle. Vraiment parler. Pas toi qui me parles. Nous deux.

Un silence.

Pas un silence de refus, un silence de quelque chose qui se pose, qui enregistre, qui prend une décision de son côté aussi.

« *D'accord* ».

— D'accord.

Adan dort.

Cette nuit il dort vraiment, pas le demi-sommeil de vigilance des premières semaines, pas l'épuisement de la résistance. Un sommeil plus profond. Plus proche de ce que le sommeil est censé être.

Dans ce sommeil, des visages. Pas des visages inconnus cette fois.

Des visages qu'il reconnaît. Marcus. Elia. Nora.

Tomas, un visage qu'il n'a jamais vu en vrai mais qu'il reconstruit à partir de ce qu'Elia lui en a dit, un visage de quarante-cinq ans avec des mains de travailleur et quelque chose dans les yeux de quelqu'un qui a regardé ses mains et dit « *d'accord* ».

Et Adams.

Pour la première fois, Adams dans le rêve d'Adan. Pas comme une voix, comme un visage. Son propre visage mais différent, les yeux ouverts différemment, les épaules portant quelque chose que le visage d'Adan de jour ne porte pas.

Ils se regardent dans le rêve.

Adan et Adams. Le même corps. Deux façons d'y habiter.

Ni l'un ni l'autre ne dit rien. Ils n'ont pas besoin de dire quoi que ce soit.

Le matin arrive.

La lumière institutionnelle de la prison s'allume à six heures. Pas le soleil, des néons, mais de la lumière quand même, une information que la nuit est finie et que le jour va demander ce que les jours demandent.

Adan ouvre les yeux. Il vérifie. Il est là.

Adan, du début jusqu'à maintenant. Il s'assoit sur le bord du lit. Il pose les pieds au sol.

Il ne compte pas les pas ce matin.

Dans quelques semaines le procès va commencer.

Dans quelques semaines Elian va se lever dans un prétoire de Cendres et dire des choses que Cendres n'a pas envie d'entendre. Dans quelques semaines Nora Vane va prendre la barre et choisir ses mots avec une précision chirurgicale. Dans quelques semaines un jury entièrement blanc va délibérer sur le sort d'un homme de L'Intérieur.

Et tout ça, tout ce qui va se passer dans ces quelques semaines, sera ce que sera la justice à Cendres.

Avec tout ce que ce mot contient de promesses non tenues. Avec tout ce qu'il contient aussi ... parfois, rarement, contre toute logique, de possible.

Adan se lève. Il fait ses quatre pas dans un sens. Il fait ses quatre pas dans l'autre.

Cette fois il ne compte pas pour mesurer l'enfermement.

Il marche juste. Parce que les corps marchent. Parce que les corps continuent.

Parce que continuer, même dans une cellule de quatre pas sur quatre pas dans une prison de L'Extérieur à Cendres, continuer c'est la seule forme de résistance qui ne soit pas inscrite dans les rapports de la milice.

La seule qu'ils ne peuvent pas encore confisquer.

PARTIE VI
- LE PROCÈS -

Le Palais de Justice de Cendres.

Il faut le décrire.

Pas parce qu'un bâtiment mérite une description, parce que celui-là est une déclaration. Une déclaration architecturale, délibérée, construite pierre par pierre avec l'intention précise de produire un effet sur ceux qui s'en approchent. L'effet de la petitesse. L'effet de l'insignifiance. L'effet de quelqu'un qui regarde quelque chose de tellement plus grand que lui qu'il comprend avant même d'entrer que les rapports de force à l'intérieur seront les mêmes qu'à l'extérieur.

Du marbre blanc.

Des colonnes, hautes, lisses, froides. Le genre de colonnes qui n'ont aucune fonction structurelle, qui sont là uniquement pour la verticalité, pour l'écrasement vers le haut, pour ce message silencieux que l'architecture envoie aux corps qui passent dessous.

« Tu es petit. Ici les choses sont grandes, anciennes et établies. Ta présence ici est une tolérance pas un droit ».

Des marches larges qui montent vers les portes. Pas par nécessité, par symbole. On ne monte pas dans ce bâtiment, on grimpe. On se hisse. On

arrive en haut les jambes qui ont travaillé et le corps qui a déjà compris quelque chose sur sa propre position dans ce qui va suivre.

Ce matin le ciel de Cendres est bas et gris.

Le genre de ciel qui n'a pas décidé s'il va pleuvoir ou pas, qui tient sa décision en suspens avec cette indifférence particulière du mauvais temps qui n'a rien à prouver parce qu'il finira par arriver de toute façon.

Elian arrive le premier.

Il arrive toujours en avance. Pas le réflexe de Nora qui arrive en avance pour voir avant d'être vue, quelque chose de différent. Le réflexe de quelqu'un qui a besoin que l'espace lui appartienne un moment avant que l'espace appartienne à tout le monde. Qui a besoin de marcher dans ce prétoire vide, de sentir l'acoustique, de voir comment la lumière tombe sur les tables et les chaises et le box des accusés, de calculer les angles et les distances avant que les gens arrivent et que les enjeux deviennent réels et immédiats et irréversibles.

Il monte les marches.

Il passe les contrôles de sécurité. Les gardes qui le reconnaissent, pas avec de la chaleur, avec cette neutralité professionnelle qui est la forme de respect minimal qu'on accorde aux gens qu'on ne peut pas ignorer tout en préférant ne pas les voir.

Il entre dans le prétoire.

Le prétoire de Cendres.

Un espace haut de plafond, encore cette verticalité, encore cet écrasement vers le haut. Des bancs en bois sombre de chaque côté, comme une église, comme si la justice était une religion et le juge un dieu assis sur son estrade qui regarde les mortels se débattre en dessous.

Elian s'arrête au milieu. Il regarde.

La table de la défense. À gauche, plus petite que la table du procureur, plus proche du jury. Ce détail de la taille des tables il l'avait noté la première fois qu'il avait plaidé ici il y a quinze ans et il n'a jamais cessé de le noter à chaque fois depuis. La table de la défense est plus petite. Personne ne peut vous dire que c'est délibéré. Personne ne peut vous dire que ce n'est pas.

La table de Harte. À droite, face au jury, avec cet espace entre la table et le box des jurés qui dit quelque chose sur la proximité, sur l'alliance implicite entre le procureur et ceux qui vont décider.

Le box des accusés. Encadré de bois, légèrement surélevé, visible de partout dans la salle. Pas pour que l'accusé voie mieux, pour que tout le monde voie l'accusé. Pour que le regard du prétoire converge vers cet homme ou cette femme désigné comme problème, comme anomalie, comme ce qui doit être jugé.

Adan va s'asseoir là.

Adan, avec ses mains et ses quatre pas et ses nuits perdues et Adams qui vit en lui et les vingt ans de mercis inutiles et les deux côtes fracturées à quatorze ans.

Adan va s'asseoir là et le prétoire entier va le regarder et décider ce qu'il est.

Elian pose son sac sur la table de la défense. Il sort ses dossiers.

Il les organise dans l'ordre qu'il a décidé. Pas l'ordre chronologique, l'ordre stratégique, l'ordre qui construit un récit, qui pose les pièces les unes après les autres de la façon qui les rend les plus difficiles à ignorer.

Les caméras en panne qui voient.

L'évolution du témoignage de Claire Doyle. Les liens financiers entre Harte et la première victime d'Adams, qu'il peut montrer sans expliquer pourquoi il les montre encore, en laissant les jurés faire le chemin eux-mêmes, en les menant à la conclusion sans la formuler, parce que les conclusions auxquelles on arrive soi-même sont celles auxquelles on croit le plus.

Le dossier médical d'Adan. Incomplet, fragmentaire, avec les lacunes que vingt ans de médecine de L'Intérieur produisent, mais suffisant pour

établir l'histoire d'un homme sans antécédents violents, sans casier, sans rien qui ressemble à ce dont il est accusé.

Et Nora.

Nora qui va prendre la barre et témoigner sur le trouble dissociatif avec une précision que Harte ne pourra pas démolir parce que Nora est irréfutable sur son terrain et que son terrain c'est la tête d'Adan et que dans la tête d'Adan Nora a été plus loin que n'importe quel autre clinicien de Cendres.

La salle commence à se remplir.

D'abord les greffiers. Des fonctionnaires blancs qui installent les documents, vérifient les équipements, créent cette infrastructure administrative du procès qui dit que tout va se passer dans les règles, que les formes vont être respectées, que la procédure va suivre son cours.

Les formes. Les procédures.

Le cours.

Elian regarde les greffiers travailler et il pense à tout ce que les formes et les procédures et les cours peuvent contenir d'injustice quand les mains qui les tiennent ont décidé ce que les formes doivent produire.

Puis les avocats. Des confrères blancs qui traversent la salle avec leurs dossiers, qui échangent des regards avec Elian, certains avec une

neutralité professionnelle, certains avec quelque chose de plus difficile à nommer. Pas de l'hostilité ouverte, l'hostilité ouverte serait trop lisible, trop nommable, trop facilement transformable en argument. Quelque chose de plus subtil. Cette façon qu'ont certains collègues blancs de regarder Elian Cross dans un prétoire depuis vingt ans, comme si sa présence posait une question à laquelle ils préféreraient ne pas avoir à répondre.

« Qu'est-ce que tu fais là ? ».

Pas dans ce prétoire en général, Elian Cross dans ce prétoire en général ça ils l'ont accepté, ça a été digéré. Mais dans ce prétoire pour cette affaire, pour Adan Welles, pour un Noir accusé d'avoir agressé une Blanche, pour quelque chose qui va remuer des choses que ces couloirs préfèrent laisser non remuées.

« Qu'est-ce que tu fais là ».

Elian répond à ces regards par rien. Pas de la hauteur, de la concentration.

Il a un travail à faire.

Harte arrive à neuf heures moins dix.

Ponctuel. Toujours ponctuel. Harte est un homme qui comprend que la ponctualité est une forme de pouvoir, arriver à l'heure dit que le temps

des autres est calibré sur le vôtre, que vous n'avez pas besoin d'arriver en avance parce que l'espace vous appartient de toute façon.

Il traverse la salle sans regarder Elian directement.

Pas par négligence, par stratégie. Ignorer quelqu'un dans un prétoire c'est le réduire. C'est dire aux personnes qui observent : *ce quelqu'un n'est pas à la hauteur de mon attention.*

Elian note le non-regard. Il note tout.

Il inscrit mentalement chaque microdécision de Harte dans le registre des choses qui lui diront comment l'homme va se comporter aujourd'hui. Les moments de certitude, les moments d'ajustement, les endroits où la confiance de Harte va tenir et les endroits où elle va montrer ses fissures.

Parce qu'il y a des fissures.

Elian les sait. Il les a trouvées dans les dossiers. Il va maintenant les trouver dans l'homme.

Le public entre.

Les bancs se remplissent et la géographie de ce remplissage dit tout sur Cendres sans qu'un mot soit prononcé. Au fond les quelques habitants de L'Intérieur qui ont pu traverser La Ligne pour être là. Une dizaine, peut-être quinze, arrivés tôt pour avoir de la place parce qu'ils savaient

qu'ils ne pourraient pas entrer en nombre. Ils s'assoient ensemble, dos aux murs, les regards qui font le tour de la salle avec le réflexe appris.

Devant eux les familles blanches de L'Extérieur. Des gens qui connaissent Harte ou qui connaissent quelqu'un qui connaît Harte ou qui sont juste là parce que cette affaire est devenue quelque chose dans Cendres, une affaire qui dépasse Adan Welles et Claire Doyle et qui est devenue une affaire sur ce que Cendres est et ce que Cendres décide d'être encore.

Marcus est parmi les habitants de L'Intérieur au fond.

Elian ne le cherche pas, il sait qu'il est là. Il ne se retourne pas. Se retourner pour chercher Marcus ça déplacerait quelque chose dans la concentration dont il a besoin. Mais il sait. Marcus est là, dos au mur, face aux issues, avec ses mains dans les poches et ce visage qui ne montre rien et qui montre tout.

Adan entre.

Deux gardiens de chaque côté. Il marche avec sa démarche mesurée, économe, cette façon d'exister qui prend le moins de place possible même dans des situations où prendre de la place serait compréhensible voire légitime. Il traverse la salle sans regarder le public, pas par peur, par concentration. Adan regarde droit devant lui avec cette présence

totale de quelqu'un qui a décidé d'être là pleinement, de ne pas se dissoudre dans la machinerie du prétoire.

Il s'assoit dans le box des accusés. Il regarde Elian.

Elian le regarde en retour.

Pas un signe de la tête, pas un geste d'encouragement. Juste un regard qui dit « *je suis là, le dossier est prêt, on fait ce qu'on est venu faire* ».

Adan hoche la tête imperceptiblement.

Un seul mouvement. Sobre. Qui dit : « *d'accord* ».

Le juge entre.

Il s'appelle Moran. Soixante ans, blanc, une façon de s'asseoir sur son estrade qui ressemble exactement à ce qu'elle est, quelqu'un qui s'assoit sur son estrade depuis vingt ans et qui a depuis longtemps cessé de se demander si cette estrade est juste ou si ce qu'on y fait est juste ou si les gens en dessous méritent ce que les gens en dessous reçoivent généralement.

Moran applique la loi.

Pas la justice, la loi. La distinction est importante et Moran ne la fait pas parce que pour Moran la loi et la justice sont la même chose par

définition et cette définition-là lui convient parfaitement parce qu'elle lui permet de ne pas questionner.

Elian connaît Moran. Il a plaidé devant lui sept fois. Il a gagné quatre fois, perdu deux fois, obtenu un non-lieu une fois. Il sait comment Moran pense. Pas avec malveillance, avec le pire de tout, avec la bonne conscience de quelqu'un qui croit dans le système qu'il incarne.

— L'affaire est ouverte. L'État de Cendres contre Adan Welles, chef d'accusation, agression avec violence sur la personne de Claire Doyle, dans le district de Marlowe, en date du neuf novembre.

La voix de Moran remplit le prétoire avec cette acoustique particulière. Les plafonds hauts renvoient les mots, les amplifient légèrement, leur donnent ce poids de l'institution qui dit que ce qui est dit ici compte, que ce qui est dit ici va être inscrit quelque part, que ce qui est dit ici va décider de quelque chose.

Adan Welles. Ce nom dans ce prétoire.

Ce nom sur les lèvres d'un juge blanc dans un prétoire de marbre blanc à Cendres, ce nom qui est l'homme que Marcus attend chaque semaine en prison, l'homme qui dessine des visages dans un carnet, l'homme qui dit merci aux gardes de La Ligne et qui avait à quatorze ans deux côtes fracturées et quelque chose dans les yeux qui avait décidé de ne pas guérir.

Ce nom. Réduit à un chef d'accusation. Réduit à une date et un lieu et une désignation légale.

Harte se lève pour l'ouverture.

Il a ce mouvement, cette façon de se lever qui précède toujours sa prise de parole, un mouvement lent, délibéré, qui prend tout le temps qu'il veut parce qu'il sait que le prétoire va attendre. Vingt ans de certitude dans chaque articulation.

Il regarde le jury.

Douze personnes. Toutes blanches. Sélectionnées au terme d'un processus de sélection que Elian a contesté point par point ... et perdu point par point, chaque contestation rejetée avec une courtoisie judiciaire qui cache mal ce qu'elle signifie réellement. Le jury est ce qu'il est. Elian le savait avant que le processus commence.

Il plaide quand même.

— Mesdames et Messieurs les jurés, commence Harte avec cette voix de procureur, grave, posée, calibrée pour la confiance. Le genre de voix qu'on entend et qu'on croit avant même d'avoir traité le contenu.
« *Cette affaire est simple* ».

Simple.

Elian note le mot. Simple. Le mot que choisit Harte pour ouvrir. Pas « *grave* », pas « *sérieuse* », pas « *complexe* » ... simple. Le mot qui dit aux jurés : *ne cherchez pas de complications. La réalité ici est droite et claire. Un homme a fait quelque chose à une femme. Jugez l'homme.*

— Une femme a été agressée. Elle a été retrouvée inconsciente dans une rue de Marlowe, le poignet fracturé, le visage tuméfié. Elle a identifié son agresseur. Un homme noir, grand, avec des yeux étranges. Les caméras de La Ligne ont filmé cet homme traversant La Ligne illégalement dans la nuit du crime. Cet homme est Adan Welles.

Harte laisse le silence travailler.

Un silence de trois secondes. Calculé, professionnel, qui laisse le temps aux mots de se déposer dans les têtes des jurés avec tout le poids qu'il veut qu'ils aient.

— L'État vous demandera de regarder les faits. Rien que les faits. Et les faits parleront d'eux-mêmes.

Il se rassoit.

Elian se lève.

Il n'a pas le même mouvement que Harte, pas cette lenteur de la certitude absolue. Il se lève avec la vitesse de quelqu'un qui a des choses à dire et qui ne va pas faire attendre les gens pour les dire. Quelque chose

dans ce seul mouvement dit déjà : *l'autre côté va aller vite et aller loin et ne pas vous laisser vous installer dans la version simple.*

Il regarde le jury.

Douze personnes blanches qui le regardent en retour avec des expressions qu'il lit rapidement. De la neutralité affichée pour certains, de la curiosité prudente pour d'autres, et pour deux ou trois au moins quelque chose de plus difficile à nommer, quelque chose qui ressemble à une résistance préalable à tout ce qu'il va dire.

Il les regarde quand même. Il parle quand même.

— Mesdames et Messieurs les jurés. Maître Harte a raison sur une chose, cette affaire est simple. Mais pas de la façon qu'il vous dit.

Pause.

— Cette affaire est simple parce qu'elle repose sur un mensonge. Un seul. Un mensonge construit avec soin, fabriqué avec méthode, produit par quelqu'un qui a les ressources et l'autorité pour fabriquer des mensonges qui ressemblent à des vérités.

Il voit quelque chose se déplacer dans certains visages du jury. Pas de l'accord, pas encore. De l'attention. C'est suffisant pour l'instant.

— Je vais vous montrer ce mensonge. Je vais vous montrer comment il a été fabriqué, par qui, et pourquoi. Je vais vous montrer que les preuves dans ce dossier ne prouvent pas ce qu'on vous dit qu'elles

prouvent. Et je vais vous montrer que pendant que vous examinez ces preuves, un témoin qui aurait pu vous aider à comprendre a disparu.

Il laisse ce mot, disparu, exister dans l'air du prétoire.

— Disparu de la même façon que des gens disparaissent à Cendres quand ils ont vu quelque chose qu'on préfère qu'ils n'aient pas vu.

Harte se lève.

— Objection, votre honneur, argumentaire sans fondement

Moran.

— Objection retenue, Maître Cross, tenez-vous aux faits.

Elian hoche la tête.

— Aux faits. Absolument. C'est précisément ce que je vais faire.

Il se rassoit.

La salle vibre.

Pas littéralement, mais cette tension qui existe dans les prétoires quand deux récits entrent en collision, quand le résultat n'est pas encore écrit, quand quelque chose qui aurait dû être simple se révèle en train de devenir autre chose.

Dans le box des accusés Adan est immobile.

Ses mains sont posées à plat sur le bord du box. Les paumes vers le bas, les doigts ouverts. Pas crispées, pas retenues. Ouvertes. Comme quelqu'un qui a décidé de ne rien cacher. Ni les mains ni ce que les mains ont fait ... ni ce qui vit dans le corps auquel ces mains appartiennent.

Dans le public au fond Marcus regarde. Il ne dit rien.

Il regarde Elian.

Et dans ce regard, cette chose qu'Elian ne cherchait pas et qu'il reçoit quand même, qu'il recevra encore pendant les jours qui vont suivre dans ce prétoire, dans ce regard quelque chose qui ressemble à de la confiance.

Pas de la confiance aveugle. De la confiance qui a pesé et compté et calculé et qui a quand même décidé.

Le procès commence.

Le premier jour du procès appartient à Harte.

Elian le sait avant que ça commence, le premier jour appartient toujours à l'accusation dans les affaires comme celle-là. Pas parce que l'accusation a nécessairement les meilleures preuves. Parce que l'accusation a la narration la plus simple. Et dans un prétoire devant un jury la narration simple entre en premier et creuse un sillon dans les têtes que tout ce qui vient ensuite doit remonter.

Elian laisse Harte avoir son premier jour.

Il écoute. Il note. Il attend.

Le premier témoin de Harte est le chef de la milice privée du segment Nord-Est de La Ligne.

Un homme s'appelle Garrett. Cinquante ans, massif, avec cette façon de s'asseoir dans le box des témoins qui dit qu'il est habitué aux prétoires, qu'il a dit des choses dans des prétoires avant et que ça s'est bien passé et qu'il n'a aucune raison de croire que ça ne va pas bien se passer encore.

Harte l'amène méthodiquement à décrire la nuit du neuf novembre. Les caméras. L'enregistrement. La silhouette filmée à vingt-trois heures

douze au niveau du passage nord-est. La correspondance avec la description d'Adan Welles.

C'est propre. C'est clair. C'est présenté avec la précision d'un homme qui a répété cet exposé suffisamment de fois pour que chaque mot soit à sa place.

Puis Harte cède la parole à Elian pour le contre-interrogatoire.

Elian se lève.

Il prend une chemise dans son dossier. Une chemise cartonnée bleue qu'il tient fermée pour l'instant, qu'il pose devant lui sur la table comme une pièce à conviction dont l'existence est déjà un argument avant même d'être ouverte.

— Monsieur Garrett. Les caméras du segment Nord-Est de La Ligne, elles fonctionnent normalement en continu, c'est bien ça ?

— Correct.

— En continu. Vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Sept jours sur sept.

— C'est ça.

— Et elles ont fonctionné normalement dans la nuit du neuf novembre ?

— Correct.

Elian ouvre la chemise.

— Je dépose en pièce à conviction le rapport de maintenance des caméras du segment nord-est de La Ligne pour les douze derniers mois. Je vous demande de regarder la page sept.

Garrett regarde. Son expression ne change pas. Pas d'un coup. Quelque chose se déplace très légèrement dans les muscles autour des yeux. Quelque chose qui ne se voit que si on sait quoi chercher.

Elian sait quoi chercher.

— Pouvez-vous lire la mention du trois novembre ?

— Panne signalée. Segment Nord-Est. Caméras quatorze à dix-neuf.

— Et la mention du dix-sept novembre ?

— Réparation complète effectuée. Caméras quatorze à dix-neuf.

— Donc entre le trois et le dix-sept novembre, incluant la nuit du neuf, les caméras quatorze à dix-neuf du segment Nord-Est étaient officiellement en panne.

— Il y a eu un rétablissement temporaire...

— Je n'ai pas posé de question sur un rétablissement temporaire, dit Elian. J'ai demandé si les caméras étaient officiellement en panne entre le trois et le dix-sept novembre.

Silence.

— Oui. Officiellement.

— Merci. Je n'ai pas d'autres questions pour ce témoin.

Harte redirige immédiatement.

— Monsieur Garrett. Ce rétablissement temporaire, expliquez au jury dans quel cadre il a eu lieu.

— Dans le cadre d'un contrôle d'urgence mandaté par le bureau du procureur. Le neuf novembre à vingt-deux heures quarante-cinq. Les caméras ont été rétablies temporairement pour un contrôle de routine demandé par...

— Par mon bureau, complète Harte avec la fluidité de quelqu'un qui anticipe l'objection et qui préfère la formuler lui-même. Dans le cadre de nos attributions légales en matière de surveillance de La Ligne.

Il se rassoit avec la satisfaction de quelqu'un qui a récupéré le terrain.

Dans le box des accusés Adan regarde ses mains.

Dans le public Marcus regarde Elian.

Elian ne regarde personne, il note dans son carnet.

« *Il a mordu* ».

Le deuxième témoin de Harte est un médecin légiste qui décrit les blessures de Claire Doyle avec une précision clinique déshumanisante. Pas par malveillance, par profession. Par cette façon qu'ont les médecins légistes de parler des corps qui ont subi des choses comme s'ils décrivaient des objets endommagés plutôt que des personnes abîmées.

Poignet fracturé. Traumatisme facial. Contusions multiples compatibles avec une agression physique directe.

Elian ne contre-interroge pas sur les blessures.

Les blessures sont réelles, il ne conteste pas les blessures. Claire Doyle a été agressée. Quelque chose s'est passé à Marlowe cette nuit-là. Il ne cherche pas à effacer ça.

Il pose juste deux questions.

— Docteur. Dans votre expertise médicale, les blessures que vous décrivez, peuvent-elles vous informer sur l'identité de l'agresseur ?

— Non. Elles informent sur la nature et la gravité de l'agression.

— Elles ne peuvent pas vous dire qui a fait ces blessures.

— Non.

— Merci.

Le troisième témoin de Harte est celui qu'Elia attendait le plus.

Claire Doyle.

Elle entre dans la salle avec cette façon de marcher de quelqu'un qui sait que tout le monde la regarde et qui a décidé comment elle va porter ce regard. Pas de la fragilité affichée, quelque chose de plus complexe. Une femme de vingt-huit ans qui porte quelque chose sur les épaules depuis la nuit du neuf novembre et qui a appris dans les semaines qui ont suivi à porter ça d'une façon qui serve ce qu'on lui demande de servir.

Elle s'assoit dans le box des témoins.

Elle prête serment. Elle regarde Harte.

Harte la conduit à travers son récit avec la douceur de quelqu'un qui protège quelque chose de fragile. Pas parce que Claire Doyle est fragile, parce que son témoignage est fragile et qu'il le sait et que la douceur est la façon de tenir ensemble ce qui pourrait se défaire.

La nuit du neuf elle rentrait du bar, la rue derrière chez elle. L'homme qui l'a suivie. L'attaque. L'obscurité.

Et le visage.

— Vous avez pu voir le visage de votre agresseur ?

— Oui. Quand il s'est approché il y avait de la lumière d'un réverbère.

— Décrivez ce que vous avez vu.

— Un homme noir. Grand. Avec des yeux, des yeux qui n'avaient pas l'air normaux. Étranges. Comme si ce n'était pas vraiment lui qui regardait.

« *Comme si ce n'était pas vraiment lui qui regardait* ».

Elian écrit cette phrase mot pour mot. Il l'entoure. Il la regarde.

Harte finit. Il cède la parole. Elian se lève.

Il ne prend aucun dossier. Aucune chemise cartonnée. Il s'approche du box des témoins avec juste son carnet et son stylo et cette attention totale qui est sa façon à lui d'entrer dans un contre-interrogatoire. Pas avec des documents, avec une présence.

— Madame Doyle. Vous venez de décrire les yeux de votre agresseur : « *comme si ce n'était pas vraiment lui qui regardait* ». C'est une formulation précise et particulière. Comment vous est-elle venue ?

Claire Doyle le regarde.

— C'est ce que j'ai vu.

— C'est ce que vous avez vu le neuf novembre ?

— Oui.

— Intéressant. Parce que dans votre première déposition enregistrée le dix novembre, le lendemain des faits, vous avez dit, je cite, « *il faisait sombre. Il était grand* ». Deux phrases. Pas de mention des yeux.

Silence.

— Dans votre deuxième déposition du douze novembre vous avez mentionné pour la première fois « *un homme noir* ». Dans votre troisième déposition du quinze vous avez ajouté « *des yeux étranges* ». Et aujourd'hui vous ajoutez « *comme si ce n'était pas vraiment lui qui regardait* ».

Elian pose son carnet.

— Madame Doyle. Vos souvenirs de cette nuit, ils se précisent avec le temps ou ils s'approfondissent avec les conversations ?

Harte se lève.

— Objection, votre honneur, la défense insinue.

Moran.

— Reformulez, Maître Cross.

— Entre votre première et votre troisième déposition, avez-vous eu des conversations avec des représentants du bureau du procureur ?

— Les enquêteurs sont venus me voir pour...

— Oui ou non.

— Oui.

— Combien de fois ?

— Deux fois.

— Et après ces deux visites, votre mémoire de cette nuit a produit des détails nouveaux.

— J'ai eu le temps de me souvenir...

— Vous avez eu le temps ou vous avez eu de l'aide ?

Harte.

— Objection.

Moran

— Accordée. Maître Cross...

— Je retire la question. Je n'ai pas d'autres questions pour ce témoin.

Il se rassoit. Il ne regarde pas le jury.

Il sait que certains jurés ont entendu. Il ne sait pas combien. Il ne sait pas jusqu'où ce qu'ils ont entendu va aller dans leurs délibérations.

Il fait ce qu'il peut. Avec ce qu'il a.

La pause de midi.

Elian mange seul dans une salle adjacente, un sandwich qu'il ne goûte pas, du café qu'il boit mécaniquement. Il relit ses notes. Il ajuste ce qu'il doit ajuster. Il prépare l'après-midi.

La porte s'ouvre. Marcus entre.

Il n'aurait pas dû. Pas pendant le procès, pas dans cet espace, pas d'une façon qui pourrait être vue et interprétée. Mais Marcus est là et Elian ne lui dit pas de partir parce que Marcus ne fait jamais rien sans raison.

Il s'assoit en face. Il ne dit rien pendant un moment.

Puis : « *tu tiens ?* ». Pas une question.

— Je tiens, dit Elian.

— Le jury. Tu les vois comment.

— Deux ou trois qui écoutent vraiment. Les autres, je ne sais pas encore.

— Deux ou trois c'est suffisant ?

— Si je fais mon travail. Peut-être.

Marcus regarde la table entre eux.

— Adan ce matin dans le box.

— Je l'ai vu.

— Il avait les mains ouvertes.

— Je sais.

— Tu sais ce que ça veut dire pour lui. Les mains ouvertes. Adan qui ne cache rien.

Elian le regarde.

— Je sais ce que ça veut dire.

Marcus se lève.

— Alors fais en sorte que ça vaille quelque chose.

Il part.

L'après-midi.

Harte appelle un enquêteur de L'Extérieur qui a conduit l'investigation après l'agression. Un homme propre, précis, qui décrit les éléments de

l'enquête avec la même fluidité que Garrett ce matin. Préparé, répété, solide en surface.

Elian contre-interroge sur un seul point.

— Dans le cadre de votre enquête, avez-vous investigué les antécédents de Claire Doyle à Marlowe ? Ses contacts dans ce quartier ? Ses fréquentations ?

— Madame Doyle est la victime dans cette affaire...

— C'est noté. Avez-vous investigué ses contacts à Marlowe ?

— Nous avons enquêté sur les faits de l'agression...

— Vous n'avez pas investigué ses contacts à Marlowe.

— Non.

— Vous n'avez pas cherché à établir si Claire Doyle avait des liens avec un habitant de L'Intérieur qui a disparu trois semaines avant l'agression.

Harte.

— Objection, votre honneur, la défense introduit des éléments sans fondement.

Moran.

— Maître Cross, si vous n'avez pas de preuves à l'appui de cette ligne de questionnement...

— Je les présenterai dans le cadre de mon dossier, dit Elian. Je voulais juste établir que l'enquête de l'accusation n'a pas cherché à les trouver.

Il se rassoit.

La fin de la première journée. Moran lève la séance.

Le prétoire se vide progressivement. Jurés escortés, public qui sort, greffiers qui rangent.

Elian reste à sa table un moment.

Il range ses dossiers dans l'ordre du lendemain. Il vérifie ce qu'il a. Ce qu'il n'a pas. Ce qu'il va devoir construire en temps réel si Harte fait des choses qu'Elian n'a pas anticipées et Harte fera des choses qu'Elian n'a pas anticipées parce que Harte fait toujours quelque chose d'inattendu, c'est sa signature, c'est ce qui lui a permis de garder ce bureau pendant vingt ans.

Il ferme le dernier dossier. Il lève les yeux.

Le prétoire est presque vide.

Dans le box des accusés. Vide maintenant, Adan a été reconduit en cellule, juste la chaise.

Elian regarde la chaise. Il pense à Adan qui avait les mains ouvertes.

Il pense à Marcus qui avait dit : « *fais en sorte que ça vaille quelque chose* ». Il pense à Tomas. Il pense à Aïda et sept ans et cinq ans et deux ans.

Il se lève. Il prend son sac.

Il sort du prétoire.

Il monte les marches à l'envers, de l'intérieur vers l'extérieur, du marbre blanc vers le ciel bas de Cendres.

Dehors novembre attend avec son froid et son ciel qui n'a toujours pas décidé s'il va pleuvoir.

Elian descend les marches du Palais de Justice.

Il ne s'arrête pas. Il n'a pas le temps de s'arrêter.

Demain la défense commence.

Deuxième jour du procès.

La défense commence.

Elian se lève à cinq heures du matin.

Il n'a pas dormi. Deux heures peut-être, le minimum que le corps exige avant de se rallumer. Il s'habille dans le noir de son appartement sans photos. Costume noir. Chemise blanche. La cravate qu'il noue avec ce geste précis de quelqu'un qui fait la même chose chaque matin depuis vingt ans et dont les mains connaissent le chemin sans que le cerveau ait à s'en occuper.

Il fait du café. Il le boit debout dans sa cuisine en regardant le mur.

Il pense à ce qu'il va faire aujourd'hui.

Pas aux arguments. Les arguments sont dans le dossier, dans le carnet, dans la mémoire d'Elian Cross qui n'oublie rien de ce qu'il décide de ne pas oublier. Il pense à la façon. À l'ordre. À l'espace entre les mots où les jurés vont respirer et pendant ce souffle décider quelque chose.

Parce que les procès ne se gagnent pas uniquement avec des preuves.

Les preuves sont nécessaires, sans preuves il n'y a rien à construire. Mais les preuves sont du bois. Ce qui fait tenir l'édifice c'est la façon dont on les assemble. La logique visible. Le récit qui émerge des faits et qui dit : *regardez, voilà ce qui s'est vraiment passé, voilà pourquoi vous ne pouvez pas en bonne conscience condamner cet homme.*

Elian pose sa tasse. Il prend son sac.

Il sort.

Dans le prétoire à huit heures.

La même architecture, le même marbre, les mêmes colonnes. Mais quelque chose a changé depuis hier. Quelque chose dans l'air, dans la façon dont l'espace est habité ce matin. Comme si la première journée avait laissé une empreinte, avait légèrement modifié l'atmosphère, avait commencé à faire ce que les procès font quand ils ne sont pas des formalités ... exister réellement, peser réellement, avoir des conséquences réelles pour des gens réels.

Elian pose ses dossiers.

Il regarde la table de Harte, vide encore à cette heure. Il regarde le box des jurés, vide. Il regarde le box des accusés. Il pense à Adan qui va s'asseoir là dans une heure. Il pense aux mains ouvertes d'hier.

Harte arrive à neuf heures moins dix. Moran entre à neuf heures.

Adan entre à neuf heures deux. Les deux gardiens, la démarche mesurée, les mains visibles. Il s'assoit dans le box. Il regarde Elian.

Elian se lève immédiatement.

— Votre honneur. La défense appelle son premier témoin.

Le premier témoin d'Elian est un expert en systèmes de surveillance électronique.

Il s'appelle Voss, cinquante-cinq ans. Blanc, avec une réputation établie dans les deux camps du prétoire. Elian l'a choisi précisément pour ça, pour que Harte ne puisse pas attaquer sa crédibilité sans attaquer quelqu'un que les procureurs de Cendres ont eux-mêmes utilisé dans d'autres affaires.

Il fait asseoir Voss.

Il lui montre le rapport de maintenance des caméras du segment Nord-Est.

— Monsieur Voss. Dans votre expertise, un système de surveillance en panne officielle depuis six jours peut-il produire des images de qualité suffisante pour identifier une silhouette ?

— Non. Pas sans intervention technique active. Une panne de six jours sur ce type de système implique une dégradation des composants qui rend toute image utilisable impossible sans rétablissement complet préalable.

— Un rétablissement complet.

— Pas un rétablissement partiel. Un rétablissement complet, avec vérification technique, recalibrage, tests de qualité. Ce processus prend au minimum plusieurs heures.

— Et un rétablissement temporaire de quelques minutes ?

Voss secoue la tête.

— Techniquement insuffisant pour produire des images identifiables. Ce qu'un rétablissement de quelques minutes peut produire c'est un signal, une preuve que les caméras ont été allumées. Pas des images utilisables.

Elian laisse ça s'installer dans la salle.

— Donc les images présentées par l'accusation dans ce dossier...

— Si elles ont été produites pendant ce rétablissement temporaire de quelques minutes sur un système en panne depuis six jours, elles ne peuvent pas être authentiques dans leur qualité actuelle. Soit, elles ont été produites à un autre moment, soit elles ont été modifiées.

Harte.

— Objection, votre honneur, le témoin spéculé.

Moran.

— Objection retenue en partie. Monsieur Voss, tenez-vous à votre domaine d'expertise technique.

— Dans mon domaine d'expertise technique, dit Voss sans se démonter, ce que je décris est une impossibilité physique.

Harte contre-interroge durement.

Il attaque les marges, les exceptions théoriques, les cas particuliers, les conditions qui pourraient techniquement permettre ce que Voss vient de déclarer impossible. Il est bon. Elian l'avait dit, Harte est toujours bon, c'est sa dangerosité principale. Il sait trouver les interstices.

Voss tient.

Pas parfaitement. Harte crée de l'incertitude, c'est tout ce dont il a besoin, pas détruire le témoignage mais planter du doute dans les doutes du jury. Créer suffisamment de flou technique pour que les jurés se disent : *on ne sait pas vraiment, c'est compliqué, les experts ne sont pas d'accord.*

Elian note les endroits où Harte a réussi à créer du flou.

Il va y revenir.

Pas maintenant. Plus tard, dans les arguments finaux, quand il va reprendre chaque chose et les assembler différemment.

Le deuxième témoin de la défense.

Une femme. Irène Solis, quarante ans, employée aux archives judiciaires de Cendres depuis seize ans. Une femme blanche, méthodique, qui a passé seize ans à classer des documents sans jamais se demander ce que les documents contenaient.

Elian lui fait produire les archives des cinq affaires non résolues.

Il ne lui demande pas d'interpréter, il lui demande juste de confirmer que ces documents existent, qu'ils sont authentiques, qu'ils ont été produits par le système judiciaire de Cendres dans les deux dernières années.

Elle confirme.

Il fait admettre les cinq dossiers comme pièces à conviction.

Il ne dit rien d'autre.

Il laisse les dossiers exister dans le prétoire, cinq chemises cartonnées posées sur la table de la défense, présentes, nommées, authentifiées. Des choses réelles. Des choses qui vont rester là pendant tout le reste du

procès et qui vont exister dans la vision périphérique des jurés chaque fois qu'ils regarderont vers la table de la défense.

Cinq dossiers. Cinq choses non résolues. Cinq choses que personne n'a cherchées jusqu'à maintenant.

Harte contre-interroge brièvement, essaie de faire écarter les dossiers comme non pertinents à l'affaire en cours.

Moran, il les admet.

— Maître Cross, vous devrez établir leur pertinence dans vos arguments.

— Je l'établirai, dit Elian.

Le troisième témoin.

Elian appelle un habitant de L'Intérieur, une femme. Béatrice Oru, sœur de Desta, celle qui traverse La Ligne chaque matin pour nettoyer une grande maison. Béatrice n'a pas de laissez-passer de travail, elle est une des Dedans, une de ceux qui restent à L'Intérieur. Elle a quarante ans et un visage qui a l'habitude de la méfiance dans les espaces de L'Extérieur.

Elle est venue quand même.

Elian lui avait demandé. Pas de témoignage direct sur les événements, pas de lien avec l'agression, pas quelque chose qui l'exposait à Harte de

façon directe. Juste une chose. Un seul fait qu'elle pouvait attester parce qu'elle l'avait vécu.

— Madame Oru. Vous habitez L'Intérieur depuis toujours.

— Oui.

— Vous connaissez le quartier de Marlowe ?

— De nom. On n'y va pas.

— Pourquoi ?

— C'est le quartier blanc pauvre. Ils n'aiment pas nous voir là.

— Avez-vous connaissance d'un homme de L'Intérieur qui se serait rendu à Marlowe dans les semaines précédant le neuf novembre et qui aurait ensuite disparu ?

Long silence.

Harte est debout.

— Objection, votre honneur, la défense tente d'introduire des éléments.

Moran.

— Maître Cross, cette ligne de questionnement...

— Votre honneur, je tente d'établir qu'un habitant de L'Intérieur a disparu après une dénonciation liée à Marlowe trois semaines avant

l'agression dont mon client est accusé. Ce fait est directement pertinent à la question de qui savait quoi sur la nuit du neuf novembre.

Moran réfléchit.

— Je vous accorde la question. Mais vous devrez établir la pertinence directe.

Elian se retourne vers Béatrice.

— Madame Oru.

Elle le regarde.

Il voit dans ses yeux ce qu'il avait vu dans les yeux de Tomas. La pesée, le calcul, la mesure de ce que dire va coûter contre ce que ne pas dire va signifier.

Elle a décidé avant de venir.

— Oui, dit-elle. Je connais un homme. Il s'appelait Joris. Il faisait des courses à Marlowe. Il a été arrêté à La Ligne début octobre. Résistance lors du contrôle.

Elle dit ces quatre mots, résistance lors du contrôle, d'une façon qui les dénude entièrement. D'une façon qui dit à tout le monde dans ce prétoire ce que ces quatre mots signifient à L'Intérieur, ce qu'ils ont toujours signifié, ce qu'ils signifieront encore.

Le prétoire est silencieux.

Même les jurés qui n'écoutaient pas vraiment écoutent maintenant. Quelque chose vient de changer de densité dans cet air.

Harte détruit Béatrice Oru au contre-interrogatoire.

Pas brutalement, avec précision. Il établit qu'elle n'a pas de preuve directe du lien entre Joris et Marlowe et Claire Doyle. Il établit qu'elle n'a pas de preuve que la disparition de Joris est liée à l'affaire. Il établit que « *résistance lors du contrôle* » est un rapport officiel produit par des agents mandatés.

Il fait son travail.

Béatrice Oru quitte le box sans baisser les yeux.

La pause de midi.

Elian mange seul. Il ne mange pas vraiment, il regarde ses notes et il pense à l'après-midi, au témoin de l'après-midi, au témoin qui va changer le ton de ce procès si tout se passe comme prévu.

Nora Vane.

Il l'a préparée, pas dans le sens de lui dire quoi dire. Dans le sens de s'assurer qu'ils comprennent tous les deux ce que ce témoignage doit

faire et ne pas faire, où sont les lignes, comment tenir l'espace entre ce qui peut être dit et ce qui ne peut pas.

Il lui fait confiance.

C'est une chose étrange, faire confiance à quelqu'un qu'il n'a rencontré que quelques semaines plus tôt dans un café rue des Tilleuls. Mais la confiance ne se mesure pas toujours en temps. Elle se mesure en cohérence. Et Nora Vane est cohérente depuis le début, avec elle-même, avec ce qu'elle sait, avec ce qu'elle a décidé de faire de ce qu'elle sait.

L'après-midi.

— La défense appelle le Docteur Nora Vane.

Elle entre.

Elle marche jusqu'au box des témoins avec cette façon d'occuper l'espace. Pleinement, sans excès, avec la précision de quelqu'un qui sait exactement où mettre ses pas. Elle prête serment. Elle s'assoit.

Elian la regarde. Elle le regarde.

Quelque chose dans cet échange de regards. Une seconde, pas plus, qui dit qu'ils sont prêts tous les deux.

— Docteur Vane. Vous avez évalué Adan Welles dans le cadre de cette affaire.

— Oui. J'ai conduit trois séances d'évaluation psychiatrique légiste sur une période de trois semaines.

— Quelles sont vos conclusions ?

Nora se redresse légèrement.

— Adan Welles présente un trouble dissociatif de l'identité cliniquement documenté. Ce trouble est caractérisé par la présence d'états de personnalité distincts qui prennent alternativement le contrôle du comportement de l'individu. Ces épisodes sont involontaires, non conscients pour la personnalité hôte, et peuvent durer de quelques minutes à plusieurs heures.

— En termes simples, Adan Welles peut effectuer des actions dont il n'a aucune mémoire consciente.

— Oui. C'est cliniquement établi dans son cas.

— Ce trouble, il s'est développé comment ?

Nora regarde ses mains une seconde.

— Le trouble dissociatif de l'identité se développe presque invariablement en réponse à des traumatismes répétés et sévères, typiquement commencés dans l'enfance ou l'adolescence. Le psychisme crée des états séparés comme mécanisme de protection, pour permettre à l'individu de fonctionner malgré des expériences que la personnalité principale ne peut pas intégrer.

— Des traumatismes répétés et sévères. Dans le cas d'Adan Welles, vous avez pu documenter ces traumatismes ?

— Son dossier médical de L'Intérieur, incomplet comme tous les dossiers médicaux de L'Intérieur en raison du sous-équipement chronique des services de santé, indique une hospitalisation à quatorze ans pour fractures costales. Deux côtes. Cause documentée : « *incident lors d'un contrôle de milice* ».

La salle est silencieuse.

— À quatorze ans.

— Oui.

— Et dans les dix-sept années qui ont suivi, vous avez pu évaluer ce que la vie dans L'Intérieur a produit sur la santé mentale d'Adan Welles ?

Nora regarde le jury.

Pas de façon théâtrale. Naturellement, parce que c'est à eux qu'elle parle.

— Ce que j'ai documenté chez Adan Welles est cohérent avec ce que la recherche clinique décrit systématiquement chez les individus soumis à des conditions de marginalisation systémique prolongée. Un état de vigilance hyperactive permanente. Une suppression chronique des réponses émotionnelles. Une dissociation progressive comme mécanisme de survie. Ce n'est pas une pathologie dans le sens d'un

dysfonctionnement aléatoire, c'est une réponse adaptative à des conditions qui ne sont pas adaptées à l'être humain.

Elle s'arrête une seconde.

— Adan Welles n'est pas malade parce que quelque chose a mal fonctionné en lui. Il présente des symptômes parce que pendant trente et un ans le monde autour de lui a fonctionné d'une façon qui produit exactement ces symptômes-là.

Silence dans le prétoire. Un silence différent de celui de ce matin.

Ce matin le silence de Béatrice Oru avait été le silence de quelque chose qu'on entend et qu'on reconnaît. Ce silence-là c'est le silence de quelque chose qu'on entend et qu'on ne peut pas facilement défaire.

Harte se lève pour contre-interroger.

Il est méthodique, il attaque la méthodologie de l'évaluation, le nombre de séances, la durée, la possibilité de simulation. Il est bon. Il crée de l'incertitude là où l'incertitude est possible.

Nora répond à chaque question avec la même précision tranquille d'une femme qui a préparé chaque réponse et qui n'a pas peur des questions parce qu'elle connaît son sujet mieux que quiconque dans cette salle.

— Madame Vane, est-il possible que votre évaluation soit influencée par une sympathie personnelle pour le prévenu ?

Nora regarde Harte.

— Est-il possible que vos poursuites soient influencées par une antipathie personnelle pour le système qu'Adan Welles représente dans votre récit ?

Harte.

— Votre honneur !

Moran.

— Docteur Vane...

— Je retire la question, dit Nora calmement. Ma réponse à la vôtre est non. Mon évaluation est cliniquement fondée, documentée, reproductible. Si vous souhaitez contester ma méthodologie vous êtes libre de produire votre propre expert.

Harte sait quand s'arrêter. Il s'arrête.

En fin d'après-midi Elian présente les documents sur les liens financiers entre Harte et la première victime des cinq affaires non résolues. Il ne dit pas que Harte est impliqué dans les disparitions. Il ne dit pas que les cinq affaires sont liées à Adan. Il pose juste les documents. Il pose juste les dates. Il pose juste le fait que le procureur qui poursuit Adan Welles entretenait une relation financière avec un homme dont le nom apparaît dans les archives judiciaires non résolues.

Il pose ça devant le jury et il dit : « *je ne vous demande pas de conclure. Je vous demande de noter* ».

Harte objecte à chaque étape.

Moran retient certaines objections. Passe certaines autres.

À la fin de la journée les documents sont dans le dossier. Les faits sont dans le prétoire. Les jurés les ont vus.

On ne peut pas désapprendre ce qu'on a vu.

Moran lève la séance à dix-sept heures trente.

Le prétoire se vide. Elian range ses dossiers.

Il est épuisé d'une façon qui dépasse le physique, cet épuisement particulier de quelqu'un qui a passé une journée entière à construire quelque chose dans un espace où d'autres passent leur journée à défaire ce qu'on construit. Un épuisement de tension permanente, d'attention sans relâche, de présence totale dans chaque seconde.

Il prend son sac. Il sort du prétoire.

Dans le couloir, Nora Vane.

Elle attend. Pas pour lui parler devant des gens, elle attend qu'il soit sorti, que le couloir soit moins peuplé.

Il s'approche.

Elle dit sans préambule, à voix basse : « *Adams est agité* ».

Elian la regarde.

— Il sait quelque chose que je ne sais pas encore, dit Nora.
Quelque chose sur ce procès. Sur ce qui va se passer.

— Il vous l'a dit ?

— Il me le dit à chaque séance depuis trois jours. Pas explicitement. D'une façon que je n'arrive pas encore à décoder entièrement.

Elian pense à ça.

— Est-ce qu'Adan le sait ?

— Je pense qu'Adan commence à sentir quelque chose oui. C'est difficile à distinguer chez lui, la frontière entre ce qu'il ressent et ce qu'Adams lui transmet.

Elian regarde le couloir du Palais de Justice. Ces couloirs de marbre. Ces plafonds hauts. Cette architecture qui a tout prévu sauf la vérité.

— Qu'est-ce qu'Adams vous dit exactement.

Nora hésite.

— Il dit que Harte a encore quelque chose. Quelque chose qu'il n'a pas encore sorti. Quelque chose qui n'est pas dans le dossier.

Eliau ne répond pas.

Il pense à Harte. À vingt ans de procurature, à la façon dont il a regardé Eliau hier en entrant, à la photo sous la porte, à Tomas.

Harte a peur.

Les gens qui ont peur gardent des choses en réserve.

— Je vais vérifier, dit Eliau.

Il part dans le couloir. Nora le regarde partir.

Ce soir Eliau ne rentre pas dans son appartement.

Il reste au cabinet jusqu'à minuit.

Il relit tout. Chaque pièce du dossier, chaque document produit, chaque témoignage transcrit de la première journée. Il cherche ce que Harte garde en réserve. Ce qu'Adams sait qu'il ne sait pas encore.

Il cherche longtemps. À minuit il trouve quelque chose.

Pas ce qu'il cherchait, quelque chose d'autre. Quelque chose dans le dossier médical de Claire Doyle que le médecin légiste avait effleuré hier matin sans s'y arrêter.

Une mention. Brève. Dans les notes d'admission aux urgences de L'Extérieur la nuit du neuf novembre.

« Patiente connue de l'établissement. Précédente admission, vingt-deux octobre. Même adresse ».

Elian lit cette ligne plusieurs fois.

Claire Doyle avait été aux urgences de cet hôpital le vingt-deux octobre.

Dix-huit jours avant l'agression. Pour quoi.

Il appelle son contact administratif à minuit passé. Il s'en excuse, pas longtemps.

— Le dossier médical de Claire Doyle à l'hôpital central.
L'admission du vingt-deux octobre.

Un silence.

— Elian c'est minuit...

— Je sais. Le dossier du vingt-deux octobre.

Un soupir.

— Demain matin.

— Maintenant.

Long silence.

— Je vais voir ce que je peux faire.

Elian attend.

Il reste au cabinet dans le silence de minuit avec son café froid et ses dossiers et cette chose qu'il a trouvée qui ressemble au début d'une réponse à une question qu'il ne savait pas encore poser.

À une heure du matin son téléphone vibre. Un fichier.

Il l'ouvre. Il lit.

Claire Doyle. Admission du vingt-deux octobre.

Motif d'admission : « *traumatismes multiples. Blessures compatibles avec une agression physique* ».

Notes du médecin : « *patiente refuse de porter plainte. Refuse d'identifier l'agresseur. Déclare que c'était un accident* ».

Statut : « *sortie contre avis médical après deux heures* ».

Elian pose le téléphone.

Il regarde le mur de son cabinet.

Claire Doyle avait été agressée dix-huit jours avant l'agression dont Adan est accusé. Par quelqu'un qu'elle refusait d'identifier. Quelqu'un qu'elle protégeait. Quelqu'un pour qui elle avait peut-être accepté de faire quelque chose en échange de cette protection. Quelqu'un dont le nom n'était pas dans le dossier. Pas dans le sien, probablement pas dans celui de Harte non plus.

Ou peut-être dans celui de Harte.

Peut-être que c'est ça que Harte garde en réserve. Peut-être que ce n'est pas une arme contre Adan. Peut-être que c'est une arme contre Elian, une façon de compliquer le récit de la défense au dernier moment, d'introduire quelque chose qui brouille les lignes, qui transforme le procès en quelque chose de moins lisible et donc de moins dangereux pour Harte.

Elian réfléchit longtemps.

Puis il prend son stylo.

Il écrit dans son carnet.

Claire Doyle a été agressée le vingt-deux octobre. Elle a protégé son agresseur. Elle a accepté de témoigner contre Adan dix-neuf jours plus tard.

Quelqu'un l'a agressée. Quelqu'un lui a demandé quelque chose en échange. Quelqu'un qui avait besoin d'Adan Welles condamné.

Il s'arrête. Il regarde ce qu'il vient d'écrire.

Et quelque chose dans sa poitrine, quelque chose qu'il a maintenu à distance depuis le début de cette affaire, quelque chose qu'il appelle de la rigueur professionnelle mais qui ressemble ce soir à de l'effroi, quelque chose se dépose.

Ce procès n'est pas ce qu'il pensait. Ce procès est plus grand que ce qu'il pensait.

Dehors Cendres dort.

Les deux côtés de La Ligne dorment ... ou font semblant.

Dans une cellule de la prison de L'Extérieur Adan dort ou ne dort pas.

Adams veille. Adams sait quelque chose. Adams attend.

Et dans un cabinet au quatrième étage d'un immeuble sobre de L'Extérieur, un homme qui a traversé La Ligne il y a vingt ans regarde ses notes et comprend que ce qu'il a trouvé cette nuit va changer ce qui se passe demain dans un prétoire de marbre blanc où la justice de Cendres va décider ce qu'elle décide toujours, depuis combien de temps elle peut encore se permettre de regarder ailleurs.

Troisième jour du procès.

Elian arrive à sept heures.

Il monte les marches du Palais de Justice dans le froid de novembre avec son sac et ses dossiers et ce qu'il a trouvé cette nuit dans le dossier médical de Claire Doyle. Il porte ça comme on porte quelque chose de lourd et de fragile en même temps, quelque chose qui peut tout changer si on le tient bien et tout casser si on le lâche au mauvais moment.

Il entre dans le prétoire vide. Il s'assoit.

Il réfléchit encore.

Le problème avec ce qu'il a trouvé.

Ce n'est pas une preuve directe. Le dossier médical du vingt-deux octobre dit que Claire Doyle a été agressée et qu'elle a refusé d'identifier son agresseur. Ça dit quelque chose. Ça suggère quelque chose. Mais ça ne prouve pas que quelqu'un l'a forcée à témoigner contre Adan. Ça ne prouve pas le lien entre cette agression et Harte. Ça ne prouve pas grand-chose d'autre que, Claire Doyle a des secrets que son témoignage public ne contient pas.

Des secrets.

Dans un prétoire les secrets ne sont pas des preuves.

Mais les secrets peuvent être des leviers.

La question est, comment l'utiliser.

Eliau a trois options.

La première, ne pas l'utiliser. Laisser ça dans le dossier. Continuer avec ce qu'il a et espérer que ce qu'il a soit suffisant. C'est l'option prudente. L'option qui ne risque pas de se retourner contre lui si Harte a une explication pour le vingt-deux octobre qui neutralise complètement ce qu'Eliau pourrait en faire.

La deuxième, l'utiliser en contre-interrogatoire si Harte rappelle Claire Doyle. Poser des questions sur le vingt-deux octobre. Laisser ses réponses, ou ses non-réponses exister dans le prétoire devant les jurés. Pas d'accusation directe. Juste des questions. Des questions auxquelles les réponses complètes ne peuvent pas être données sans ouvrir des portes que Claire Doyle préférerait garder fermées.

La troisième, aller plus loin. Rappeler Claire Doyle lui-même comme témoin de la défense. Ce serait agressif. Ce serait risqué. Ce serait le genre de mouvement qui peut retourner un procès dans un sens ou dans l'autre avec la brutalité des choses qui ne ménagent personne.

Eliau passe l'heure avant l'ouverture à peser les trois options.

À sept heures cinquante-cinq il a décidé.

La deuxième option, avec une modification.

Il va demander à rappeler Claire Doyle.

Pas de façon agressive. Pas de façon spectaculaire. Il va la rappeler avec la même précision tranquille qu'il a mise dans tout le reste de cette défense, avec des questions qui ne l'attaquent pas mais qui l'amènent, graduellement, vers un endroit où la vérité sur le vingt-deux octobre va devoir exister dans ce prétoire qu'elle le veuille ou non.

Harte ouvre la troisième journée avec ce qu'il appelle ses arguments de clôture provisoires. Une façon de reformuler ce qu'il a présenté, de consolider le récit simple qu'il a posé depuis le début.

Elian l'écoute. Il note deux choses. Harte ne mentionne pas le vingt-deux octobre.

Et Harte évite soigneusement, avec une précision qui n'est pas accidentelle, de revenir sur les cinq dossiers non résolus qu'Elian a fait admettre comme pièces à conviction hier.

Ces deux absences. Ces deux choses que Harte ne dit pas.

Elian les note comme des informations.

Il se lève quand Harte finit.

— Votre honneur. La défense souhaite rappeler Madame Claire Doyle.

Harte se lève.

— Objection, votre honneur, la défense a déjà contre-interrogé ce témoin.

Moran.

— Maître Cross, sur quelle base...

— Sur la base d'éléments nouveaux produits dans le cadre de la défense hier, votre honneur. Des éléments qui nécessitent des éclaircissements de la part de ce témoin.

Moran réfléchit.

— J'accorde la demande. Madame Doyle.

Claire Doyle revient dans le box des témoins.

Elle s'assoit.

Elle regarde Elian.

Dans ce regard, quelque chose qu'Eliau n'avait pas vu lors du premier interrogatoire. Quelque chose qui ressemble à de la peur. Pas la peur spectaculaire. La peur froide, calme, de quelqu'un qui sait ce qui vient et qui ne peut pas l'empêcher.

Elle sait pourquoi il la rappelle.

Ou elle le craint.

Eliou prend son temps.

Il commence par des questions anodines. Une répétition partielle de son contre-interrogatoire initial, une façon de réchauffer l'espace, de rappeler aux jurés qui est cette femme et ce qu'elle a dit.

Puis il tourne.

— Madame Doyle. Vous habitez à Marlowe depuis combien de temps ?

— Quatre ans.

— Vous connaissez bien le quartier.

— C'est chez moi.

— Vous connaissez les gens qui y vivent.

— Certains.

— Le vingt-deux octobre, trois semaines avant la nuit du neuf novembre, vous avez été admise aux urgences de l'hôpital central.

Silence.

Harte est debout en une seconde.

— Objection, votre honneur, la vie médicale personnelle de la victime n'est pas pertinente.

Elian.

— Votre honneur, je vais établir la pertinence directe dans les trente secondes.

Moran.

— je vous donne trente secondes Maître Cross.

Elian regarde Claire Doyle.

— Le vingt-deux octobre vous avez été soignée pour des traumatismes multiples compatibles avec une agression physique. Vous avez refusé d'identifier votre agresseur. Vous avez quitté l'hôpital contre avis médical.

Il pose le dossier médical sur la table.

— Qui vous a agressée le vingt-deux octobre, Madame Doyle ?

Le silence qui suit est le silence le plus long du procès.

Un silence qui dure peut-être quatre secondes dans le temps réel mais qui dans le temps du prétoire ... dans le temps de cette salle de marbre blanc avec ses colonnes et ses jurés et ses regards ... dure beaucoup plus.

Claire Doyle regarde ses mains.

— Je suis tombée.

— Vous avez dit aux urgences que c'était un accident.

— C'était un accident.

— Les notes médicales décrivent des blessures compatibles avec une agression physique directe. Pas une chute.

— Les médecins se trompent.

— Madame Doyle. Quelqu'un vous a agressée le vingt-deux octobre. Cette même personne, ou quelqu'un agissant pour elle, vous a demandé quelque chose en échange de quoi vous seriez protégée. Et ce quelque chose c'était de témoigner contre Adan Welles.

Harte explose.

— Votre honneur, la défense fait des accusations sans fondement, je demande que ces propos soient rayés du procès-verbal.

Moran.

— Maître Cross. Ces accusations sont extrêmement graves. Avez-vous des preuves à l'appui ?

Elian regarde Moran.

— J'ai le dossier médical du vingt-deux octobre. J'ai l'évolution documentée du témoignage de Madame Doyle entre le dix et le quinze novembre, une précision croissante après deux visites d'enquêteurs du bureau du procureur. J'ai les liens financiers entre le procureur Harte et la première des cinq affaires non résolues que j'ai produites hier. Je n'ai pas de preuve directe du lien entre ces éléments, je n'ai que leur cohérence. Leur cohérence et le fait qu'un témoin qui aurait pu établir ce lien est mort en résistant lors d'un contrôle trois semaines après avoir accepté de parler à la défense.

Le prétoire.

Le silence.

Ce silence n'est plus le même silence qu'au début.

Moran frappe.

— Maître Cross, vous allez cesser immédiatement. Madame Doyle, vous pouvez vous retirer. Mesdames et Messieurs les jurés, vous ne tiendrez pas compte des déclarations non fondées de la défense.

Elian s'assoit.

Il n'a pas obtenu ce qu'il voulait. Une confession, un effondrement, quelque chose de spectaculaire que le jury ne pourrait pas ignorer. Il l'avait su avant de se lever que ça ne se passerait pas comme ça.

Ce qu'il a obtenu, les mots dans l'air. Le dossier médical dans le dossier. La cohérence posée publiquement même si Moran l'a rayée du procès-verbal officiel.

Les jurés ont entendu.

Moran peut rayer des procès-verbaux. Il ne peut pas rayer les esprits.

Harte contre-attaque immédiatement. Il demande une suspension de séance.

Moran l'accorde, quinze minutes.

Dans ces quinze minutes Harte va dans la salle adjacente avec son équipe. Elian reste à sa table. Il sait ce qui se passe là-bas. Harte recalibre, réajuste, décide comment récupérer l'élan qu'Elian vient de lui prendre.

Et Harte sort son arme en réserve.

Elian le voit dans la façon dont il revient dans le prétoire après la suspension, avec cette assurance particulière de quelqu'un qui vient de décider d'utiliser quelque chose qu'il gardait pour une urgence.

L'urgence est là.

— Votre honneur. L'accusation souhaite produire un témoin supplémentaire non prévu dans le dossier initial.

Moran.

— Sur quelle base...

— Sur la base de développements imprévus dans le cadre du contre-interrogatoire de la défense ce matin.

Moran regarde Elian.

Elian ne dit rien. Il attend.

— J'accorde. Quel est ce témoin ?

— L'accusation appelle le Docteur Emil Rask.

Elian ne connaît pas ce nom.

Ce fait seul, ne pas connaître ce nom, lui dit quelque chose. Harte l'a gardé complètement hors du dossier officiel. Aucune mention nulle part. Un témoin fantôme sorti au moment précis où Elian a déstabilisé le récit de Harte avec le dossier du vingt-deux octobre.

Emil Rask entre dans le prétoire.

Un homme de soixante ans. Blanc. Avec l'autorité tranquille des hommes de soixante ans qui ont passé leur carrière dans des institutions qui leur donnaient des certitudes que rien n'a jamais vraiment questionnées.

Il prête serment. Il s'assoit.

Harte commence.

— Docteur Rask. Vous êtes psychiatre.

— Oui. Depuis trente-deux ans.

— Vous avez eu l'occasion d'examiner le dossier d'Adan Welles.

— Oui. À la demande du bureau du procureur.

Elian se redresse imperceptiblement.

— Et vos conclusions ?

— Le trouble dissociatif de l'identité tel que diagnostiqué par le Docteur Vane est une condition réelle mais extrêmement rare. Dans la très grande majorité des cas présentés dans des contextes légaux, environ quatre-vingt pour cent selon la littérature clinique, les symptômes sont simulés ou exagérés.

— Simulés.

— Oui. C'est une condition qui est connue pour être utilisée comme stratégie de défense précisément parce qu'elle est difficile à réfuter et qu'elle déplace la responsabilité de l'accusé.

— Dans le cas d'Adan Welles spécifiquement, le dossier médical est insuffisant pour établir un diagnostic clinique solide. Le nombre de séances d'évaluation est en dessous des standards habituels. Et les conclusions du Docteur Vane, aussi bien intentionnées soient-elles, excèdent ce que les données cliniques disponibles peuvent soutenir.

Harte se rassoit. Satisfait.

Elian se lève pour le contre-interrogatoire.

Il est calme. Pas le calme de quelqu'un qui n'est pas affecté, la calme de quelqu'un qui a décidé que l'affect n'a pas de place ici, que ce qui se passe dans les cinq prochaines minutes doit être précis et froid et irréfutable.

— Docteur Rask. Quand avez-vous examiné Adan Welles ?

— J'ai examiné son dossier...

— Quand avez-vous examiné Adan Welles. Personnellement. En face à face.

Un silence.

— Je me suis basé sur le dossier existant...

— Vous n'avez pas rencontré Adan Welles.

— Non mais...

— Vous n'avez pas conduit d'entretien clinique avec lui.

— Les données disponibles suffisaient pour...

— Docteur Rask. Vous venez de témoigner sur la santé mentale d'un homme que vous n'avez jamais rencontré. Sur la base d'un dossier. Un dossier incomplet, vous l'avez dit vous-même, parce qu'il vient de L'Intérieur où les services médicaux sont chroniquement sous-équipés.

— Les standards cliniques permettent une évaluation sur dossier dans certains cas...

— Dans quels cas précisément ?

Silence.

— Dans les cas où un examen direct n'est pas possible.

— Adan Welles est en prison à Cendres. Il est accessible. Le Docteur Vane l'a rencontré trois fois en trois semaines. Pourquoi n'avez-vous pas demandé à le rencontrer ?

— Le bureau du procureur m'a fourni...

— Le bureau du procureur vous a fourni ce dont il avait besoin. Pas ce dont la clinique avait besoin.

Harte.

— Objection.

Elian.

— Je retire. Docteur Rask, vos honoraires pour cette expertise. Ils sont réglés par qui ?

Silence.

— Par le bureau du procureur.

— Par le bureau du procureur. Qui est aussi la partie poursuivante dans cette affaire.

— C'est la procédure habituelle pour les experts de l'accusation...

— Absolument. Et pour le jury, la procédure habituelle c'est que l'accusation paye ses experts et que la défense paye les siens. La question n'est pas la procédure. La question c'est ce que ça dit sur l'indépendance d'un expert qui n'a pas rencontré le patient et qui rend des conclusions qui conviennent parfaitement à celui qui paye.

Moran.

— Maître Cross.

Elian.

— Je n'ai pas d'autres questions.

Il se rassoit.

Les dommages sont faits, des deux côtés. Rask a semé du doute sur le diagnostic de Nora. Elian a semé du doute sur Rask. Les jurés ont maintenant deux experts qui se contredisent et doivent décider lequel croire.

Ce n'est pas idéal.

Ce n'est pas ce qu'Elian voulait.

Mais c'est ce qu'il y a.

La fin de l'après-midi.

Moran annonce que les plaidoiries finales auront lieu le lendemain matin.

Le jury délibérera ensuite.

Elian range ses dossiers. Il pense à demain matin.

La plaidoirie finale.

Tout ce qu'il a. Les caméras, le témoignage de Nora, les dossiers non résolus, le vingt-deux octobre, les liens financiers de Harte ... tout ça doit être assemblé demain matin en quelque chose de cohérent, de convaincant, de suffisamment solide pour que deux ou trois jurés parmi douze décident que le doute raisonnable existe.

Deux ou trois jurés. C'est tout ce dont il a besoin.

C'est tout ce qu'il a comme objectif réaliste dans ce prétoire à Cendres avec ce jury.

Il est sur le point de partir quand Adan est reconduit par les gardiens.

Ils se croisent dans le couloir. Un couloir de marbre, entre deux portes, pendant les trente secondes où les gardiens attendent qu'une porte soit déverrouillée.

Adan se retourne vers Elian.

Il dit, à voix basse, juste pour lui : « *le vingt-deux octobre. Claire Doyle* ».

Elian le regarde.

— Adams savait.

Pas une question.

Elian ne répond pas.

Adan hoche la tête.

— Il m'a dit hier soir que vous trouveriez. Il savait que vous trouveriez.

La porte s'ouvre. Les gardiens font avancer Adan.

Il part dans le couloir sans se retourner.

Elian reste immobile quelques secondes.

Il pense à Adams, cette présence qui vit dans le corps d'Adan et qui sait des choses que les dossiers ne disent pas encore, qui a tracé cinq lettres « J » sur cinq scènes de crime de L'Extérieur, qui a regardé Nora Vane et décidé qu'elle pouvait entendre, qui a dit à Adan cette nuit « *il trouvera* ».

Adams savait. Adams a dit à Adan qu'Elian trouverait.

Parce qu'Adams fait confiance à Elian. Pas aveuglément, pas sentimentalement. Avec la même logique froide et précise qu'il applique à tout. Parce qu'Elian Cross est le genre d'homme qui trouve les choses qu'on cache. Parce qu'Elian Cross a décidé de se battre vraiment. Pas pour la forme, pas pour la réputation, vraiment.

Et Adams, cette partie d'Adan qui tient les comptes depuis dix-sept ans, Adams a reconnu ça.

Elian sort du Palais de Justice. Il descend les marches.

Le froid de novembre. Le ciel bas. Cendres qui continue de fonctionner autour de lui comme si rien n'était. Les voitures, les gens, la ville qui ne sait pas et ne veut pas savoir ce qui se passe dans ce prétoire de marbre blanc.

Il marche. Pas vers son cabinet. Pas vers son appartement.

Il marche juste, dans les rues de L'Extérieur, dans le froid, avec ses dossiers et ce qu'il a trouvé cette nuit et ce que Adan vient de lui dire dans ce couloir.

Il marche pendant vingt minutes. Il pense à la plaidoirie finale de demain.

Il commence à la construire dans sa tête. Pas sur papier, pas encore. Dans sa tête d'abord. Avec ce rythme particulier qu'il a depuis toujours pour les grandes plaidoiries. Une construction musicale presque, des arguments qui ont un tempo, des silences qui ont un poids, une logique qui s'accumule comme de l'eau qui monte.

Il marche. Il construit.

À un moment dans sa marche il arrive à La Ligne.

Il ne l'avait pas cherchée. Il n'avait pas décidé d'aller là. Mais les pieds savent parfois où le corps a besoin d'aller.

Il s'arrête. Il regarde La Ligne.

L'acier rouillé. Les projecteurs. Les caméras. La clôture qui coupe Cendres en deux avec la permanence tranquille de quelque chose qui a décidé depuis longtemps qu'il serait là pour toujours.

De l'autre côté, L'Intérieur.

Il ne voit pas Marcus de là. Il ne voit pas les rues étroites ni les immeubles qui tiennent debout par habitude ni la file de cinq heures du matin ni les livres aux pages manquantes ni l'hôpital avec ses deux médecins pour dix mille personnes.

Il voit juste La Ligne. Juste l'acier. Juste ce qui sépare.

Il reste là un moment. Il ne traverse pas.

Pas ce soir.

Mais il reste là. Devant ce qu'il a fui il y a vingt ans, devant ce qu'il a organisé une vie entière pour ne pas avoir à regarder, devant cette clôture qui est à la fois un fait géographique et une métaphore et une cicatrice et une accusation.

Il reste là. Et dans ce rester, dans cette immobilité de quelques minutes devant La Ligne dans le froid de novembre, quelque chose se dépose qui n'est pas de la résolution mais qui ressemble à de la clarté.

Demain matin il va entrer dans ce prétoire. Il va prendre la parole.

Il va dire des choses que Cendres ne veut pas entendre.

Il va le faire avec tout ce qu'il a. Les dossiers, les preuves, les arguments, les vingt ans de carrière construits pierre par pierre dans ce monde qui le tolérerait sans l'accepter.

Il va le faire parce qu'Adan a les mains ouvertes. Parce que Tomas a dit d'accord. Parce que Aïda attend et que sept ans et cinq ans et deux ans existent.

Parce que Marcus est au fond du prétoire dos au mur face aux issues avec ses mains dans les poches et ce regard qui a pesé et compté et décidé de faire confiance quand même.

Parce que Adams, cette voix dans un corps fracturé, ce tribunal nocturne à la craie blanche, Adams a dit : « *il trouvera* ».

Parce que traverser La Ligne une fois dans sa vie ne suffit pas.

Il faut revenir. Il faut se retourner. Il faut regarder ce qu'on a laissé.

Eliau Cross tourne le dos à La Ligne. Il rentre.

Demain la plaidoirie finale. Demain, tout ce qu'il sait faire mis au service de quelque chose qui en vaut la peine.

Demain.

PARTIE VII
- PLAIDOIRIE FINALE -

Vendredi matin.

Cendres se réveille sous un ciel d'ardoise, ce gris particulier de novembre qui n'a pas de fond, qui commence aux toits et monte jusqu'à quelque chose d'indéfini, d'illimité, de lourd comme une décision qu'on reporte.

Elian est debout depuis quatre heures.

Il n'a pas dormi, ou si peu que la différence entre dormir et ne pas dormir est devenue théorique. Il s'est habillé dans le noir. Costume noir. Chemise blanche. La cravate. Il ne s'est pas regardé dans le miroir ce matin. Pas par superstition, par économie. Ce qu'il a besoin de savoir sur lui-même ce matin il ne le trouvera pas dans un miroir.

Il l'a dans les dossiers. Il l'a dans ses mains. Il l'a dans les yeux d'Adan qui avaient les paumes ouvertes.

Il marche jusqu'au Palais de Justice.

Pas de taxi. Pas de voiture. Il marche, quarante minutes dans le froid de novembre avec ses dossiers et ce qu'il a construit cette nuit dans sa tête pendant les heures où le sommeil ne voulait pas venir.

La plaidoirie finale.

Il l'a répétée dans le noir de son appartement. Pas à voix haute, intérieurement, avec ce tempo qu'il a depuis toujours pour les grandes plaidoiries. Une construction. Une accumulation. Des arguments qui arrivent les uns après les autres avec la logique de l'eau qui monte. Pas une inondation soudaine, une montée régulière, inexorable, qui remplit l'espace progressivement jusqu'à ce qu'il n'y ait plus d'endroit où ne pas être mouillé.

Il marche. Il construit encore. Il ajoute. Il retire. Il déplace.

À mi-chemin il s'arrête devant une devanture de magasin fermé. La vitre sombre lui renvoie son reflet, un homme en costume noir dans le froid du matin avec son sac et ses dossiers et ce qu'il porte depuis vingt ans dans les épaules.

Il se regarde une seconde. Il repart.

Le prétoire à huit heures.

Elian pose ses affaires. Il fait ce qu'il fait toujours. Il marche dans l'espace, il sent l'acoustique, il vérifie comment la lumière de ce matin tombe différemment de celle d'hier parce que le ciel est différent et que la lumière change tout dans un espace comme celui-là.

Il s'assoit.

Il ferme les yeux trente secondes.

Il laisse le silence du prétoire vide entrer dans lui. Pas pour se calmer, il n'est pas agité. Pour se centrer. Pour rassembler tout ce qu'il a dans un seul point de concentration avant que la salle se remplisse et que le point devienne dispersé.

Il rouvre les yeux. Il est prêt.

La salle se remplit.

Les greffiers. Les avocats. Le public, les habitants de L'Intérieur au fond, Marcus parmi eux, dos au mur face aux issues. Les familles blanches devant. Cette géographie immuable qui se reproduit chaque matin depuis le début du procès comme si les corps savaient eux-mêmes de quel côté se placer.

Harte arrive à neuf heures moins dix. Il ne regarde pas Elian.

Cette fois Elian note que le non-regard est différent, hier c'était du mépris calculé. Ce matin c'est quelque chose de plus proche de l'évitement. Harte n'est pas en train de réduire Elian. Il est en train de ne pas regarder quelque chose qu'il préférerait ne pas voir.

Elian note la différence.

Adan entre.

Ses deux gardiens. Sa démarche mesurée. Il s'assoit dans le box des accusés. Il cherche Elian des yeux, le trouve. Ils se regardent.

Ce regard.

Elian voit quelque chose dans ce regard ce matin qu'il n'avait pas vu avant. Quelque chose de plus posé. Une décision quelque part derrière les yeux. Pas de la résignation, son exact opposé. La décision de quelqu'un qui a regardé ce qui est possible et ce qui ne l'est pas et qui a choisi d'être complètement là pour ce qui est possible.

Adan a les mains ouvertes.

Moran entre.

— L'affaire est ouverte. Nous en sommes aux plaidoiries finales. Maître Harte, l'accusation plaide en premier.

Harte se lève.

Il plaide pendant quarante minutes.

C'est une plaidoirie bien construite, Elian doit lui accorder ça. Harte est un professionnel de quarante minutes, il sait tenir un espace, il sait doser, il sait alterner les moments de densité argumentaire et les moments de respiration où les jurés peuvent se reposer et se laisser emporter par le récit plutôt que de devoir le suivre activement.

Son récit est simple. Il l'a été depuis le début.

Une femme a été agressée. Un homme a été filmé traversant La Ligne illégalement. Cet homme correspond à la description de l'agresseur. Les doutes soulevés par la défense ... les caméras, le témoignage, les dossiers non résolus ... sont des diversions. Des complications artificielles introduites pour obscurcir ce qui est clair. La défense n'a pas prouvé l'innocence d'Adan Welles, elle a juste produit du bruit.

Du bruit.

Elian écoute Harte appeler ses arguments « du bruit » et quelque chose se contracte dans sa poitrine. Pas de la colère, quelque chose de plus net, de plus utilisable.

Harte finit. Il se rassoit.

Il croise les mains. Il attend.

Moran.

— Maître Cross. La défense peut plaider.

Elian se lève. Il ne prend aucun document avec lui.

Il laisse tout sur la table ... les dossiers, le carnet, les chemises cartonnées. Il se lève avec juste lui-même et ce qu'il a construit cette nuit dans sa tête et ce qu'il porte depuis vingt ans dans les épaules.

Il marche jusqu'au centre du prétoire.

Pas jusqu'à la barre, au centre. Dans l'espace entre la table de la défense et le box des jurés. Dans l'espace entre Adan et ceux qui vont décider de lui.

Il regarde les douze jurés.

Un par un.

Pas vite, avec ce regard qui prend son temps, qui reconnaît chaque visage, qui dit : *« je vous vois, vous existez, ce que je vais dire est pour vous et pas pour le prétoire en général »*.

Puis il parle.

— Mesdames et Messieurs les jurés.

Sa voix dans ce prétoire, pas forte, pas performative. La voix de quelqu'un qui parle vraiment à des gens qui sont vraiment là.

— Maître Harte vient de vous dire que ce que la défense a présenté cette semaine c'est du bruit. Je vais vous demander, pendant les prochaines minutes, de décider par vous-mêmes si ce que vous avez entendu et vu dans ce prétoire ressemble à du bruit. Ou si ça ressemble à quelque chose d'autre.

Il laisse ça s'installer.

— Des caméras officiellement en panne depuis six jours ont filmé mon client traverser La Ligne la nuit du crime. Un expert en systèmes de surveillance vous a dit que c'est une impossibilité technique. Le bureau du procureur a fait rétablir ces caméras vingt-sept minutes avant l'heure des images produites. C'est du bruit ?

Il fait un pas.

— Le témoignage de Claire Doyle, la seule personne qui identifie mon client, a évolué. Entre sa première déclaration du lendemain des faits et sa troisième déclaration, après deux visites d'enquêteurs mandatés par le bureau du procureur, son souvenir s'est précisé dans une seule direction. Toujours dans la direction qui accable. Jamais dans une autre. C'est du bruit ?

Un autre pas.

— Un homme s'appelait Tomas. Il vivait à L'Intérieur. Il avait vu quelque chose à Marlowe qui aurait pu changer le cours de ce procès. Il avait accepté de le dire. Trois semaines après avoir accepté de parler à la défense, il a résisté lors d'un contrôle. Il a disparu. Sa femme s'appelle Aïda. Leurs enfants ont sept ans, cinq ans et deux ans. C'est du bruit ?

Il s'arrête.

Il laisse le silence travailler.

Cinq secondes. Dix.

Dans ce silence, le prétoire qui respire, les jurés qui ont entendu le nom d'Aïda et les âges des enfants, Marcus au fond qui a les mains dans les poches et ce regard-là.

— Je vais vous parler d'Adan Welles.

Il se tourne légèrement. Pas vers le box des accusés, vers les jurés, mais d'une façon qui inclut Adan dans le champ de la conversation sans le désigner du doigt.

— Adan Welles a trente et un ans. Il vit à L'Intérieur depuis toujours. Il traverse La Ligne chaque matin avec son laissez-passer. Il travaille. Il rentre avant le couvre-feu. Il a passé sa vie entière à faire exactement ce que ce système lui demande de faire. À prendre le moins de place possible. À ne pas déranger.

Il fait un pas vers les jurés.

— À quatorze ans il a reçu deux côtes fracturées pour avoir regardé dans la mauvaise direction un soir de patrouille. Le rapport dit : « *incident lors d'un contrôle de milice* ». Il avait quatorze ans. Il a baissé les yeux. Il a dit « *oui monsieur* ». Et il a continué.

Il s'arrête.

— Le Docteur Vane, dont les quinze ans de carrière et les trois séances d'évaluation directe avec Adan Welles constituent un fondement

clinique que le Docteur Rask, qui n'a jamais rencontré mon client, ne peut pas sérieusement contester, le Docteur Vane vous a dit que ce que porte Adan Welles dans sa tête est la réponse documentée, prévisible, cliniquement établie à ce que le monde autour de lui, lui a infligé. Pas une faiblesse. Pas un défaut. Une réponse. Une façon que le corps humain trouve pour continuer à fonctionner quand on lui retire tous les autres outils.

Il s'arrête encore.

Plus longtemps cette fois.

— L'accusation vous demande de condamner cet homme pour ce qu'il était la nuit du neuf novembre. Je vous demande de regarder ce qu'il est, ce qu'il a toujours été, et de vous demander si Cendres lui a laissé le choix d'être autrement.

Harte se lève.

— Objection, votre honneur, la défense demande au jury de juger la société plutôt que les faits...

Moran.

— Maître Cross...

Elian.

— je juge les faits, votre honneur. Les faits sont que les preuves contre mon client ont été fabriquées. Les faits sont que le seul témoin qui aurait pu établir ce que Claire Doyle faisait à Marlowe avant le neuf novembre a disparu après avoir accepté de parler. Les faits sont que le procureur qui poursuit mon client entretient des relations financières avec un homme dont le nom apparaît dans des affaires non résolues liées à des disparitions de L'Intérieur.

Il se retourne vers les jurés.

— Ces faits produisent ce qu'on appelle un doute raisonnable. Pas un doute théorique, un doute fondé sur des éléments concrets, vérifiables, produits dans ce prétoire cette semaine. Un doute qui dit : *nous ne savons pas avec certitude ce qui s'est passé la nuit du neuf novembre*. Et quand on ne sait pas avec certitude, quand il existe un doute raisonnable, la loi est claire. On n'envoie pas un homme en prison.

Un pas en arrière.

— Pas cet homme-là.

Un pas encore.

— Pas sur ces preuves-là.

Il s'arrête.

Il regarde les jurés une dernière fois. Tous les douze, un par un, avec ce regard qui prend son temps.

— Je vais vous dire une dernière chose.

Sa voix a changé légèrement. Plus basse, plus directe, comme quelqu'un qui s'approche et baisse la voix parce que ce qu'il va dire mérite de ne pas être crié.

— Adan Welles est dans ce box depuis le début de ce procès avec les mains ouvertes. Il ne cache rien. Il ne prétend pas être quelque chose qu'il n'est pas. Il est là, avec tout ce qu'il est, avec tout ce que ce monde a fait de lui, avec tout ce qu'il porte et tout ce que vous venez d'entendre.

Il s'arrête une dernière fois.

— Ce que vous allez décider dans quelques heures va dire quelque chose. Sur Adan Welles bien sûr. Mais aussi sur ce que ce prétoire est. Sur ce que la justice est. Sur ce que Cendres décide d'être.

Il regarde les douze visages.

— Regardez les preuves. Regardez le doute. Regardez les mains ouvertes.

Il se retourne.

Il marche jusqu'à sa table. Il s'assoit.

Le prétoire est silencieux.

Ce silence

Celui qui suit une plaidoirie qui a fait quelque chose, qui a touché quelque chose, qui a modifié légèrement la densité de l'air, dure peut-être cinq secondes.

Puis Moran frappe.

— Le jury va se retirer pour délibérer.

Les douze jurés se lèvent. Ils sortent par la porte latérale.

La porte se referme.

L'attente commence.

Elian s'assoit à sa table.

Il pose ses mains à plat sur le bois, ces mains qui viennent de construire quelque chose dans ce prétoire, qui ont tenu les dossiers et les arguments et les silences et les regards.

Il les regarde.

Adan dans le box des accusés, les gardiens l'autorisent à rester pendant la délibération. Il est là, immobile, avec ses propres mains posées à plat sur le bord du box.

Les paumes ouvertes. Toujours.

Marcus au fond, il ne part pas. Les habitants de L'Intérieur au fond ne partent pas. Ils restent avec leurs dos aux murs et leurs regards qui font le tour de la salle et leur façon d'occuper l'espace qui dit : *nous sommes là, nous existons, nous attendons ce que vous allez décider de nous.*

Harte est à sa table.

Il ne regarde toujours pas Elian.

Mais quelque chose dans sa façon d'être assis, quelque chose dans la façon dont les épaules sont légèrement différentes de ce matin, quelque chose a changé.

Pas de la peur ouverte.

Une vigilance.

La vigilance de quelqu'un qui a fait ce qu'il pouvait et qui attend maintenant de voir si ce qu'il a fait suffira.

L'attente. Une heure.

Deux heures.

Le prétoire se vide partiellement. Les gens qui sortent prendre l'air, boire quelque chose, se dégourdir les jambes dans les couloirs de marbre. Elian reste à sa table. Il ne boit pas, ne mange pas, ne parle à personne. Il relit ses notes. Pas pour trouver quelque chose de nouveau, pour occuper les mains, pour donner à l'attente une forme qui ressemble à de l'activité.

À deux heures et demie, le jury n'a toujours pas rendu de verdict.

Elian note mentalement, chaque heure de délibération dit quelque chose sur ce qui se passe dans cette salle où douze jurés blancs sont en train de peser. Des délibérations courtes dans des affaires comme celle-là signifient généralement que le résultat était décidé avant d'entrer. Des délibérations longues signifient qu'il y a de la résistance quelque part. Qu'un ou plusieurs jurés ne suivent pas la ligne évidente.

Deux jurés, peut-être trois.

Peut-être exactement les deux ou trois qu'Elian avait estimés dès le premier jour.

Marcus vient s'asseoir à côté d'Elian pendant une des pauses.

Il ne dit rien pendant un moment.

Puis : « *tu as bien plaidé* ».

— Je ne sais pas si c'est suffisant.

— Tu as fait ce que tu pouvais faire.

— Ce n'est pas toujours suffisant.

— Non, dit Marcus. Ce n'est pas toujours suffisant.

Ils restent assis côte à côte en silence. Deux hommes de L'Intérieur dans un prétoire de L'Extérieur, dans le marbre blanc et les colonnes et l'architecture qui dit : *tu es petit*. Assis côte à côte avec vingt ans de silence entre eux et quelque chose qui ressemble de loin à sa résolution possible.

Marcus se lève.

Il remet sa chaise en place. Il retourne au fond.

À quatre heures dix, la porte latérale s'ouvre.

Un greffier entre et dit trois mots au juge.

Moran frappe.

— Le jury a rendu son verdict. Veuillez reprendre vos places.

Le prétoire se remplit en quelques minutes.

Les gens reviennent de partout ... les couloirs, l'extérieur, les salles adjacentes. La géographie habituelle se reconstitue. L'Intérieur au fond, L'Extérieur devant, Harte à sa table, Elian à la sienne.

Adan est ramené dans le box. Il entre avec ses deux gardiens.

Il s'assoit. Il regarde Elian.

Elian le regarde en retour.

Ces regards-là, Elian pense à tout ce qu'ils contiennent. La ruelle à quatorze ans. Les deux côtes. Les dix-sept ans de mercis inutiles. La craie blanche. Adams et sa liste. Tomas et Aïda et sept ans et cinq ans et deux ans. Marcus dans le couloir de L'Intérieur vingt ans plus tôt qui dormait pendant qu'Elian prenait le sac.

Il pense à tout ça en une fraction de seconde.

Puis il regarde les jurés qui entrent.

Les douze jurés s'assoient.

Leurs visages, Elian les lit comme il lit des plaidoiries, comme il lit des dossiers, avec cette attention totale de quelqu'un qui cherche ce que les choses disent avant qu'elles soient dites.

Il voit quelque chose.

Deux jurés, une femme d'une cinquantaine d'années au deuxième rang, un homme d'une quarantaine au fond, deux jurés qui ne regardent pas Adan. Qui regardent leurs mains ou le sol ou un point neutre devant eux.

Elian sait ce que ça signifie.

Il a vu ça assez souvent.

Les jurés qui ont voté pour la condamnation regardent généralement l'accusé. Par une logique étrange de l'humanité qui cherche à vérifier qu'on peut regarder dans les yeux ce qu'on a décidé. Les jurés qui ont voté pour l'acquittement détournent parfois les yeux, parce que ce qu'ils portent n'est pas confortable non plus, parce que la justice dans Cendres n'est jamais confortable pour personne.

Deux jurés qui ne regardent pas Adan.

Elian ne peut pas lire les dix autres.

Moran.

— Le jury a-t-il atteint un verdict ?

Le président du jury, un homme blanc d'une soixantaine d'années que Elian avait identifié dès le premier jour comme le plus difficile des douze, se lève.

— Oui votre honneur.

— Le verdict.

Le président du jury regarde le papier dans sa main.

Il regarde Adan. Il regarde le papier encore.

— En ce qui concerne le chef d'accusation d'agression avec violence sur la personne de Claire Doyle...

Une pause.

La salle retient quelque chose. Pas son souffle, quelque chose de plus profond que le souffle, quelque chose qui est dans les corps de tout le monde en même temps, cette suspension absolue du moment avant que le verdict existe dans l'air.

— Le jury conclut, non coupable pour vice de procédure.

La salle.

Ce moment.

Pas une explosion, pas des cris de joie d'un côté et de désespoir de l'autre. Quelque chose de plus complexe, de plus silencieux, de plus chargé.

Au fond, les habitants de L'Intérieur. Marcus. Leurs visages qui reçoivent le verdict avec cette façon particulière qu'ont les gens qui ont appris à ne pas célébrer trop vite parce que dans leur expérience les bonnes nouvelles ont souvent un mais quelque part.

Non coupable pour vice de procédure.

Pas innocent. Libéré sur une faille technique.

Ce n'est pas la même chose. Tout le monde sait ce que c'est. Tout le monde sait ce que ce n'est pas.

Dans le box des accusés, Adan.

Il ne réagit pas immédiatement. Il reste immobile quelques secondes, comme quelqu'un qui reçoit quelque chose de trop grand pour être traité instantanément, qui doit d'abord vérifier que c'est réel avant de savoir comment y répondre.

Puis il baisse les yeux.

Une seconde. Une seule.

Il les relève. Il regarde Elian.

Harte ne dit rien.

Il ramasse ses dossiers avec des gestes précis et économes. Il remet son stylo dans sa poche intérieure. Il boutonne sa veste. Il se lève.

Il sort du prétoire sans regarder personne. Pas Elian, pas Adan, pas le public.

Il sort avec la dignité de quelqu'un qui sait qu'aujourd'hui n'est pas sa victoire et qui a décidé que ça ne serait pas non plus sa défaite publique. Il sort et il emporte avec lui tout ce qu'il sait et tout ce qu'il a fait et tout ce qui ne sera jamais dit officiellement dans aucun prétoire.

Les formalités.

Moran qui prononce les mots officiels. Adan qui est formellement libéré. Les gardiens qui s'écartent. Les greffiers qui tamponnent et signent dans le bon ordre.

Elian reste à sa table pendant les formalités.

Il range ses dossiers. Méthodiquement, dans l'ordre, comme toujours. Il referme sa sacoche. Il reprend son manteau sur le dossier de sa chaise.

Il se lève.

Adan sort du box des accusés. Il traverse le prétoire.

Il arrive devant Elian. Ils se regardent.

Il n'y a rien à dire qui soit à la hauteur de ce moment. Pas de formule, pas de phrase qui contienne ce que les deux hommes ont traversé dans ce prétoire pendant quatre jours. Alors ils ne disent rien pendant un moment.

Puis Adan tend la main.

Elian la serre.

Une poignée de main. Ferme. Brève. Réelle.

Et dans les yeux d'Adan, ce regard qu'Elian avait vu la première fois dans la salle de visite de la prison, ce regard qui n'avait pas appris à baisser, ce regard qu'il avait reconnu parce qu'il l'avait eu lui-même une fois, ce regard est toujours là.

Intact.

Marcus traverse la salle.

Il arrive jusqu'à son frère.

Les deux hommes, Adan et Marcus, se regardent dans ce prétoire de marbre blanc qui leur ressemble aussi peu que possible.

Marcus pose la main sur l'épaule de son frère.

Un geste simple. Direct.

Qui ne dit rien et dit tout. Puis il regarde Elian.

Ce regard.

Vingt ans. Un sac à quatre heures du matin. Un homme qui dormait pendant qu'un autre partait. Vingt ans de distance organisée et de culpabilité productive et de dons anonymes.

Et maintenant ici, dans ce prétoire, dans ce verdict insuffisant mais réel, dans cette libération imparfaite mais concrète.

Marcus regarde Elian.

Il dit : *merci beaucoup*. Deux mots. Insuffisants comme toujours. Réels comme toujours.

Elian hoche la tête.

Ils sortent.

Marcus et Adan côte à côte, vers la porte du prétoire, vers le couloir de marbre, vers les marches du Palais de Justice et le ciel d'ardoise de novembre et La Ligne qui les attend de l'autre côté de la ville.

Elian les regarde partir.

Il ne part pas avec eux.

Il reste une dernière seconde dans ce prétoire vide. Les bancs, les colonnes, l'estrade de Moran déserte, le box des accusés vide avec sa chaise.

Il regarde tout ça.

Il pense à ce que non coupable pour vice de procédure signifie.

Pas innocent. Pas la vérité dite officiellement. Pas Tomas qui rentre. Pas Dieye. Pas les autres.

Pas Cendres qui change.

Juste, Adan qui sort. Adan qui rentre à L'Intérieur avec Marcus. Adan et Adams qui continuent de vivre dans le même corps dans le même monde qui les a produits.

C'est tout ce que ce prétoire a produit aujourd'hui.

C'est insuffisant.

C'est réel.

Elian sort du prétoire.

Il descend les marches du Palais de Justice.

Dans la rue, le froid. Le ciel bas. Cendres qui continue.

Il regarde dans la direction où Marcus et Adan sont partis, il ne les voit plus. Ils ont disparu dans les rues de L'Extérieur, en chemin vers La Ligne, en chemin vers L'Intérieur.

Il reste là un moment.

Puis il marche.

Dans la direction opposée.

Vers son cabinet. Vers son appartement sans photos.

Vers le whisky qu'il va peut-être boire ce soir ou peut-être pas. Vers ce qui reste à faire — parce qu'il reste toujours quelque chose à faire.

Les marches du Palais de Justice.

Dehors.

Le ciel d'ardoise de novembre. Le froid qui entre dans les poumons comme quelque chose de concret, de réel, de mesurable. L'air de L'Extérieur qui sent la pierre mouillée et les feuilles mortes et cette odeur particulière des villes en novembre qui n'a pas de nom précis mais que tout le monde reconnaît.

Adan s'arrête en haut des marches.

Il respire.

Ce geste. S'arrêter, respirer, sentir l'air sur le visage, ce geste qu'on fait sans y penser quand on est libre de le faire et qu'on ne peut plus faire sans y penser quand on a passé des semaines dans une cellule de béton avec son air recyclé et ses odeurs institutionnelles.

Il respire encore.

Marcus est à côté de lui.

Il ne dit rien. Il attend. Il laisse son frère avoir ce moment, ce moment d'air, de ciel, d'extérieur, sans le remplir de mots. C'est une des façons d'aimer de Marcus. Ces silences offerts. Ces espaces qu'il tient ouverts pour que l'autre puisse y exister sans avoir à se justifier.

Eliau est derrière eux sur les marches.

Il regarde Adan respirer.

Il pense à la plaidoirie. Aux quatre jours de procès. Au verdict : « *non coupable pour vice de procédure* ». Ces six mots qui sont tout, pas assez et la seule chose possible dans ce prétoire avec ce jury dans cette ville.

Il pense à Harte qui est parti sans regarder personne. Il pense à ce que Harte emporte avec lui.

Adan se retourne. Il regarde Eliau.

Ils se regardent, une dernière fois dans ce contexte, dans cet espace entre les colonnes de marbre blanc et le ciel gris de novembre, dans cet endroit qui ne leur ressemble pas et où quelque chose de réel s'est quand même passé.

— Qu'est-ce qui se passe maintenant ? dit Adan.

Eliu réfléchit à la question.

Pas à la réponse légale, à la réponse vraie.

— Tu rentres, dit Eliau. Tu continues. C'est tout ce que je peux te dire.

Adan hoche la tête.

Ce mouvement sobre. Cette façon de recevoir les choses qui ne donnent pas tout ce qu'on voulait et d'en faire quelque chose quand même.

— Et Adams ? dit Adan.

Une pause.

Elian regarde Adan dans ses yeux, dans cette profondeur derrière les yeux où les deux existent ensemble.

— Adams est à toi, dit Elian. Personne d'autre peut décider de ça.

Adan regarde ses mains.

Ces mains, toujours ouvertes.

— Je sais, dit-il.

Il descend les marches avec Marcus.

Elian les regarde descendre. Ces deux hommes, ces deux frères, qui traversent L'Extérieur en chemin vers La Ligne, en chemin vers L'Intérieur.

Il ne descend pas avec eux. Il reste en haut des marches.

Il les regarde partir jusqu'à ce qu'ils disparaissent dans les rues de L'Extérieur.

Puis il descend à son tour. Dans une direction différente.

L'après-midi passe.

Elian rentre à son cabinet. Il pose ses dossiers. Il parle à Vera, quelques mots, les affaires en attente, ce qui a besoin d'être traité. Vera fait ce qu'elle fait, efficacement, sans commentaire sur le procès ou sur ce que le verdict signifie ou ne signifie pas.

Il rentre chez lui en fin de journée. Son appartement sans photos.

Les murs blancs. Les livres rangés par ordre alphabétique. Le coin de l'étagère du bas avec les livres qu'il n'a pas rangés avec les autres.

Il s'assoit.

Il ne boit pas ce soir. La bouteille de whisky est là, dans le tiroir du bas, mais ce soir il ne l'ouvre pas. Ce soir il s'assoit juste dans son appartement dans le silence et il laisse la journée se déposer.

Le verdict.

Les mains ouvertes d'Adan. Harte qui est parti sans regarder. Marcus qui a dit merci.

Il reste assis longtemps.

La nuit tombe sur L'Extérieur.

Dans L'Intérieur ce soir.

Marcus ramène Adan dans la chambre de quatre mètres sur trois. Le matelas sur les cagettes, la table avec ses deux chaises, la photo de Marcus épinglée au mur que Marcus lui-même n'a jamais vu en vrai.

Adan entre dans sa chambre.

Il s'arrête au milieu.

Il regarde tout ça. Son espace, son minimum, ce qu'il a toujours appelé suffisant.

Il s'assoit sur le bord du matelas. Il prend le carnet sous le matelas. Il l'ouvre.

Les dernières pages, les mots qu'Adams a écrits pendant les nuits perdues, l'écriture à pression profonde, les comptes tenus.

Il lit.

Longtemps.

Marcus frappe à la porte.

— T'as faim ?

— Non.

— Je vais faire quelque chose quand même.

Il entre. Il pose sur la table deux assiettes avec ce qu'il a trouvé, pas grand-chose, L'Intérieur ce soir n'a pas plus que d'habitude. Mais chaud. Réel.

Ils mangent ensemble en silence. Les deux frères à la table avec ses deux chaises, enfin les deux chaises utilisées pour ce pour quoi Adan les avait prévues depuis toujours, cette possibilité qu'il avait gardée ouverte sans y croire tout à fait.

Quelqu'un en face. Quelque chose partagé.

Marcus ne pose pas de questions sur le procès. Sur Adams. Sur ce qui va se passer. Il mange. Il est là. Il laisse son frère avoir cette soirée. Ce retour, ce premier soir libre, sans en faire quelque chose de plus grand que ce qu'il est.

Juste une assiette chaude. Juste deux chaises.

Juste deux frères dans une chambre de quatre mètres sur trois dans L'Intérieur.

Le soir avance.

Marcus part. Son propre appartement, un étage au-dessus. Il pose sa main sur l'épaule d'Adan en passant. Ce geste. Cette façon d'aimer sans avoir besoin de le nommer.

— Je suis là, dit Marcus.

— Je sais, dit Adan.

Marcus sort.

Adan reste seul. Il s'allonge sur le matelas.

Il fixe le plafond.

Et dans le silence de cette chambre, dans ce premier soir de liberté relative dans ce monde qui ne change pas parce qu'un verdict a été prononcé, dans ce silence Adan attend.

Adams vient.

Pas comme d'habitude. Pas avec les questions froides, pas avec les comptes, pas avec la voix qui chuchote des vérités insupportables.

Différemment. Plus doucement.

Comme quelque chose qui vient de traverser quelque chose avec quelqu'un et qui sait que l'autre côté de ce quelque chose est différent.

« *Tu es libre* ».

— Pour l'instant, dit Adan.

« *C'est suffisant pour l'instant* ».

Silence.

— Adams.

« *Oui* ».

— Ce soir. Tu restes.

Ce n'est pas une question. Pas une peur. Une constatation, ce soir Adams ne prend pas le contrôle, ce soir Adan reste Adan jusqu'au matin, ce soir la nuit appartient à Adan.

« *Ce soir je reste* ».

— Merci.

Adan s'endort.

S'endort vraiment. Profondément, sans surveillance, sans cette tension de quelqu'un qui dort en gardant quelque chose d'éveillé au cas où.

Il dort.

Adams veille.

Pas pour agir, pour veiller. Pour laisser Adan dormir. Pour tenir l'espace pendant que l'autre se repose.

Mais.

Quelque part dans cette nuit, pas tout de suite, pas dans les premières heures, pas pendant qu'Adan dort de ce sommeil profond et réel, quelque part dans cette nuit Adams fait quelque chose.

Une dernière chose.

Le Palais de Justice de Cendres est fermé la nuit.

Les couloirs de marbre sont vides. Les prétoires sont vides. Les bureaux des procureurs sont vides.

Sauf un.

William Harte a l'habitude de travailler tard. C'est connu de ses collaborateurs, de sa secrétaire, de ceux qui gravitent autour de son bureau depuis vingt ans. Il arrive tôt et il reste tard et entre les deux il fait ce que les hommes puissants font. Il gouverne, il décide, il maintient.

Ce soir il est seul dans son bureau. Il a renvoyé tout le monde à dix-neuf heures.

Il a dit qu'il avait des dossiers à traiter.

Ce qu'il a en réalité, ce qu'il regarde depuis dix-neuf heures sur son bureau avec un verre de quelque chose qu'il ne boit pas vraiment, c'est l'étendue de ce que ce procès a rendu visible.

Pas la défaite.

La visibilité.

Les caméras. Le rapport de maintenance. Les dossiers non résolus. Le vingt-deux octobre. Les liens financiers.

Eliau Cross a posé tout ça dans un prétoire et même si Moran a retenu les objections et même si le jury a rendu un verdict de procédure et même si rien n'est officiel, tout ça existe maintenant. Dans les transcriptions. Dans les mémoires de ceux qui étaient là. Dans les têtes des deux ou trois jurés qui ont résisté pendant les délibérations.

Harte sait ce que la visibilité fait dans le temps. Il sait que ce soir n'est pas la fin.

Il sait que ce qu'Eliau Cross a planté dans ce prétoire va continuer de pousser.

Il ne voit pas la porte s'ouvrir. Ou il la voit trop tard.

Ce qui se passe dans le bureau de William Harte cette nuit, personne ne le voit.

Pas de caméras dans les couloirs intérieurs du Palais de Justice à cette heure, les systèmes de surveillance sont concentrés sur les entrées et les sorties, pas sur les couloirs des procureurs, pas là où les hommes du système ont toujours considéré qu'ils n'avaient pas besoin d'être surveillés.

Personne ne voit. Personne n'entend.

Le lendemain matin à six heures trente une femme de ménage, une femme de L'Intérieur avec son laissez-passer de travail, une de celles qui entrent tôt pour nettoyer avant que les gens arrivent, ouvre le bureau de William Harte.

Elle s'arrête dans l'embrasure.

Elle voit.

William Harte est dans son fauteuil.

Vivant.

Sa respiration est régulière. Son pouls est là. Rien de visible qui menace sa vie dans l'immédiat.

Mais.

La façon dont il est assis, pas la façon dont un homme s'assoit. La façon dont un homme est posé. Quelque chose qui a été décidé pour lui et non par lui. Quelque chose dans les épaules, dans le cou, dans les mains posées sur les genoux avec une précision qui n'est pas naturelle.

Ses yeux sont ouverts.

Il fixe quelque chose droit devant lui ... le mur de son bureau, la fenêtre qui donne sur les rues de L'Extérieur, un point indéfini dans l'espace entre les deux.

Il ne répond pas quand la femme de ménage dit : « *monsieur Harte* ». Il ne répond pas quand elle répète son nom.

Il regarde quelque chose que personne d'autre ne peut voir.

Et sur le sol de son bureau.

Sur le carrelage beige clair devant son fauteuil.

Tracée à la craie blanche, grande, nette, d'un seul geste assuré.

« J ».

La femme de ménage appelle les secours. Les secours arrivent.

Harte est emmené à l'hôpital ... l'hôpital de L'Extérieur, celui de six étages, celui auquel Adan n'aurait jamais eu accès avec son laissez-passer.

Les médecins parlent de choc. De trauma. D'un état neurologique qui va prendre du temps à documenter, à comprendre, à nommer.

Ils ne parlent pas de ce qui l'a causé. Ils n'ont pas d'explication pour ce qui l'a causé. Il n'y a pas de traces visibles de violence physique. Il n'y a pas de témoin. Il n'y a pas d'enregistrement.

Il n'y a que la lettre J sur le carrelage et un homme dans un fauteuil qui regarde quelque chose que les médecins ne peuvent pas voir.

La nouvelle se répand dans Cendres le matin.

Dans les couloirs du Palais de Justice. Des murmures, des regards, des calculs rapides sur ce que ça signifie pour les affaires en cours, pour la structure du bureau du procureur, pour l'équilibre des choses.

Dans L'Intérieur, une autre façon d'entendre la nouvelle. Pas de célébration. Pas d'explosion de joie. Quelque chose de plus silencieux, de plus profond, de plus proche de la reconnaissance que de la victoire.

La reconnaissance de quelque chose qui a rendu une forme de verdict.

Pas le tribunal.

L'autre.

Dans sa chambre de quatre mètres sur trois Adan se réveille.

Il ouvre les yeux.

Le plafond. La lumière de novembre par la fenêtre. Le mur d'en face.

Il vérifie.

Ses mains, propres. Ses chaussures, à leur place. Ses poches, dans la poche intérieure de sa veste, un morceau de craie.

Blanc.

Usé d'un côté.

Il reste allongé un moment.

Il tient la craie dans sa paume fermée.

Il sent le poids de ce petit morceau blanc ... pas lourd, pas du tout lourd, cette légèreté de la craie qui n'est presque rien dans la main et qui est pourtant quelque chose d'entier, de complet, de décidé.

— Adams.

« *Oui* ».

— Harte.

« *Oui* ».

Un silence.

— Est-ce qu'il va s'en sortir.

« Il s'en sortira. Différent ».

— Différent comment.

« Il va vivre avec quelque chose qu'il n'avait jamais eu avant. La conscience que ce qu'il a fait existe. Que quelqu'un sait. Que la lettre J sur son carrelage va être là dans sa mémoire chaque matin pour le reste de sa vie ».

Adan regarde le plafond.

— Est-ce que c'est de la justice.

Long silence.

« C'est ce que la justice laisse quand elle refuse de se montrer par la porte principale ».

Adan se lève. Il va à la fenêtre.

La ruelle en dessous. Les immeubles d'en face. L'Intérieur qui commence sa journée. Les bruits, les voix, la vie dense et comprimée qui refuse de s'arrêter.

Il regarde. Dans sa main la craie. Il l'ouvre.

Il la regarde une dernière fois ... ce morceau blanc, cette signature, cette chose qui a traversé les nuits avec Adams et qui est revenue dans sa poche.

Il la ferme dans son poing. Il la garde.

Marcus frappe à la porte.

— Adan. T'as entendu pour Harte ?

— Oui.

Un silence de l'autre côté de la porte.

— C'est Adams ?

Adan ne répond pas immédiatement.

Il regarde ses mains. La craie dans la paume.

— Je ne sais pas, dit-il.

Marcus ne répond pas. Il sait.

Il dit juste : *le café est prêt.*

Et ses pas s'éloignent dans le couloir.

Adan pose la craie sur le bord de la fenêtre.

Il la laisse là.

Petite. Blanche. Presque rien.

Quelque chose pourtant.

La ville de Cendres continue.

La Ligne est là. L'acier rouillé, les projecteurs, les caméras qui voient quand on leur demande de voir et ne voient pas quand on leur demande de ne pas voir. Les gardes qui patrouillent. Les laissez-passer qui s'accumulent chaque matin dans les mains tendues de ceux qui traversent.

L'Intérieur continue.

L'Extérieur continue.

Cendres continue d'être Cendres.

Rien n'a changé. Tout continue exactement comme avant.

Sauf que William Harte est dans un hôpital de L'Extérieur qui regarde quelque chose que personne d'autre ne peut voir.

Sauf qu'il y a une sixième lettre J quelque part sur le carrelage d'un bureau du Palais de Justice.

Sauf qu'Adan Welles est libre.

Pour l'instant.

Dans cette ville.

Avec ce qu'il porte.

Ce soir dans L'Intérieur les gens parlent à voix basse comme ils parlent toujours à voix basse. Mais quelque chose dans les voix basses ce soir est différent. Pas de l'espoir exactement, quelque chose de plus prudent que l'espoir, quelque chose qui ne veut pas encore se nommer parce que le nommer c'est risquer de le perdre.

Quelque chose qui ressemble à la conscience que les comptes ont été présentés. Que quelqu'un tient les comptes. Que les comptes ne sont pas oubliés.

La nuit tombe sur Cendres.

Les projecteurs de La Ligne s'allument.

Les deux côtés s'endorment ... ou font semblant.

Dans une chambre de quatre mètres sur trois un homme s'allonge sur son matelas avec un carnet sous le matelas et un morceau de craie sur le bord de la fenêtre.

Il ferme les yeux. Il ne sait pas encore ce que demain va demander. Il ne sait pas encore ce qu'Adams va faire des prochaines nuits.

Il ne sait pas encore ce que Cendres va faire d'un verdict qui libère sans innocenter et qui pose des questions sans y répondre.

Il sait juste une chose. Il est là.

Adan, du début jusqu'à maintenant.

Et Adams ... quelque part en lui, patient, précis, avec sa liste et sa craie et cette façon de tenir les comptes que personne d'autre ne tient.

Ensemble. Pas réconciliés.

Pas opposés.

Ensemble, dans la seule façon qu'ils ont trouvée d'habiter le même corps dans le même monde.

Le lendemain matin.

Samedi.

Pas de travail ce matin. Pas de laissez-passer, pas de La Ligne, pas de couloirs d'hôpital à nettoyer avec son chariot et sa serpillière. Le samedi à L'Intérieur a une texture différente des autres jours. Pas du repos exactement, les corps de L'Intérieur ont depuis longtemps oublié ce que le repos complet ressent, mais une décompression relative, un relâchement partiel de la tension permanente qui structure les jours de semaine.

Adan se réveille tôt quand même.

L'habitude. Le corps qui ne sait pas encore que les règles ont légèrement changé pour ce matin, que ce matin il n'y a pas de file à La Ligne à cinq heures trente, pas de laissez-passer à préparer, pas de montre à surveiller.

Il se réveille. Il vérifie.

Il est là.

La craie est toujours sur le bord de la fenêtre.

Elle n'a pas bougé, bien sûr qu'elle n'a pas bougé, les objets ne bougent pas tout seuls, la craie est là exactement où il l'a posée hier soir, petite et blanche dans la lumière grise du matin de novembre qui entre par la fenêtre qui donne sur le mur d'en face.

Il la regarde. Il ne la touche pas.

Marcus frappe à sept heures.

Il entre avec deux tasses de café, un café que Adan reconnaît immédiatement comme le café de Marcus, cette façon particulière qu'il a de le faire depuis toujours, trop fort pour la plupart des gens et exactement comme il faut pour ceux qui ont grandi avec.

Il pose une tasse sur la table. Il s'assoit sur la deuxième chaise.

La deuxième chaise.

Adan regarde son frère assis sur la deuxième chaise et quelque chose dans sa poitrine fait quelque chose qu'il ne cherche pas à nommer.

Ils boivent leur café.

En silence d'abord.

Un silence de gens qui se connaissent assez pour que le silence soit une forme de conversation.

C'est Marcus qui parle en premier.

— Comment tu te sens.

Pas une question de politesse, une vraie question. Marcus ne pose pas de vraies questions pour avoir des réponses de politesse.

Adan réfléchit.

— Je ne sais pas encore, dit-il. Libre ça ressemble à quoi quand c'est pour vice de procédure.

Marcus regarde sa tasse.

— Comme la liberté habituelle à L'Intérieur, dit-il. Conditionnelle. Révocable. Mais réelle quand même.

Adan hoche la tête.

— Oui.

Un silence.

— Harte, dit Marcus.

— Oui.

— C'était Adams.

Ce n'est pas une question.

Adan ne répond pas directement. Il regarde la craie sur le bord de la fenêtre.

— Je lui ai demandé de rester cette nuit-là, dit Adan. Il a dit d'accord. Et puis au matin y'avait la craie dans ma poche.

Marcus suit son regard vers la fenêtre. Il regarde la craie.

— Il t'a désobéi.

— Il a fait ce qu'il fait, dit Adan. Je lui avais dit de rester. Il a attendu que je m'endorme. Et après il est parti faire ce qu'il avait décidé de faire.

Silence.

— T'es en colère.

Adan pense à ça. Est-ce qu'il est en colère.

Il cherche la colère dans sa poitrine et ce qu'il trouve à la place est plus compliqué que la colère. Quelque chose qui mélange la frustration d'avoir dit quelque chose qu'Adams n'a pas suivi et autre chose. Cette compréhension qui n'est pas de l'approbation, qui ne sera peut-être jamais de l'approbation entière, mais qui est là quand même, persistante, honnête.

— Non, dit Adan. Je ne suis pas en colère.

Marcus le regarde.

— C'est peut-être plus inquiétant que si t'étais en colère.

— Peut-être.

Ils finissent leur café.

Marcus lave les deux tasses dans la petite salle de bain partagée au bout du couloir. Il revient, les pose sur le bord de l'évier de la chambre, les retourne pour qu'elles sèchent.

Ces gestes.

Ces gestes ordinaires d'un matin ordinaire dans L'Intérieur.

Adan les regarde faire et il pense à combien de matins ordinaires ont eu lieu sans lui pendant ces semaines en prison. Combien de cafés Marcus a bus seul, combien de gestes ordinaires ont eu lieu dans un monde qui continuait pendant qu'Adan était de l'autre côté d'une porte de cellule.

— J'aurais dû venir te voir plus, dit Adan.

Marcus le regarde.

— Où ça ?

— En prison. Je veux dire, toi, tu venais chaque semaine. Moi j'aurais dû...

Marcus l'arrête.

— T'étais en prison, Adan.

— Je sais mais...

— T'étais en prison. C'est moi qui venais parce que je pouvais venir. T'avais pas à...

— Je voulais dire merci. Pour chaque semaine. Pour Elian. Pour tout.

Marcus regarde son frère.

Un long moment.

— C'est mon frère, dit-il simplement.

Quatre mots.

Tout est dans ces quatre mots. Vingt ans d'existence côte à côte dans L'Intérieur, tout ce que ça signifie d'être le frère de quelqu'un dans un endroit comme ça, toute la charge et tout ce qu'elle contient d'amour non formulé parce que l'amour dans L'Intérieur s'exprime rarement avec des mots, il s'exprime avec du café trop fort et des chaises sur lesquelles on s'assoit et des semaines qu'on passe à traverser La Ligne pour aller voir quelqu'un en prison.

« *C'est mon frère* ».

Marcus part à dix heures.

Il a des choses à faire ... L'Intérieur a toujours des choses à faire, L'Intérieur ne s'arrête jamais vraiment, il continue de tourner avec ses marchés et ses vies comprimées qui cherchent leurs espaces.

— Ce soir, dit Marcus depuis la porte. Je reviens ce soir. On mange ensemble.

— D'accord.

Marcus part.

La porte se referme.

Adan seul dans sa chambre.

Il reste assis à la table un moment. La table avec ses deux chaises, les deux tasses qui sèchent, le café froid dans son estomac.

Il prend le carnet. Il l'ouvre.

Il ne le lit pas. Il le feuillette, il le fait défiler entre ses doigts, il sent le poids des pages remplies, les pages à pression profonde, l'écriture d'Adams mélangée à la sienne dans un dégradé qu'il n'arrive pas toujours à démêler.

Il s'arrête sur la dernière page écrite.

L'écriture d'Adams. La pression profonde. Cette nuit, la nuit du verdict, la nuit où Adan avait dit « *reste* » et Adams avait dit « *d'accord* ».

Quelques lignes.

« Ce soir je reste. Demain, on verra. Les comptes ne sont pas finis. Cendres n'a pas changé. Mais Harte sait maintenant. Et ceux de L'Intérieur savent aussi. Que quelqu'un tient les comptes. C'est suffisant pour cette nuit. Dors ».

Adan referme le carnet. Il le remet sous le matelas. Il se lève. Il va à la fenêtre.

Il regarde le mur d'en face. Ce mur gris, lézardé, avec sa tâche d'humidité en forme de quelque chose qu'il a renoncé à identifier. Ce mur qu'il regarde depuis toujours depuis cette fenêtre, depuis que cette chambre est sa chambre, depuis que L'Intérieur est son monde.

Il prend la craie sur le bord de la fenêtre. Il la tient dans sa paume. Il la regarde.

Il l'ouvre.

La fenêtre. Il l'ouvre en grand, le froid de novembre entre d'un coup, vif, réel, cette gifle propre de l'air froid qui dit « tu es vivant, tu es là, c'est maintenant ».

Il tend le bras. Il ouvre la main.

La craie tombe.

Elle tombe dans la ruelle en dessous. Pas loin, trois étages, elle disparaît entre les poubelles et les pavés mouillés et la vie ordinaire de la ruelle ordinaire d'un immeuble ordinaire de L'Intérieur.

Elle disparaît.

Adan referme la fenêtre.

Il reste debout face au mur d'en face.

Adams est là. Cette présence, cette partie de lui, cette façon d'exister ensemble dans le même corps.

« *La craie* ».

— Je sais.

« *Il y en a d'autre* ».

— Ça aussi, je sais

Un silence intérieur.

« *Tu ne vas pas pouvoir m'arrêter, Adan* ».

— J'en ai conscience oui.

« *Mais tu vas essayer quand même* ».

Adan regarde le mur d'en face. La tâche d'humidité en forme de quelque chose.

— On va essayer de trouver autre chose, dit Adan. Ensemble. Une autre façon.

« *Une autre façon de quoi* ».

— De rendre les comptes. Sans que je me réveille avec de la craie dans les poches.

Long silence.

« *Je t'écoute* ».

— Je ne sais pas encore. Mais je cherche.

« *D'accord* ».

— Ça marche.

La matinée passe.

Adan reste dans sa chambre. Pas de façon claustrophobe, pas de façon enfermée. Il est là parce qu'il a besoin de ce temps, de cet espace, de cette chambre qui est la sienne avec ses quatre mètres sur trois et son mur d'en face et son matelas sur les cagettes.

Il dessine.

Il prend un crayon. Pas le carnet d'Adams, une feuille blanche, une feuille ordinaire prise dans le fond d'un tiroir. Il dessine avec ce mouvement de main qu'il connaît depuis toujours, ce mouvement qui sait ce qu'il fait même quand l'esprit ne décide pas encore.

Cette fois, il regarde ce qu'il dessine.

Il laisse ses yeux être ouverts pendant le dessin. Il laisse sa main et ses yeux exister ensemble dans le même moment.

Ce qui apparaît sur la feuille.

Pas des visages inconnus. Pas les visages d'avant, ces visages que sa main dessinait dans le noir et qu'il ne reconnaissait pas au réveil parce qu'ils appartenaient à Adams et aux nuits perdues.

Ce matin, deux silhouettes.

Côte à côte.

Pas identiques. Différentes, distinctes, chacune avec sa façon propre de tenir son corps. Mais côte à côte. Dans le même espace. Sans que l'une efface l'autre.

Il les regarde.

Ces deux silhouettes que sa main vient de produire ce matin pour la première fois ... pas une seule, pas une qui domine l'autre ... deux qui coexistent.

Adan et Adams.

Côte à côte.

Dans le même espace.

Il pose le crayon.

Il regarde le dessin longtemps.

Puis il le plie, soigneusement, en quatre, et il le glisse dans sa poche.

Pas sous le matelas.

Dans sa poche. Pour l'avoir avec lui.

L'après-midi Adan sort de sa chambre.

Il sort de l'immeuble.

Il marche dans L'Intérieur. Pas vers La Ligne, pas vers L'Extérieur, juste dans L'Intérieur. Dans ses rues étroites, ses bruits, ses odeurs. Il marche dans son quartier comme quelqu'un qui a besoin de vérifier que l'endroit

existe encore, que les rues sont là, que les immeubles tiennent encore debout par habitude.

Ils tiennent.

Les enfants jouent entre les poubelles. Les femmes parlent sur les pas de portes. Les hommes debout au coin d'une rue regardent passer sans regarder passer. Le marché en fin de journée avec ses étals et ses prix deux fois trop chers et ses habitants qui recomptent leurs pièces.

Tout pareil.

Tout exactement pareil.

Il passe devant l'école.

Les fenêtres trop petites. Le bâtiment dont la peinture a depuis longtemps changé de couleur. Une professeure visible à travers la vitre. Une femme dont il ne connaît pas le nom, penchée sur un bureau, en train de corriger quelque chose avec ce soin de quelqu'un qui fait ça parce que c'est important même si tout autour dit que ça ne l'est pas.

Il s'arrête. Il regarde la professeure corriger ses copies derrière la vitre.

Adams est silencieux.

Pas absent, silencieux. Il regarde aussi.

Et dans ce silence de Adams, dans cette façon inhabituelle de ne pas commenter, de ne pas analyser, de juste regarder avec Adan, quelque chose de nouveau.

Quelque chose qui ressemble à de la douceur.

Pas de la résignation. Pas de la capitulation. Une douceur qui coexiste avec tout le reste, avec la liste, les comptes, la craie blanche et les nuits perdues.

Une douceur qui dit : « *il y a aussi ça* ».

« Il y a aussi cette femme qui corrige des copies. Il y a aussi les enfants. Il y a aussi Marcus et son café trop fort. Il y a aussi cette chambre de quatre mètres sur trois qui est à toi ».

Adan reprend sa marche.

Il fait le tour du quartier. Un tour complet, tous les coins, toutes les rues qu'il connaît depuis l'enfance. Il marche sans but précis et avec le but le plus précis qui soit ... être là, dans ce lieu, dans ce corps, dans cet aujourd'hui.

Vivant.

Présent.

Adan, du début jusqu'à maintenant.

En fin d'après-midi il revient à l'immeuble.

Marcus est déjà là, assis sur les marches de l'entrée avec un sac de courses, il attendait.

— T'es sorti.

— Oui.

— C'était comment.

— Pareil, dit Adan. Exactement pareil.

Marcus hoche la tête.

— C'est L'Intérieur, dit-il. Ça ne change pas pour un verdict.

— Non, dit Adan.

Un silence.

— Mais toi tu as changé un peu, dit Marcus.

Adan le regarde.

Marcus a ce regard, le regard de quelqu'un qui connaît son frère depuis toujours, qui a appris à lire les variations infimes dans les façons d'être, qui sait la différence entre un Adan qui baisse les yeux et un Adan qui regarde.

— Peut-être, dit Adan.

— Pas peut-être.

Ils entrent dans l'immeuble.

Le soir.

Ils mangent ensemble à nouveau. La table avec ses deux chaises, la nourriture de Marcus, le silence confortable qui est leur façon à eux de partager un espace sans avoir besoin de le remplir constamment.

À un moment Marcus dit : « *Eliau a appelé* ».

Adan lève les yeux.

— Il a dit quoi.

— Il voulait savoir si tu allais bien. Je lui ai dit que tu étais sorti marcher. Il a dit « *c'est bien* ».

Adan pense à Elian. À la plaidoirie. Aux mains ouvertes. Au regard dans le couloir quand les gardiens attendaient que la porte soit déverrouillée. « *Adams savait. Il m'a dit que vous trouveriez* ».

— Il a dit autre chose ?

— Il a dit qu'il y aurait peut-être des suites. Pour Harte. Des gens qui ont entendu ce qui s'est passé dans le prétoire et qui veulent peut-être aller plus loin. Des gens de L'Extérieur qui vont peut-être poser des questions.

Adan regarde sa fourchette.

— Des gens de L'Extérieur qui posent des questions sur les disparus de L'Intérieur.

— C'est ce qu'il a dit.

— Tu y crois.

Marcus réfléchit.

— Je crois qu'Eliau y croit. Et Eliau n'est pas le genre à croire à des choses qui n'existent pas.

Adan hoche la tête.

— C'est quelque chose.

— Ouais, dit Marcus. C'est quelque chose.

Après le repas Marcus reste tard.

Ils parlent. Vraiment, peut-être pour la première fois depuis longtemps, avec cette facilité retrouvée de deux personnes qui se sont perdues de vue non pas géographiquement mais autrement, qui ont laissé des distances s'installer qui n'avaient pas besoin d'être là.

Ils parlent de L'Intérieur. De ce qui a changé et de ce qui n'a pas changé. Des gens qu'Adan connaissait avant la prison. De Dieye. Adan pose la

question directement et Marcus répond directement, sa famille est là, dans L'Intérieur, sa femme a trouvé un autre travail, les enfants vont à l'école aux livres aux pages manquantes.

Ils parlent de Tomas.

— Aïda, dit Adan.

— Elle gère. Les gens du quartier l'aident. Les enfants sont avec elle.

— Sept ans, cinq ans, deux ans.

Marcus le regarde.

— Elian t'a dit les âges.

— Oui.

— Il les porte, dit Marcus. Ces âges-là. Je le vois dans sa façon de parler de l'affaire. Il les porte comme une dette.

— C'en est une.

— Oui.

Silence.

— Pas seulement pour lui, dit Adan.

Marcus ne répond pas. Il n'a pas besoin de répondre.

Marcus part à vingt-deux heures.

Il dit : « *bonne nuit, Adan* ». Des mots ordinaires. Des mots qui ont toujours été là et qui ont une densité différente ce soir, ou peut-être pas différente, peut-être exactement la même densité qu'ils ont toujours eue et qu'Adan entend différemment maintenant que certaines choses ont été traversées.

— Bonne nuit Marcus.

La porte.

Le silence.

Adan s'allonge.

Il pense à la journée. Au café du matin, au dessin des deux silhouettes, à la marche dans L'Intérieur, à la professeure qui corrigeait ses copies derrière la vitre, à Marcus qui mange en face de lui sur la deuxième chaise.

Il pense à Elian.

À ce que Marcus a dit : « *des gens de L'Extérieur qui vont peut-être poser des question* ».

Peut-être.

Ce mot fragile. Ce mot qui n'est pas une promesse. Ce mot qui est tout ce que ce soir peut offrir honnêtement. Pas de certitude, pas de garantie, juste une possibilité qui n'existait pas avant et qui existe maintenant parce que quelque chose s'est passé dans un prétoire de marbre blanc et que ce quelque chose a laissé des traces que le système ne peut pas entièrement effacer.

Peut-être.

C'est quelque chose.

Adams est là.

Toujours là. Cette présence, cette partie de lui.

Mais ce soir différemment.

Ce soir Adams est là comme quelque chose qui partage l'espace sans chercher à le prendre. Comme quelqu'un qui a fait ce qu'il avait à faire cette nuit-là. William Harte, la lettre « J », le bureau du Palais de Justice et qui est revenu dans le corps d'Adan sans victoire bruyante ni justification supplémentaire.

Juste là.

Présent.

« *Le dessin* ».

— Oui, dit Adan à voix basse.

« *Les deux silhouettes* ».

— Oui.

« *T'as regardé ce que tu dessinais* ».

— Pour la première fois.

« *Comment c'était* ».

Adan pense à ça.

— Moins effrayant que ce que je croyais.

Un silence intérieur.

« *On est le même corps* ».

— Je sais.

« *On n'a pas à être la même chose* ».

— Je sais ça aussi.

« *Mais on est le même corps* ».

— Oui, dit Adan. On est le même corps.

Il ferme les yeux.

Le sommeil vient doucement ce soir. Pas le sommeil de l'épuisement, pas le sommeil de la résistance vaincue. Le sommeil de quelqu'un qui a marché dans ses rues et mangé avec son frère et dessiné deux silhouettes côte à côte et qui a encore une fois décidé ... sans le formuler avec des grands mots, juste dans le corps, juste dans les os ... décidé de continuer.

De continuer à être là.

Adan du début jusqu'à maintenant.

Et Adams quelque part en lui, patient, précis, avec ses comptes et sa craie et cette façon de tenir ce que le monde refuse de tenir.

Ensemble.

L'Intérieur dort.

Ou fait semblant.

Les projecteurs de La Ligne découpent le ciel.

Les caméras filment. Celles qui fonctionnent, celles qu'on n'a pas rétablies temporairement pour une urgence de procureur, celles qui font juste leur travail habituel de surveiller des gens qui dorment.

Dans une chambre de quatre mètres sur trois un homme dort avec un carnet sous le matelas et un dessin plié dans sa poche de pantalon posé sur la chaise.

Deux silhouettes côte à côte.

Et quelque part dans L'Extérieur, dans une chambre d'hôpital de six étages, William Harte regarde quelque chose que personne d'autre ne peut voir.

Et sur le sol de son bureau au Palais de Justice, la lettre « J » à la craie blanche que la femme de ménage n'a pas encore effacée parce que personne ne lui a encore dit quoi faire avec ça, parce que personne dans tout le système de Cendres ne sait encore officiellement quoi faire avec ça.

« J ».

Nette.

Tracée d'un seul geste assuré.

Présente.

Le lendemain matin.

Dimanche.

Elian se réveille à six heures.

Pas d'alarme, son corps sait l'heure depuis vingt ans, depuis les matinées de L'Intérieur où le réveil précédait le jour parce que le jour appartenait à d'autres et qu'il fallait être prêt avant qu'il arrive. Ce réflexe-là n'a jamais vraiment quitté son corps même après vingt ans de L'Extérieur. Il se réveille à six heures comme il s'est toujours réveillé à six heures. Comme si le corps gardait ses origines même quand l'esprit a organisé la distance.

Il reste allongé un moment.

Le plafond blanc de son appartement. Le silence du dimanche de L'Extérieur ... un silence différent des autres jours, plus épais, plus délibéré, le silence de gens qui ont choisi de ne pas se lever encore, qui ont le luxe de ce choix.

Il pense à Adan.

Il pense à hier. Au verdict, aux marches, au regard d'Adan qui respirait l'air de novembre avec les mains ouvertes.

Il pense à Harte dans sa chambre d'hôpital.

Il pense à la lettre « J » sur le carrelage du bureau du Palais de Justice que les journaux de ce matin vont probablement mentionner sans savoir quoi en faire, « *un symbole non identifié trouvé sur les lieux* », « *enquête en cours* », « *aucune explication pour l'état du procureur Harte* ».

Son téléphone est sur la table de nuit.

Il le regarde sans le toucher pendant quelques secondes.

Puis il le prend.

Un message.

Un seul message, reçu cette nuit à deux heures quarante-sept du matin depuis un numéro qu'il ne reconnaît pas. Un numéro de L'Intérieur, il reconnaît le préfixe, les numéros de L'Intérieur ont leur propre préfixe dans le système de Cendres, une façon de plus de distinguer, de catégoriser, de savoir d'où vient un appel avant même de décrocher.

Il ouvre le message.

Deux mots.

« *Merci, Elian* ».

Il reste allongé avec son téléphone dans la main. Il lit ces deux mots plusieurs fois.

Pas pour les comprendre, il les comprend immédiatement, il sait qui les a envoyés, pas Adan, l'autre, celui qui ne dort pas cette nuit-là, celui qui a été à L'Extérieur pendant qu'Adan dormait, celui qui est revenu dans les poches d'Adan avec de la craie blanche.

Adams.

Adams qui a envoyé un message à deux heures quarante-sept du matin depuis le téléphone d'Adan.

« *Merci, Elian* ».

Elan pose le téléphone.

Il s'assoit sur le bord du lit.

Il regarde ses mains posées sur ses genoux, ces mains qui ont plaidé quatre jours dans un prétoire de marbre blanc, qui ont tenu des dossiers et des stylos et des arguments, qui ont construit quelque chose qui ressemblait à de la justice avec les matériaux insuffisants que ce monde offre.

Ces mains.

Il les regarde longtemps. Il ne répond pas au message. Il ne sait pas quoi répondre à Adams.

Il ne sait pas si répondre à Adams est quelque chose qu'il devrait faire.

Il ne sait pas grand-chose ce matin. Pas plus que d'habitude, peut-être moins, peut-être que les procès qui ressemblent à celui-là laissent les gens avec moins de certitudes qu'avant plutôt qu'avec plus.

Il se lève. Il va dans la cuisine.

Il fait du café.

Il le boit debout face à la fenêtre, la fenêtre de son appartement de L'Extérieur qui donne sur une rue propre, des arbres taillés, la normalité fonctionnelle d'un dimanche matin dans la partie de Cendres qui dort bien.

Il boit son café.

Il pense.

Il pense à ce que ce procès a produit.

Pas le verdict, le verdict est ce qu'il est, « *non coupable pour vice de procédure* », cinq mots qui libèrent sans innocenter et qui laissent tout le monde avec quelque chose d'inachevé dans la poitrine.

Il pense à ce que le procès a produit autour du verdict.

Les caméras en panne qui voient, ça existe maintenant dans les transcriptions officielles. Le rapport de maintenance, la note sur le rétablissement temporaire mandaté par Harte, ça existe. Les dossiers non résolus admis comme pièces à conviction, ça existe. Les liens financiers entre Harte et la première victime d'Adams, ça existe.

Tout ça est dans les archives judiciaires de Cendres maintenant.

Pas résolu. Pas nommé officiellement pour ce que c'est. Mais là ... dans les pages, dans les transcriptions, dans les dossiers que quelqu'un quelque part pourra un jour rouvrir.

Les graines que Marcus a dit qu'Elia avait plantées, peut-être. Peut-être qu'elles pousseront. Peut-être pas. Cendres a une façon d'enterrer les graines avant qu'elles atteignent la lumière.

Mais elles sont là.

Son téléphone vibre.

Un appel cette fois, un numéro qu'il reconnaît.

Marcus.

Il répond.

— Marcus.

— Tu as eu le message. dit Marcus.

Pas une question.

— Oui.

Un silence.

— Il l'a envoyé cette nuit. Adan dormait. Adams a pris le téléphone.

— Je sais.

— Qu'est-ce que tu vas faire.

Elian regarde sa tasse de café vide.

— Rien pour l'instant. Je vais laisser ça être ce que c'est.

— C'est quoi ce que c'est.

Elian pense à la question.

— Deux mots d'une partie d'un homme à qui j'ai essayé de rendre service. C'est tout. C'est suffisant.

Marcus ne répond pas immédiatement.

— Adan va bien, dit-il ensuite. Il a dormi. Ce matin il était là, vraiment là. Il m'a dit qu'il avait jeté la craie par la fenêtre.

— Il a jeté la craie.

— Oui. Je ne sais pas ce que ça veut dire exactement. Lui non plus probablement. Mais c'est ce qu'il a fait.

Elian hoche la tête pour lui-même.

— C'est quelque chose.

— C'est quelque chose, confirme Marcus.

Un silence.

— Elian.

— Ouais.

— Ce que t'as fait dans ce prétoire. La plaidoirie. Les preuves. Tout. Je veux que tu saches que je l'ai vu. Que j'ai vu comment tu as fait ça.

Elian ne dit rien.

— Je veux que tu saches que ce gamin de vingt-quatre ans qui a pris son sac un matin, il a fait quelque chose avec ce qu'il avait. Même si ce n'était pas parfait. Même si ça a pris vingt ans.

Elian tient le téléphone.

Quelque chose dans sa poitrine fait quelque chose qu'il ne cherche pas à nommer parce que le nommer ça oblige à le tenir et le tenir ça prend une énergie qu'il n'a pas encore ce matin dans cette cuisine avec son café vide.

— Il reste des choses à faire. Les suites de Harte. Les dossiers non résolus. Les disparus dont les noms sont dans les archives et que personne n'a encore vraiment cherchés.

— Je sais.

— Je vais continuer.

— Je sais ça aussi.

— Alors ce n'est pas fini.

— Non, dit Marcus. Ce n'est pas fini.

Il raccroche.

Elian pose le téléphone sur le comptoir de la cuisine.

Il va dans le salon.

Il s'assoit dans son fauteuil ... le fauteuil face à la fenêtre, face aux arbres taillés de la rue propre de L'Extérieur.

Il reste là.

Il ne travaille pas. Il ne relit pas de dossiers. Il ne prépare pas la suite.

Il reste juste là. Dans son appartement sans photos, dans ce dimanche matin, avec le message de deux mots sur son téléphone et le café dans

son estomac et tout ce que les quatre derniers jours ont produit qui cherche encore sa forme définitive.

Il pense à L'Intérieur.

Il y pense différemment ce matin. Pas avec la distance organisée des vingt dernières années, pas avec la culpabilité productive des dons anonymes. Il y pense comme à un endroit réel où des gens réels vivent et où une partie de lui vit aussi encore, quelque part, dans les livres aux pages manquantes sur l'étagère du bas et dans le réflexe de se lever à six heures et dans cette façon d'occuper les espaces blancs et riches de L'Extérieur avec toujours un peu moins de place que ce qu'il mérite.

Il pense à Marcus et Adan dans L'Intérieur ce matin.

Le café trop fort. La table avec ses deux chaises. Les deux silhouettes qu'Adan a dessinées côte à côte.

Il pense à Nora Vane quelque part dans L'Extérieur avec son journal caché dans le double fond de son bureau et ses décisions de quel côté être.

Il pense à Tomas et Aïda et sept ans et cinq ans et deux ans.

Il pense à Dieye.

Il pense aux noms dans les archives, les noms des disparus, les noms que les rapports enterrent sous « *résistance lors du contrôle* » avec leurs

tampons et leurs signatures et leurs classements dans les bonnes armoires.

Ces noms.

Il se lève.

Il va à son bureau. Pas le bureau du cabinet, le petit bureau dans son appartement où il pose les choses qui ne vont pas dans le cabinet. Il ouvre le tiroir du bas.

La bouteille de whisky. Il la sort. Il la pose sur le bureau.

Il la regarde.

Ce soir il ne boit pas.

Pas ce soir.

Ce soir il n'a pas besoin de mettre de la brume entre lui et ce qu'il ressent. Ce soir ce qu'il ressent peut exister sans brume. Ce soir il peut être là-dedans sans que ça l'effondre.

Il remet la bouteille dans le tiroir. Il ferme le tiroir.

Il va à l'étagère.

Il prend un des livres de L'Intérieur. Le vieux manuel d'histoire aux pages cornées, avec les gribouillages dans les marges de sa main d'enfant.

Il l'ouvre à la première page.

« *Eliau Cross. L'Intérieur. Bloc C. Immeuble 4* ».

Il lit son adresse d'enfance. Il la lit plusieurs fois.

Ces mots qui disent d'où il vient. Ces mots qu'il a portés dans un sac à quatre heures du matin il y a vingt ans sans se retourner.

Il tient le livre ouvert dans ses mains.

Il va à la fenêtre.

Il regarde L'Extérieur.

La rue propre. Les arbres taillés. Les immeubles propres. La normalité fonctionnelle d'une ville qui sait de quel côté elle se tient et qui s'y tient avec la constance des choses qui n'ont jamais eu à se remettre en question.

Il regarde.

Et au loin. Pas visible d'ici, pas depuis cette rue, pas depuis ces arbres et ces façades propres ... mais il sait où elle est, il la sait dans les os depuis l'enfance ... La Ligne.

L'acier rouillé. Les projecteurs. Les caméras.

Et de l'autre côté, L'Intérieur.

Et dans L'Intérieur ce matin, Adan qui a jeté la craie par la fenêtre. Marcus qui fait du café trop fort. Les enfants de L'Intérieur qui vont à l'école aux livres aux pages manquantes. Les femmes qui recomptent leurs pièces devant les étals trop chers. Les hommes qui attendent dans la file avec leurs laissez-passer. Les noms dans les archives que personne ne cherche encore.

Elian tient le vieux livre contre sa poitrine. Il regarde dans la direction de La Ligne. Il pense à deux mots sur un téléphone.

« *Merci, Elian* ».

Il pense à ce que ces deux mots signifient, pas le remerciement en surface, ce qu'il y a dedans. Ce qu'Adams a dit avec ces deux mots au lieu de les dire autrement. Cette façon de choisir le prénom « *Elian* », pas « *Maître Cross* », pas « *l'avocat* », le prénom, comme si Adams avait décidé que ce qui s'était passé dans ce prétoire méritait que les gens s'appellent par leur prénom.

Comme si Adams avait vu quelque chose dans Elian que le système de Cendres préfère ne pas voir.

Quelqu'un qui vient de L'Intérieur.

Quelqu'un qui a traversé La Ligne et qui est revenu. Pas physiquement, pas encore, mais qui est revenu dans la seule façon qui compte vraiment, dans le prétoire, dans la plaidoirie, dans les mains ouvertes d'Adan qu'il a décidé de défendre.

Quelqu'un qui n'a pas oublié d'où il vient.

Même après vingt ans. Même après toute la distance organisée.

Les origines restent.

Il reste à la fenêtre longtemps.

Le dimanche de Cendres passe autour de lui, les gens qui sortent progressivement, les voitures, les bruits de la ville qui se réveille à son rythme dominical, avec cette lenteur des jours sans obligation qui ressemble à de la liberté pour ceux qui peuvent se la permettre.

Elian reste à la fenêtre.

Il tient son livre. Il pense.

Il pense à ce qu'il va faire maintenant.

Pas demain. Maintenant, dans les semaines qui viennent, dans la suite de ce procès qui n'est pas une fin mais un commencement de quelque chose qui n't pas encore de nom.

Les archives.

Les noms.

Les dossiers non résolus qui sont maintenant des pièces à conviction officiellement admises dans les archives judiciaires de Cendres, ça nul ne peut l'effacer, ça Harte dans sa chambre d'hôpital ne peut plus rien contre ça, ces dossiers existent avec leurs dates et leurs tampons et leurs noms de victimes blanches et leurs connexions non formulées publiquement avec des disparus noirs de L'Intérieur.

Quelqu'un peut prendre ces dossiers. Quelqu'un peut rouvrir. Quelqu'un peut chercher Tomas.

Chercher Dieye.

Chercher Joris dont Béatrice Oru a prononcé le nom dans un prétoire de marbre blanc devant douze jurés blancs qui ont entendu quand même.

Ces noms, ils sont dans les transcriptions maintenant. Dans les archives. Dans cet espace officiel d'où on ne les efface pas facilement.

Quelqu'un peut en faire quelque chose.

Elian sait qui est ce quelqu'un.

Il le sait depuis ce matin dans sa cuisine avec son café vide.

Il le sait depuis le couloir du Palais de Justice quand Adan lui avait dit « *Adams savait. Il m'a dit que vous trouveriez* ».

Il le sait depuis vingt ans, il le savait avant de le savoir, depuis la nuit où il avait pris son sac et traversé La Ligne sans se retourner, depuis ce moment précis où quelque chose dans lui avait compris que traverser La Ligne sans se retourner c'était emprunter quelque chose à L'Intérieur sans jamais le rembourser.

Le moment du remboursement.

Pas en une fois, pas un grand geste héroïque qui solderait vingt ans en une nuit. Mais progressivement. Avec méthode. Avec la rigueur froide et méthodique de quelqu'un qui a appris à travailler dans des espaces où l'injustice a des avocats et où la justice n'en a parfois pas.

Il pose le livre sur son bureau.

Il prend son téléphone.

Il regarde le message de deux mots une dernière fois.

« *Merci, Elian* ».

Il ne répond pas à Adams.

Il appelle Marcus.

Marcus répond à la deuxième sonnerie.

— Je veux les noms, dit Elian.

Silence.

— Quels noms.

— Les disparus. Tous ceux dont tu sais les noms. Tomas. Dieye. Joris. Et les autres, ceux dont personne ne parle, ceux dont les rapports disent résistance lors du contrôle et dont les familles attendent toujours une explication. Je veux les noms.

Long silence de Marcus.

— Tu vas en faire quoi.

— Je vais travailler.

— Elian...

— Je vais travailler, dit Elian. C'est tout ce que je peux faire. Mais je vais le faire vraiment.

Marcus ne dit rien pendant plusieurs secondes.

Puis : *« je les ai. Je te les donne »*.

— Aujourd'hui.

— Aujourd'hui.

Elian raccroche.

Il reste debout dans son appartement.

Il regarde autour de lui ... les murs blancs, les livres rangés par ordre alphabétique, le coin de l'étagère du bas avec les livres aux pages manquantes.

Il pense à quelque chose.

Il va à l'étagère.

Il prend les livres de L'Intérieur ... tous, un par un, le manuel d'histoire, les autres, les pages cornées et les gribouillages et les adresses d'enfance écrites à la main.

Il les sort du coin.

Il les range avec les autres. Pas dans leur propre coin séparé, pas exilés dans l'angle de l'étagère comme des choses qu'on garde sans pouvoir les affronter.

Avec les autres. Parmi les autres.

À leur place, leur vraie place, la place qu'ils auraient dû avoir depuis le début, depuis vingt ans, depuis le sac et La Ligne et la décision de ne pas se retourner.

Il recule d'un pas. Il regarde l'étagère. Les livres de L'Intérieur parmi les livres de L'Extérieur.

Pas rangés par ordre alphabétique. Pas encore, pas ce matin. Juste là. Mélangés. Ensemble.

Il va à la fenêtre. Une dernière fois.

Il regarde L'Extérieur. Il regarde dans la direction de La Ligne.

Il tient son téléphone dans la main, le message de deux mots toujours sur l'écran.

« *Merci, Elian* ».

Et dans le silence de ce dimanche matin dans son appartement sans photos, dans ce silence qui n'est plus tout à fait le même silence qu'avant, qui a changé de texture depuis que les livres de L'Intérieur sont mélangés avec les autres, depuis que le message de deux mots existe sur son téléphone, depuis que le procès a posé des choses dans les archives de Cendres qu'on ne peut plus effacer, dans ce silence Elian Cross reste debout à la fenêtre.

Il regarde. Il ne sait pas encore tout ce que cette vue va lui demander.

Il ne sait pas encore ce que les noms de Marcus vont révéler quand il va commencer à travailler vraiment, quand il va ouvrir ces dossiers et chercher ces gens et essayer de faire exister dans des prétoires des vérités que Cendres a décidé de ne pas voir.

Il ne sait pas si ça va changer quelque chose à Cendres.

Il ne sait pas si La Ligne va rouiller encore cent ans ou si quelque chose dans ce qu'il va faire va contribuer ... modestement, insuffisamment, mais réellement ... à ce que la rouille finisse un jour par céder.

Il ne sait pas. Mais il est là.

Debout. À la fenêtre.

Regardant dans la direction de La Ligne.

Pas de l'autre côté. Depuis ici, depuis L'Extérieur où il a construit vingt ans de quelque chose qui lui a coûté quelque chose.

Regardant.

Pour la première fois depuis vingt ans, regardant vraiment.

Sans détourner les yeux.

Et la question, celle que le roman a portée depuis la première page, depuis la première ligne, depuis la clôture d'acier rouillé et L'Intérieur et les projecteurs et les laissez-passer autour du cou comme des laisses, la question reste.

Elle reste dans l'air de cet appartement.

Elle reste dans la ruelle de L'Intérieur où Adams a tracé son premier
« J » il y a deux ans.

Elle reste sur le carrelage du bureau de William Harte.

Elle reste dans les archives judiciaires de Cendres avec les dossiers non
résolus et les noms des disparus.

Elle reste dans la chambre de quatre mètres sur trois où Adan dort avec
ses deux silhouettes dessinées côte à côte dans sa poche.

Elle reste dans la file de cinq heures du matin devant La Ligne.

Elle reste partout où des gens portent des laissez-passer autour du cou
et baissent les yeux et disent merci pour des choses qui ne méritent pas
de merci.

« *Et toi, de quel côté de La Ligne es-tu ?* »

La Couleur de la Justice.

-Epilogue-

Six mois plus tard.

La Ligne est toujours là.

Bien sûr qu'elle est toujours là.

Les clôtures ne tombent pas parce qu'un procès a eu lieu. Les projecteurs ne s'éteignent pas parce qu'un homme a été libéré. Les laissez-passer continuent de se distribuer chaque matin à des mains qui les tendent avec la résignation apprise de gens qui savent que tendre la main comme ça c'est déjà une forme de capitulation et qui tendent quand même parce que l'alternative c'est ne pas manger.

Cendres fonctionne.

Cendres a toujours fonctionné.

C'est ça le problème avec Cendres, elle fonctionne.

William Harte ne travaille plus.

Il est sorti de l'hôpital après trois semaines. Les médecins ont parlé de trauma sévère, de choc neurologique, d'un état dont ils ne comprennent

pas entièrement les mécanismes et qu'ils ont nommé avec les mots disponibles faute de mots plus précis.

Il vit dans sa maison de L'Extérieur.

Il ne sort pas beaucoup.

Ses collègues disent qu'il a changé. Pas dans le sens d'une transformation morale, pas dans le sens d'un homme qui aurait compris quelque chose et en aurait tiré des leçons. Chagné dans le sens d'un homme dont quelque chose d'essentiel s'est déplacé et ne s'est pas remis en place.

Il regarde parfois des choses que les autres ne voient pas. Il parle parfois à des gens qui ne sont pas là.

Ses proches ne savent pas ce qu'il voit.

Harte sait. Il ne le dit pas.

Le bureau du procureur a un nouveau titulaire.

Un homme plus jeune. Blanc. Avec une façon de tenir son bureau qui ressemble à celle de Harte sans les vingt ans de pratique, encore maladroit dans les compromis, encore visible dans ses calculs, encore loin de cette fluidité glaciale que Harte avait développée au fil des années.

Il apprendra. Ou il n'apprendra pas.

Cendres a la patience des institutions qui savent qu'elles survivront à leurs occupants.

Elian travaille.

Il a tenu sa promesse à Marcus. Les noms, un par un, méthodiquement, avec cette rigueur froide qui est sa façon d'aimer sans le formuler.

Il a ouvert des dossiers.

Des dossiers sur les disparus de L'Intérieur. Tomas, Dieye, Joris et les autres, les noms que Marcus lui a donnés ce dimanche matin au téléphone avec sa voix de quelqu'un qui les portait depuis longtemps et qui les pose enfin dans des mains qui vont faire quelque chose avec.

Ces dossiers avancent lentement.

Pas de victoires spectaculaires. Les victoires spectaculaires dans les affaires comme celles-là sont rares, elles existent mais elles prennent du temps et du temps et encore du temps et beaucoup de travail dans des espaces qui résistent, qui objectent, qui trouvent des façons de ralentir ce qu'ils ne peuvent pas arrêter complètement.

Mais ils avancent.

Elian a trouvé deux témoins pour le dossier Tomas, deux personnes de L'Intérieur qui ont vu quelque chose, qui ont décidé de parler, qui ont pris ce risque-là avec leurs yeux ouverts sur ce que le risque signifie.

Il y a eu une audience préliminaire.

Harte n'était plus là pour l'enterrer.

L'audience s'est tenue.

C'est tout pour l'instant, juste une audience préliminaire dans un tribunal de L'Extérieur devant un juge dont on ne sait pas encore de quel côté il va se tenir quand la pression viendra.

La pression viendra.

Elian le sait.

Il travaille quand même.

Son appartement.

Il y a des photos maintenant.

Pas beaucoup, deux. Posées sur l'étagère parmi les livres mélangés, les livres de L'Intérieur parmi les livres de L'Extérieur.

La première photo, Marcus et lui. Une photo prise il y a trois semaines quand Elian est venu à L'Intérieur pour la première fois depuis vingt ans. Pas pour une affaire. Pas pour un dossier. Marcus avait dit : « *viens dîner* ». Et Elian était venu. Il avait traversé La Ligne dans l'autre sens. Pas avec un laissez-passer, avec son accréditation d'avocat, ce petit

carton qui lui permet de circuler dans les deux sens avec une liberté que la plupart des habitants de L'Intérieur n'auront jamais.

Il était venu quand même.

Il avait dîné avec Marcus dans l'appartement un étage au-dessus de celui d'Adan.

Ils avaient parlé longtemps.

Pas de l'affaire, d'avant. De L'Intérieur. De l'enfance. Des choses qu'on ne peut pas emporter dans un sac à quatre heures du matin mais qui restent quand même, qui attendent, qui sont là à chaque retour comme si le temps ne les avait pas touchées.

Marcus avait pris cette photo, les deux, dans la cuisine, avec le café trop fort et vingt ans de distance qui s'efface lentement par couches, comme de la peinture qu'on gratte.

La deuxième photo, Adan.

Adan debout dans sa chambre de quatre mètres sur trois avec son carnet dans la main. Il ne pose pas, il ne sait pas qu'Eliau le regarde à ce moment-là, que Marcus a levé le téléphone discrètement. Il regarde par la fenêtre. Il regarde le mur d'en face avec cette façon d'être présent dans ce qu'il regarde, cette attention tranquille de quelqu'un qui a appris à voir ce qu'il regarde plutôt que de le traverser du regard.

Ces deux photos. Sur l'étagère.

Parmi les livres.

Vera a remarqué les photos.

Elle n'a pas fait de commentaire. C'est pour ça qu'il la garde.

Nora Vane a démissionné de son poste d'experte légiste mandatée par le tribunal.

Pas avec éclat. Pas avec une lettre ouverte ou une déclaration publique ou une prise de position qui aurait fait du bruit dans les couloirs du Palais de Justice de Cendres.

Simplement, elle a dit qu'elle ne renouvellerait pas son contrat.

Elle a ouvert un cabinet privé.

Dans L'Intérieur.

Pas entièrement dans L'Intérieur. Elle n'a pas le droit d'exercer là-bas selon les règlements qui régissent les professions médicales à Cendres, ces règlements qui sont une façon parmi d'autres de maintenir le sous-équipement de L'Intérieur en le rendant légal et administrativement justifié.

Mais à la lisière.

Un cabinet à La Ligne, du côté de L'Extérieur, techniquement, mais dans le quartier le plus proche du passage, accessible aux habitants de L'Intérieur qui sortent le matin avec leur laissez-passer de travail et qui peuvent s'arrêter là sur le chemin.

Elle voit des patients.

Elle tient son journal, plus dans un double fond de bureau, sur une table dans son cabinet, ouvert, comme quelque chose qui n'a plus besoin de se cacher.

Elle pense à son père.

Elle pense qu'il aurait aimé ce cabinet à la lisière.

Elle pense qu'il aurait trouvé ça insuffisant et nécessaire en même temps.

Comme lui. Comme elle.

Adan.

Adan est retourné travailler.

Pas à l'hôpital de L'Extérieur. Son laissez-passer de travail pour cet hôpital n'a pas été renouvelé après l'affaire. Une décision administrative. Un formulaire. Une case cochée dans le bon registre par quelqu'un dans un bureau qui n'avait pas besoin de justifier.

Il travaille maintenant dans une école de L'Intérieur.

Pas comme agent d'entretien, ou pas seulement. La professeure que Marcus connaissait avait besoin d'aide. Pas d'un assistant officiel, pas de budget pour ça. D'une présence. De quelqu'un qui viendrait quelques matins par semaine, qui aiderait les enfants à lire les pages qui ne manquent pas, qui dessinerait avec eux sur les tableaux noirs, qui serait là avec ses mains et son carnet et cette façon tranquille d'exister dans un espace sans en prendre plus que sa part.

Adan est là.

Quelques matins par semaine. Avec les enfants.

Avec leur façon de regarder les choses avant d'avoir appris à ne pas regarder.

Adams est toujours là.

Bien sûr qu'il est toujours là.

Les nuits perdues continuent. Moins souvent, différemment, avec quelque chose de changé dans la façon dont Adan et Adams habitent ensemble le même corps.

Ils ne sont pas réconciliés.

Ils ne seront peut-être jamais réconciliés au sens propre. La réconciliation suppose un désaccord fondamental résolu et leur

désaccord fondamental n'est pas résolu parce que le monde qui l'a produit n'est pas résolu.

Mais il y a quelque chose.

Une négociation permanente. Un dialogue. Pas toujours pacifique, pas toujours sans tension. Mais un dialogue réel, entre deux parties qui ont accepté qu'elles partagent quelque chose qu'elles ne peuvent pas séparer et qui cherchent ensemble comment vivre dans ce partage.

Adams sort encore la nuit.

Pas aussi souvent.

Et quand il sort, pas toujours pour ce qu'il faisait avant. Parfois il sort et il marche dans L'Extérieur sans aller nulle part, sans chercher de cible, sans craie blanche dans les poches. Il marche et il regarde la ville depuis le dehors, L'Extérieur la nuit, avec ses lumières et ses rues propres et ses dormeurs tranquilles, et il regarde avec cette façon qu'il a de tout mémoriser, de tout comptabiliser, de ne rien laisser passer.

Mais aussi, avec quelque chose de nouveau.

Quelque chose qu'Adan ne comprend pas encore entièrement et qu'Adams lui transmet par fragments dans les matins au réveil, dans les espaces entre les nuits et les jours.

Quelque chose qui ressemble à de la patience.

Pas la patience de quelqu'un qui attend le bon moment pour frapper. La patience de quelqu'un qui regarde quelque chose pousser.

La lettre « J ».

Il y en a eu une septième.

Pas à Cendres.

Dans une autre ville. Une ville dont le nom n'a pas d'importance parce que cette histoire n'est pas sur une ville avec un nom, sur une clôture avec une adresse, sur des gens qui peuvent être localisés sur une carte.

Dans une autre ville. La même architecture, la même logique, la même façon de séparer, de surveiller et de contenir. Une autre Ligne. Un autre Intérieur. Les mêmes laissez-passer autour du cou comme des laisses. Les mêmes disparus dont les rapports disent résistance lors du contrôle.

La lettre « J » tracée à la craie blanche sur le sol d'un bureau d'un homme qui gérait cette autre Ligne dans cette autre ville.

Personne n'a fait le lien avec Cendres.

Personne n'a pensé à chercher un lien entre deux villes différentes dans deux endroits différents, pourquoi le ferait-on, ces incidents-là ne font pas partie des choses qu'on relie entre elles, ils font partie des choses

qu'on classe dans les cases disponibles et qu'on range dans les bonnes armoires.

Adams n'a pas traversé de frontières physiques.

Adams n'a pas voyagé.

Adams n'est jamais sorti du corps d'Adan Welles qui vit à L'Intérieur de Cendres.

Mais la lettre « J » est dans cette autre ville.

Tracée par une autre main.

Avec la même précision. La même taille. Le même geste assuré.

Il y a des gens dans L'Intérieur de cette autre ville qui ont entendu parler du procès de Cendres.

Les nouvelles voyagent. Pas par les journaux officiels, pas par les canaux de l'information organisée qui appartiennent aux mêmes mains que les institutions. Elles voyagent comme les nouvelles importantes ont toujours voyagé dans les communautés qui n'ont pas accès aux canaux officiels, de bouche à oreille, de téléphone en téléphone, de « *t'as entendu ce qui s'est passé* » en « *oui j'ai entendu* » en « *et tu sais ce que ça veut dire* ».

Ils ont entendu parler d'un homme qui s'appelle Adan. Ils ont entendu parler d'une chose qui vit en lui. Ils ont entendu parler d'une lettre tracée à la craie blanche.

Et quelque chose dans cette histoire, quelque chose dans la façon dont Adams tient les comptes que personne d'autre ne tient, dans la façon dont Adams dit : « *les disparus ne sont pas oubliés* », dans la façon dont Adams dit : « *J* » sur les sols de ceux qui dorment trop bien, quelque chose a résonné.

Dans quelqu'un.

Dans cette autre ville.

Dans un autre corps qui porte peut-être depuis longtemps quelque chose qui cherchait un nom.

Qui a trouvé un nom.

La lettre « J » n'appartient plus à Adams seul.

Elle n'a peut-être jamais appartenu à Adams seul.

Peut-être qu'elle a toujours appartenu à tous ceux qui tiennent des comptes dans le silence des nuits, dans les corps qui baissent les yeux le matin et qui quelque part en eux ne les ont jamais vraiment baissés.

Elian l'a appris.

Pas officiellement. Rien dans les journaux, rien dans les rapports, rien qui soit traçable entre les deux villes et les deux lettres.

Marcus le lui a dit. Marcus qui a ses réseaux, ses façons de savoir, cette connaissance de L'Intérieur dans toutes ses dimensions.

— Il y en a une autre. Dans une autre ville.

Elian avait gardé le silence un long moment.

— Adan est au courant ?

— Je ne sais pas. Adams probablement.

Silence.

— Qu'est-ce que ça veut dire.

Marcus avait réfléchi.

— Ça veut dire que Adams n'est pas seul. Qu'il n'a peut-être jamais été seul. Que ce que Adams est, ce qu'il représente, cette façon de tenir les comptes — ça existe dans d'autres corps que celui d'Adan.

— Dans d'autres villes qui ressemblent à Cendres.

— Dans d'autres villes qui sont Cendres.

Elian avait raccroché et était resté longtemps devant sa fenêtre.

Il avait pensé à ce que ça signifiait.

Pas dans le sens légal, il n'y avait pas encore de sens légal, pas encore quelque chose d'actionnable, pas encore un dossier à ouvrir ou une salle d'audience à préparer.

Dans l'autre sens.

Dans le sens de ce que ça dit sur le monde.

Sur les corps qui portent des choses que le monde leur a faites.

Sur la façon dont certaines vérités finissent par trouver des formes, pas toutes les mêmes formes, pas toutes les mêmes façons, mais des formes qui disent quelque chose de commun, qui parlent d'une source commune, qui tracent toutes la même lettre sur le même sol de la même façon précise parce que la source est la même.

La source est la même.

L'injustice a la même architecture partout.

Et ce qu'elle produit dans les corps qu'elle broie, ce qu'elle réveille, ça aussi a la même architecture.

Adan ne sait pas encore pour l'autre ville.

Marcus ne lui a pas dit.

Pas parce qu'il lui cache, parce qu'il attend le bon moment, le moment où Adan sera prêt à entendre ce que ça signifie, à porter ce que ça ajoute au poids de ce qu'il porte déjà.

Adams sait probablement.

Adams sait beaucoup de choses qu'Adan ne sait pas encore.

C'est l'une de leurs façons de vivre ensemble, Adams qui sait et qui attend qu'Adan soit prêt, Adan qui cherche et qui trouve progressivement, les deux dans le même corps qui avance dans Cendres avec ce qu'ils sont.

Ce matin dans L'Intérieur.

Adan marche vers l'école.

Il a son carnet sous le bras. Pas le carnet d'Adams, un carnet neuf, à couverture bleue, acheté la semaine dernière avec l'argent de son nouveau travail. Dans ce carnet bleu il ne dessine pas des visages inconnus. Il dessine des choses qu'il choisit de dessiner ... des rues, des immeubles, des mains, des enfants qui courent entre les poubelles.

Il dessine L'Intérieur.

Avec ses yeux ouverts.

La Ligne est là sur sa droite pendant qu'il marche.

Il la regarde.

Il la regarde vraiment. Pas comme on regarde quelque chose qu'on a toujours su et qu'on a appris à ne plus voir. Vraiment. Avec tout ce que regarder vraiment implique, la reconnaissance de ce que c'est, la colère contenue qui ne disparaît pas mais qui a trouvé une forme, la compréhension que cette clôture n'est pas une force naturelle mais une décision humaine et que les décisions humaines peuvent être défaites.

Pas aujourd'hui.

Peut-être pas de son vivant.

Mais elles peuvent être défaites.

Adams a dit ça une nuit, dans un de ces moments de dialogue qui ont remplacé progressivement les monologues, les deux voix dans le même espace qui cherchent quelque chose ensemble.

« Les clôtures sont des décisions. Les décisions se défont. Avec du temps. Avec du travail. Avec suffisamment de gens qui arrêtent de faire semblant que ce qui a été décidé était inévitable ».

Adan avait répondu : *« tu crois vraiment ça ».*

Et Adams, pour la première fois, avec une façon de dire les choses qui n'était pas froide, pas calculée, quelque chose de plus nu que ça : « *je crois que l'alternative c'est d'arrêter. Et je n'arrête pas* ».

Adan s'arrête devant l'école.

Les enfants arrivent, par petits groupes, avec leurs cartables et leurs manteaux et cette façon d'exister dans le monde qui appartient aux enfants avant qu'on leur apprenne que le monde a des règles sur qui peut exister comment et où.

Un enfant s'appelle quelque chose, une petite fille de sept ans avec des nattes et une façon de courir qui donne l'impression qu'elle croit que la vitesse résout les problèmes.

Elle voit Adan.

Elle lui dit bonjour. Il lui dit bonjour.

Elle court entrer dans l'école.

Adan reste une seconde dehors.

Il tient son carnet bleu.

Il regarde l'école, ce bâtiment dont la peinture a changé de couleur, ces fenêtres trop petites, ce lieu insuffisant et réel.

Il pense à la professeure qui corrige ses copies derrière la vitre.

Il pense aux livres aux pages manquantes.

Il pense aux enfants qui grandissent ici, qui grandissent dans L'Intérieur avec tout ce que L'Intérieur leur donne et tout ce qu'il leur retire, qui apprennent à baisser les yeux ou qui apprennent à ne pas les baisser, qui deviennent ce que le monde décide qu'ils deviennent ou qui deviennent autre chose.

Il pense à ce que « *autre chose* » peut signifier.

Adams est là.

« *Tu rentres ?* »

— Oui.

« *Les enfants* ».

— Oui.

« *T'aimes ça* ».

— Oui.

Un silence. Une de ces silences d'Adams qui n'est pas un silence de calcul mais un silence de quelque chose qui observe et qui trouve ce qu'il

observe, pas exactement beau, le mot beau est trop simple pour ce que c'est, mais digne.

Digne.

« *Vas-y* », dit Adams.

Adan entre dans l'école.

Dans une chambre de quatre mètres sur trois à L'Intérieur de Cendres, le matelas sur les cagettes. La table avec ses deux chaises. La photo de Marcus épinglée au mur. Le carnet d'Adams sous le matelas.

La fenêtre qui donne sur le mur d'en face. Le bord de la fenêtre, vide là où la craie était posée.

Dans un appartement sans photos de L'Extérieur de Cendres, les murs blancs.

Les livres mélangés sur l'étagère.

Deux photos maintenant.

Un homme debout à son bureau avec un dossier ouvert devant lui et ce stylo qu'il tient d'une façon particulière, pas comme quelqu'un qui remplit des cases, comme quelqu'un qui construit quelque chose.

Dans une ville qui n'est pas Cendres, une lettre « J » à la craie blanche.
Tracée d'un seul geste assuré.

Dans L'Intérieur de Cendres ce matin, les enfants qui arrivent à l'école.
Un homme avec un carnet bleu qui entre avec eux. La professeure qui sourit en le voyant entrer.

La Ligne est toujours là.
Les projecteurs. Les caméras. Les laissez-passer.

Mais aussi, Elian qui travaille. Marcus qui sait les noms.
Nora qui tient son cabinet à la lisière. Adan qui dessine L'Intérieur avec les yeux ouverts.
Adams qui attend. Adams qui regarde pousser.

Et quelque part dans une autre ville, une autre main.
Une autre craie.

Une autre façon de tenir les comptes que personne d'autre ne tient.

La lettre « J ».

Tracée sur tous les sols qui ont besoin de la voir.

« Cendres est partout. Et partout où Cendres est, quelqu'un tient les comptes. Quelqu'un n'oublie pas. Quelqu'un trace ».

« J ».

-Postface-

Ce roman est terminé.

Vous venez de refermer quelque chose, pas seulement un livre. Quelque chose de plus difficile à poser que ça. Quelque chose qui va rester dans les mains encore un moment, qui va peser différemment selon d'où vous venez, selon ce que vous avez reconnu dans ces pages et ce que vous avez préféré ne pas reconnaître.

Les deux sont valides.

Les deux disent quelque chose.

« *La Couleur de la Justice* » n'est pas né d'une idée abstraite.

Il est né d'une colère.

Une colère précise, documentée, accumulée, la colère de regarder le monde fonctionner d'une façon qui blesse systématiquement les mêmes corps, qui protège systématiquement les mêmes intérêts, qui produit systématiquement les mêmes silences autour des mêmes disparitions, et qui appelle tout ça de l'ordre.

Cette colère n'est pas une posture.

Elle n'est pas non plus une conclusion, les romans qui partent de conclusions sont des pamphlets, des choses fermées sur elles-mêmes, des choses qui savent déjà ce qu'elles pensent avant d'avoir pensé. Ce roman n'est pas ça. Cette colère était le carburant, pas la destination.

La destination, si ce roman en a une, c'est la question.

La question qu'on ne peut pas résoudre proprement parce qu'elle n'a pas de résolution propre dans le monde tel qu'il est.

Adan existe.

Pas cet Adan précis, cet homme de L'Intérieur de Cendres avec son carnet et sa chambre de quatre mètres sur trois et Adams qui vit en lui. Pas cette personne avec ce nom dans cette ville fictive.

Mais Adan existe.

Il existe dans tous les corps que le monde a décidé de réduire avant leur naissance. Dans tous les corps qui ont appris à baisser les yeux non pas par lâcheté mais par calcul de survie, parce que baisser les yeux c'est rentrer le soir, c'est être là demain, c'est continuer. Dans tous les corps qui portent quelque chose que le monde leur a fait et qui n'ont pas eu la permission de le nommer, encore moins de le déposer.

Adams aussi existe.

C'est peut-être la chose la plus inconfortable de ce roman, Adams n'est pas un monstre. Adams est une réponse. Une réponse imparfaite, illégale, qui produit de la violence et qui ne résout pas les problèmes fondamentaux et qui ne peut pas être présentée comme une solution.

Mais une réponse.

Et les réponses, même celles qu'on ne peut pas approuver, ont une logique qu'il faut regarder en face si on veut comprendre le monde qui les produit.

Si on refuse de regarder Adams en face, on refuse de regarder ce qui fabrique Adams. Et si on refuse de regarder ce qui fabrique Adams, on refuse de regarder Cendres.

Et si on refuse de regarder Cendres, on vit dedans sans le savoir.

Elian aussi existe.

Il existe dans tous ceux qui ont traversé La Ligne, quelle que soit la forme de cette Ligne, géographique, sociale, économique, raciale, qui ont construit quelque chose de l'autre côté et qui ont organisé une distance entre ce qu'ils sont devenus et ce d'où ils viennent.

Il existe dans la culpabilité productive des gens bien qui font des choses bien mais qui ont appris à faire ces choses bien à distance suffisante de

ce qui les exigerait vraiment, de ce qui coûterait vraiment, de ce qui obligerait à se retourner et à voir.

Il existe dans la question que ce roman lui pose sans réponse propre :
« est-ce qu'on peut être du bon côté si on n'a jamais traversé dans l'autre sens ? »

La Ligne existe.

Elle a mille noms, dans mille villes, dans mille pays. Elle a la forme d'un mur, d'un quartier, d'un code postal, d'un code de la nationalité, d'un formulaire administratif, d'un jury, d'un tribunal, d'une liste d'attente médicale, d'un livre scolaire aux pages manquantes, d'un laissez-passer autour du cou.

Elle a la forme de tout ce qui dit à certains corps : *« tu existes ici et nulle part ailleurs. Tu travailles pour nous et tu rentres avant le couvre-feu. Tu mérites le minimum que nous avons décidé pour toi. Et si tu dépasses ce minimum, si tu regardes dans la mauvaise direction, si tu dis non au mauvais moment, si tu résistes lors du contrôle, nous avons des façons de t'apprendre à ne plus le faire ».*

Elle a la forme de tout ce que ce roman a essayé de montrer sans ménager.

Ce roman a été écrit sans filtre.

Ce choix, écrire sans filtre, n'est pas de la provocation. C'est une conviction.

Les filtres protègent les lecteurs.

Les filtres permettent de lire sans être vraiment touché, de traverser des réalités difficiles avec une distance confortable qui dit : « *c'est dur mais c'est de la fiction, c'est fort mais c'est une métaphore, c'est perturbant mais ça reste dans le livre* ».

Ce roman ne voulait pas vous protéger.

Il voulait que vous soyez là, vraiment là, dans les files de cinq heures du matin, dans la remise du sous-sol avec les deux tartines, dans la cellule de quatre pas sur quatre pas, dans la salle d'audience avec le jury entièrement blanc.

Il voulait que vous soyez là parce que certaines réalités ne peuvent pas changer tant qu'elles n'existent que pour ceux qui les vivent.

Tant que les autres peuvent continuer à ne pas les voir.

Les disparus de ce roman ont des noms.

Tomas. Dieye. Joris.

Dans le roman ce sont des personnages, des personnages qui servent la narration, qui portent des fonctions dramatiques, dont les disparitions construisent l'argument de la défense.

Mais avant d'être des personnages ils sont des façons d'exister.

Des façons qu'on choisit d'ignorer.

Des façons que les rapports enterrent sous des formules administratives.

Il y a des Tomas partout. Des Dieye partout. Des Joris partout.

Des gens qui ont dit non au mauvais moment, qui ont vu quelque chose qu'ils n'auraient pas dû voir, qui ont voulu témoigner, qui ont « *résisté lors du contrôle* ».

Ce roman leur doit d'exister.

Une dernière chose.

Adams trace la lettre « J ».

Tout au long du roman, et dans l'épilogue, dans cette autre ville, dans cette autre main qui trace la même lettre avec la même précision, Adams trace la lettre « J ».

« J » pour Justice.

« J » pour Jugement.

Mais il y a une troisième lecture possible. Une lecture que le roman ne formule jamais explicitement parce que les meilleures lectures sont celles que les lecteurs font eux-mêmes.

« J » pour « Je ».

« Je », ce pronom qui dit « *j'existe* ». Ce pronom qui dit « *je suis là, je vois, je compte, je ne disparaîs pas dans les rapports et dans les cases et dans les formules administratives* ».

« Je ».

La revendication la plus simple. La plus difficile à accorder à certains.

La plus dangereuse, dans certains mondes, dans certaines villes, derrière certaines clôtures, à prononcer.

« *La Couleur de la Justice* » est un roman de fiction.

Cendres n'existe sur aucune carte.

Adan Welles n'existe pas. Adams n'existe pas.

Elian Cross, Marcus, Nora Vane, Tomas, Dieye, Joris, aucun d'eux n'existe.

Et pourtant.

Vous les avez reconnus.

C'est pour ça que ce livre a été écrit.

La fiction est le seul endroit où certaines vérités acceptent d'être dites entièrement.

Utilisez-la.

Yves Bernard MOUELLE

-Remerciements-

Un livre ne naît jamais seul.

Celui-ci moins que les autres, parce que celui-ci parle de choses qui ne s'inventent pas entièrement, qui puisent dans des réalités que d'autres ont vécues, portées. Parce que celui-ci demandait d'aller dans des endroits difficiles et que personne ne va dans les endroits difficiles vraiment seul.

À ma mère, d'abord, toujours.

Pour m'avoir appris que les mots sont des armes et que les armes doivent servir quelque chose qui en vaut la peine. Pour m'avoir montré par l'exemple que le silence est parfois de la survie et que la parole est parfois de la résistance et que savoir distinguer les deux est une forme de sagesse qu'on n'apprend pas dans les livres.

Ce livre est le tien autant qu'il est le mien.

À ceux qui étaient là quand cette histoire n'était encore qu'une colère sans forme, vous qui avez écouté dans les cuisines et les cafés et les voitures en route vers nulle part, vous qui avez dit « *continue* », vous qui

avez dit « *ça compte* », vous qui n'avez pas détourné les yeux quand je décrivais des choses difficiles et qui avez dit « dis-le quand même ».

Vous savez qui vous êtes.

Ce livre vous doit sa naissance.

À tous ceux qui ont vécu quelque chose qui ressemble à L'Intérieur. Pas la ville fictive, l'expérience réelle. Ceux qui ont porté des laissez-passer, sous une forme ou une autre. Ceux qui ont appris à baisser les yeux pour rentrer le soir. Ceux qui ont dit oui monsieur quand leur corps voulait dire autre chose. Ceux qui ont traversé des lignes et laissé quelque chose derrière. Ceux qui n'ont pas pu traverser.

Ceux dont les noms sont dans des rapports avec des tampons et des signatures.

Ce livre a été écrit pour que ces noms existent dans un autre espace que les rapports.

À ceux qui tiennent les comptes.

Dans le silence. Dans la nuit. Avec ou sans craie blanche. Avec ou sans les mots pour le nommer. Ceux qui n'ont pas oublié. Ceux qui refusent d'oublier. Ceux en qui quelque chose vit qui n'a pas appris à baisser les yeux.

Vous n'êtes pas seuls.

Ce livre le dit.

À ceux qui ont traversé La Ligne, quelle que soit sa forme, et qui se sont retournés.

Qui sont revenus.

Qui ont décidé que traverser ne suffisait pas.

Elian existe parce que vous existez.

À ceux qui soignent à la lisière.

Les médecins, les enseignants, les travailleurs sociaux, les juristes, les psychiatres, tous ceux qui ont choisi de travailler dans les espaces entre les deux mondes. Pas pour la reconnaissance, pas pour le confort, parce que les lisières ont besoin de gens qui les habitent vraiment.

Nora existe parce que vous existez.

À vous, lecteur, lectrice, qui avez tenu ces pages jusqu'ici. Qui n'avez pas posé le livre au chapitre trois quand ça devenait difficile.

Qui avez continué.

Ce n'est pas rien, continuer quand c'est difficile. Dans un livre comme dans la vie.

Je vous remercie pour ça.

Je vous remercie d'avoir été là, vraiment là, dans L'Intérieur, dans les files, dans les prétoires, dans les chambres de quatre mètres sur trois.

Je vous remercie d'avoir regardé.

Et à Cendre, cette ville que j'ai inventée parce que la réalité n'avait pas besoin que je l'invente.

Merci de m'avoir dit ce que vous aviez à dire.

Merci de n'avoir pas laissé ce livre être autre chose que ce qu'il devait être.

Merci d'avoir résisté à chaque tentative de vous adoucir.

Les noms des disparus ne sont pas dans ces remerciements.

Ils sont dans le roman.

C'est là qu'ils devaient être.

C'est là qu'ils resteront.

Table Des Matières

-Dédicace-	2
-Préface-	4
-Prologue-	6
-1-	9
-2-	17
-3-	28
-4-	39
-5-	52
-6-	61
-7-	75
-8-	86
-9-	100
-10-	113
-11-	125
-12-	139
-13-	155
-14-	170
-15-	187
-16-	204
-17-	223
-18-	238
-19-	252

-20-	274
-21-	295
-22-	319
-23-	338
-24-	361
-Epilogue-	381
-Postface-	402
-Remerciements-	410

LA
COULEUR
DE LA
JUSTICE